Informateur du possible **Déformateur du réel**

Amer #4

BOXE

Philosophie de la torgnole

MMX

La photographie de couverture a été spécialement réalisée pour ce numéro par ELLENORE LEMATTRE avec le concours de GINGER. Qu'elles en soient vivement remerciées. Tout comme MONO à qui nous devons la photo du bandage sur cette page.

ERROSO Ô PROPONITA

Interventions

Que disent ces vers ? par Ian Geay 5
Cravan par Noel Godin 115
Adolf-Gustav Mossa par Patrick Wald Lasowski 121
Saint-Pol-Roux, champion de savate idEorEaliste par Mikaël Lugan 127
Bruscambille, *mud wrestler* par Ian Geay 191
Shadow Boxeuse par Daniel Chéribibi 227

Entretiens

Boxe de rue avec Taï Luc 37
Mille marmites avec Marianne Enckell 165

Essai

Homo Porcus par David Perrache 69

Feuilleton journalistique

La Dictature du néant, *Strindberg, Artaud, Jarry et les autres* 151

Textes

L'éloge de la boxe par Maeterlinck 29
Ompdrailles par Léon Cladel 61
Boxe et police par Louis Léon-Martin 107
La recette de l'œil au beurre noir par Lolita M'Gouni 124
Au milieu des héros de Proust par Witold Gombrowicz 137
A corps défendant par Rima 185
Voyous de velour par Georges Eekhoud 215

Actualités

Sur la toile 35
La revue des revues 34-160
Maisons amies 59-67-11-141-220
Expositions et pestacles 119
Lectures et Chapardage 145-207
Bande son 149
Chroniques d'Eric Dussert 221
Des nouvelles de Remy de Gourmont 222

à **Parinya Kiatbusaba...**

Exécution d'un boxer

Que disent ces vers ?

Yi Ho Quan, Les Poings de la Justice et de la Concorde.

par **Ian Geay**

Les Boxeurs, qui nous sont un fléau, nous seront, peut-être, un jour, une leçon.
Remy de Gourmont

L'erreur des poètes novices est de croire qu'ils sont sublimes chaque fois qu'ils sont obscurs, parce que l'obscurité est une des sources du sublime ; ils confondent ainsi l'obscurité de l'expression avec l'expression de l'obscur.
Edgar Allan Poe

Comme c'est avec la main que l'on pèse la légèreté ou la lourdeur des choses, tout le corps humain du haut en bas est un quan en wushu.
Maxime chinoise.

Les 55 jours de Pékin

La Révolte des Boxers est une révolte menée par une des nombreuses sociétés secrètes qui pullulent en Chine à la toute fin du dix-neuvième siècle, contre l'influence commerciale et politique occidentale au sein de l'Empire du Milieu. Probablement apparue à l'aube du dix-huitième siècle, la société dite des Boxers, *Yi Ho Quan* (les Poings de la Justice et de la concorde), s'expose au grand jour vers les années 1896-1897 dans la province du Shandong. Les Boxers se sont dressés en premier lieu contre la dynastie impériale Qing, puis se sont développés par la suite en réaction au prosélytisme et au comportement abusif des missionnaires occidentaux implantés sur le territoire chinois.

Mais c'est surtout en réaction à la réforme des cents jours (11 juin - 21 septembre 1898) menée par les modernistes[1], que ce mouvement insurrectionnel éclate et que la société des Boxers sort de l'ombre ; les tentatives de modernisation et d'occidentalisation menées par l'empereur Guangxu, à l'instar du Japon au début de l'ère Meiji, sont avortées par sa tante, l'impératrice douairière Ci Xi, soutenue par les forces conservatrices au sein de l'armée qui proclament des édits de légitimation des sociétés secrètes, et se débarrassent des généraux modernistes qui répriment la rébellion. Ces révoltes anti-occidentales, souvent qualifiées de xénophobes (« Renversons les Qing, détruisons les étrangers » qui devient après le soutien d'une partie de l'armée « Soutenons les Qing, détruisons les étrangers »), se traduisent par des attaques contre les missions étrangères[2], les convertis chinois (les « chrétiens du riz »), ainsi que par la destruction ou le sabotage des structures mises en places par les puissances européenne et japonaise sur le sol chinois, principalement les lignes de télégraphe et les voies de chemin de fer. A partir de juin 1899, les choses s'accélèrent : les puissances occidentales envoient 450 hommes pour protéger les délégations étrangères. Les insurgés les attaquent dans les villes de Tianjin et Pékin. Le chancelier japonais Sugiyama est assassiné le 6 juin et le ministre allemand von Ketteler le 20. Plusieurs dizaines de milliers de Boxers déferlent alors sur la capitale et assiègent le quartier des ambassades. En réaction, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, l'Italie, le Japon, le Royaume-Uni, la Russie et la France forment un corps expéditionnaire de 20000 hommes pour défendre les délégations assiégées. Le 14 juillet, cette force internationale prend Tianjin, puis un mois plus tard, libère la capitale célébrant la fin de ce qu'on a appelé les 55 jours de Pékin[3]. La cour impériale, en pleine débâcle, décide alors de partir en « inspection d'automne » et quitte précipitamment la capitale pour Xi'an, abandonnant la ville aux puissances étrangères. S'abat alors sur l'ensemble du peuple chinois, sans distinction, une terrible répression aux allures de terreur conduite par l'empereur Guillaume qui désire,

par ce déchaînement de violence, empêcher toute autre tentative de soulèvement et endiguer le « péril jaune ». Le 7 septembre 1901 est signé le Protocole des Boxers (qu'on a appelé les traités inégaux) contraignant le gouvernement impérial, entre autres humiliations, à payer aux puissances occupantes des réparations à la hauteur de 450 millions de taëls d'argent, à l'établissement d'une garde permanente chargée de la protection des légations internationales et à l'exécution d'une dizaine de hauts dignitaires impliqués dans le soutien à la rébellion. Au final, on dénombre près de 30 000 victimes chez les chrétiens chinois, 300 au sein des puissances étrangères et un nombre inconnu de Boxers au cours de l'insurrection et de sa répression.

Une révolte de boxeurs

La première question qui se pose est pourquoi avoir appelé ce mouvement d'insurrection anti-occidentale la révolte des Boxers. La société « *Yi Ho Quan* », qui signifie les Poings (*Quan*) de la Justice (*Yi*) et de la Concorde (*Ho*) est en réalité un succédané de l'antique et mystérieuse association révolutionnaire du «Nénuphar blanc» (*Pai Lien Kiao*) tant de fois condamnée par la dynastie mandchoue des Qing, et toujours renaissante. La traduction occidentale n'est donc pas aussi mauvaise qu'elle n'y paraît puisque le terme de *Quan* (*Chuan, kiuan, Tchuan*), qui est le même que celui utilisé en *Taijiquan* (la Boxe du Grand Faite) est traditionnellement traduit par « Boxe «. Aussi celui qui pratique un « art du poing « (*Quan Shu*) est-il considéré à juste titre comme un boxeur, *a boxer* en anglais[4]... Cette organisation secrète et populaire connue également sous le nom de *Dadao Hui* (*Ta Tao Houei*), Société du Grand Sabre, apparaît dans le Shandong et se réfère au fameux « Monastère de la Petite Forêt », *Shaolin Shi, Shorinji* en japonais, situé dans le Hunan. Comme de nombreuses autres sociétés (*Kiao*) ou associations (*Hui*) destinées originellement à chasser les mandchous considérés

comme des envahisseurs étrangers, pour rendre la Chine aux chinois, – nous citerons le « Lotus Blanc » (*Pai Lien Kiao*), les « Poignards de Justice » (*Siao Tao Hui*), les « Végétariens » (*Tchai Kiao*), la « Raison Céleste » (*Tien Li Kiao*), les « Lanternes Rouges » (*Hong Teng Kiao*), les « Lanternes Bleues » (*Lan Teng Kiao*), les « Sourcils blancs » (*Pai Mei Kiao*), le « Grand Faite » (*Tai Ji Kiao*), les « Huit Trigrammes » (*Ba Gua Kiao*) ou le « Grand Achèvement » (*Da Cheng Kiao*)–, la société « *Yi Ho Quan* » est essentiellement fondée sur la pratique de la « Boxe ». Le docteur Matignon précise, en 1901, dans *Dix ans au Pays du Dragon* que ces sociétés se réunissaient sur un « *Quan Zhang* » (*Kiuan Tchang*) ou « terrain de Boxe » *afin de pratiquer d'étranges exercices gymniques particuliers chaque secte, cette « Boxe Sacrée « qui doit leur procurer une harmonie totale du corps et de l'esprit...*[5] Mais plutôt que de s'appesantir sur ces techniques de boxe considérées le plus souvent comme d'inoffensifs mouvements de gymnastique, la plupart des écrivains et commentateurs occidentaux de l'époque ont préféré pérorer sur la supposée sauvagerie des « Jaunes », ou pour certains d'entre eux, beaucoup plus rares, comme Léon Charpentier, s'intéresser à d'autres caractéristiques communes à toutes ces sociétés secrètes, notamment leurs mœurs en termes d'organisation et d'initiations ésotériques et exotériques.

Symbolisme et initiation dans la Société secrète des Boxers

Léon Charpentier a d'abord écrit un article intitulé « L'initiation dans la société des Boxers », paru dans la *Revue Blanche* d'août 1900, qu'il a par la suite repris pour le compléter dans le 148ème numéro du *Mercure de France* d'avril 1902 sous le titre, cette fois, de « Rituels et Codes ésotériques de la société secrète des Boxers ». Charpentier qui, par ailleurs, enseigne à la Sorbonne et qui est un spécialiste reconnu des coutumes des pays lointains, notamment de l'Asie, exploite ce qu'il nous dit être des documents découverts par la police secrète dans un bouge chinois. Ils lui permettent de décrire avec précision les cérémonies de l'initiation au sein de l'*Yi Ho Quan* et de montrer le code intérieur qui les régit. Mais avant cela, il nous expose ce qui motive la xénophobie de ces Boxers (le rêve de voir renaître un gouvernement de la Chine conduit par les fils des anciens maîtres), et les raisons pour lesquelles ils se sont développés avec une telle vigueur pendant les cinq dernières années du dix-neuvième siècle. Parmi tous ces facteurs, dont le culte vivace du passé et un esprit très vif de solidarité, l'auteur retient plus particulièrement la propension des insurgés au symbolisme.

> Enfin, c'est un fait que nous relevons et que l'ethnologie classera un jour parmi ses lois, un peuple est d'autant plus enclin à produire, en dehors de la grande association visible, des groupes secrets, en vue d'un but distinct, d'un idéal latent, et selon les modes propres que son tempérament physique et sa mentalité spéciale le portent davantage au symbolisme, qui est une transformation des idées, des actes et des mœurs, en figures et en rites. Tout symbole non universel et courant – et il y en a toujours de tels quand l'âme d'un peuple en est féconde et ne cesse d'en créer d'instinct, – amène un groupement entre ceux qui l'emploient. En sorte que la Chine, race la plus symboliste dans sa langue, dans sa poésie, dans ses mœurs, – même sans tradition à poursuivre et sans besoin de solidarité entre les

> obscurs persécutés, – eût fourmillé des sociétés secrètes[6].

Les Boxers seraient donc enclin au symbolisme comme l'est par ailleurs entièrement la Chine dans sa langue, sa poésie et ses mœurs. Charpentier nous explique par exemple qu'il existe une langue très richement symbolique des associés chez qui *l'orage* signale l'arrivée des troupes gouvernementales. Pour signaler celle de la police, ils crient au *courant d'air*. Lorsqu'ils pillent un navire, ils *mangent des canards*. Voler sur la voie publique, c'est *chasser la perdrix*. Ravager un village, c'est *faire le grand tour en croisière*. *Faire un grand cercle*, c'est attaquer la capitale de la province. *Retirer ce qui amène le vent*, c'est couper une oreille. *Laver le corps* c'est estourbir quelqu'un. Ce langage, essentiellement argotique, proche de celui employé par les apaches et les escarpes des faubourgs occidentaux, se fait beaucoup plus poétique encore lorsqu'il intègre les rites qui régissent la vie quotidienne de la société. Le rituel de l'initiation comprend par exemple 333 questions auxquelles l'on répond par des vers selon les « principes rétablis de l'ancienne poésie ». Voici un exemple :

> Le maître :
> – Avant garde, quel est votre but en vous présentant devant moi ?
> – Je viens vous présenter de nouveaux soldats ; ils sont vaillants ; leur coeur est d'airain. Ils veulent être admis dans la société.
> – Comment pouvez-vous le prouver ?
> – Par des vers.
> – Que disent ces vers ?
> L'avant-garde :
> « Le cours des choses est brillant ; le soleil et la lune marchent en harmonie. L'univers s'étend au delà des quatre mers et reçoit les trois fleuves.
> Nous avons juré de soutenir le trône de Chou
> Et de l'aider de toute notre puissance humaine. »
> Le maître :
> – Pourquoi désirent-ils être reçus dans la société ?
> – Parce qu'ils désirent renverser Tsing et rétablir Ming.
> – Comment pouvez-vous le prouver ?

– Par des vers.
– Que disent ces vers ?
L'avant-garde :
« Nous avons examiné l'origine et rétabli les principes de l'ancienne poésie. Le peuple de Tsing s'est emparé de notre bien. Nous ressusciterons l'Empire, en nous conformant à la loi du chef.
Nous nous soulèverons par ce beau clair de lune, et nous arborerons la bannière de la patrie. »
(...) Le maître de la loge :
– Comment avez-vous acquis votre expérience militaire ?
– Au couvent de Chao-Lin.
– Qu'avez-vous appris en premier lieu ?
– L'art de la boxe, qui m'a été enseigné par mes frères Hungs.
– Comment pouvez-vous le prouver ?
– Par des vers.
– Que disent ces vers ?
L'avant-garde :
– « Les poings des braves et vaillants Hungs sont connus de l'univers entier.
– Depuis le couvent de Chao-Lin (la création de la société), ce fait a été reconnu.
– Sous la voûte des cieux, nous nous nommons tous Hungs.
Nous aiderons le prince appartenant à la dynastie des Mings. »[7]

Très peu des questions et des réponses entendues au cours de ce rituel sont aussi claires que celles que nous avons citées. Charpentier précise : *Presque toutes sont d'un style symbolique, quelquefois terne, quelquefois très beau, où flottent, sous le voile des images, les espérances de la race chinoise. Mais cette longueur morne de la cérémonie, cette monotonie du formulaire, sont elles-mêmes un symbole de la patience traditionnelle de la Chine, de cette volonté lente et somnolente, indomptable, mais indomptable peut-être comme le sommeil de la mort, avec de terribles réveils...*[8]
Cette précision ici est importante : nous l'avons compris, les paysans et les déclassés armés de faux et de fléaux qui forment la majorité des rangs des Boxers ne sont pas des poètes symbolistes tels que les définissent à la même époque

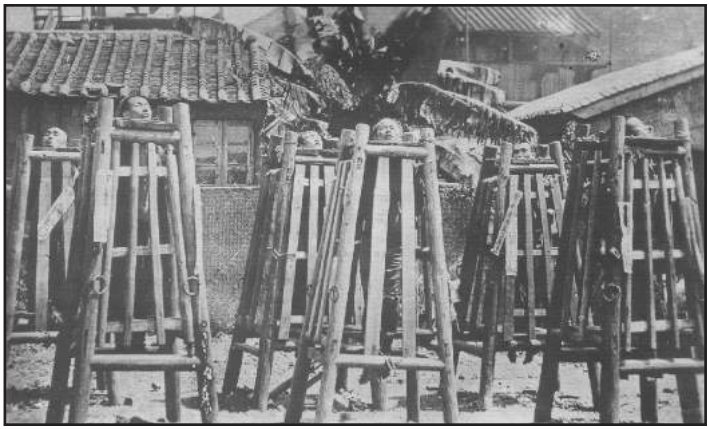
Mallarmé, Morice, Wyzema, Valéry, Claudel ou Mockel. Mais ils incarnent le symbolisme en tant que théorie et produit de la théorie.

Chine symboliste et symbolisme de la Chine

Lorsqu'un initié chante, au milieu des « diables étrangers » (qui ne peuvent la comprendre, même s'ils savent le chinois), cette petite ritournelle qui dit que *les eaux se répandent de tous les côtés inondant l'Univers, arrosant les pruniers et les pêchers,* personne n'est en mesure de saisir quoi que soit de séditieux, ni de prometteur de crimes ou de massacres futurs. Et pourtant, ces quelques vers innocents qui ne parlent que de culture et d'irrigation préfigurent l'insurrection qui vient par l'usage classique, plus que subversif, du symbole. Ce qui ne fait pas de l'espiègle chanteur un poète symboliste. Dans « Qu'est-ce que le symbolisme », Saint-Antoine distingue le symbole à la fois de l'image pure et simple, du mythe et de l'allégorie : *Une poésie ne se caractérise pas par l'emploi d'une métaphore, mais par la possession d'une âme*[9]. L'affilié qui a recours à la poésie exploite le caractère équivoque de la métaphore à laquelle on impose un but étranger à son énonciation : on parle d'allégorie. Alors que le mythe, lui, s'adresse à l'âme plus qu'à l'intelligence, elle, au contraire, est toujours didactique : l'allégorie *n'est point spontanée mais réfléchie, voulue, fille du raisonnement et non de l'inspiration, s'adressant à la pensée plus qu'au sentiment*. Aurier, dans le *Symbolisme en peinture* devançait l'idée de Saint-Antoine en distinguant l'artiste symboliste du génial savant, du suprême formulateur qui sait écrire les Idées à la façon d'un mathématicien[10] : *N'est-il pas en quelque sorte un algébriste des Idées, et son œuvre n'est-elle point une merveilleuse équation, ou plutôt une page d'écriture idéographique ?*[11] La comparaison employée par Aurier est évidemment très éclairante dans le cas du Boxer chinois qui joue avec les métaphores comme il calligraphie ou escrime avec ses poings, mais il ne serait en définitive qu'un « compréhensif exprimeur[12] » et jamais réellement un poète : il lui manque le « don d'émotivité », *cette*

transcendantale émotivité qui fait frissonner l'âme devant le drame ondoyant des émotivités[13]. L'erreur ici serait néanmoins de se focaliser sur l'insurgé comme étant le seul énonciateur de ces formules métaphoriques, dans un but strictement utilitariste ou communicationnel. En réalité, il est l'émetteur d'une Idée qui le traverse, et qui, le traversant, le transcende. Le poète est ailleurs. Le boxeur est celui qui, l'âme frissonnante, se fait l'écho des vers qui transcendent son émotivité... et nourrit sa fureur. C'est la Société dans son ensemble qui est poésie, avant la séparation diabolique opérée par le geste esthétique.

Il y aurait d'heureux hasards, des « vers donnés[14] », selon la formulation de Valéry, que le poète accueille par l'intuition poétique. Mais nous savons avec Mallarmé que « le hasard n'entame pas un vers[15] » et que le poète ne fait que « céder l'initiative aux mots[16] », ce qui *n'implique pas le manque de puissants calculs et subtils*[17]. Pour le dire autrement, avec Valéry, *construire un poème qui ne contienne que poésie est impossible. Si une pièce ne contient que poésie, elle n'est pas construite, elle n'est pas un poème*[18]. Nous touchons là au cœur du problème : les Boxers sont poésie, là où l'Occident a souvent voulu y voir uniquement un poème. Il convient à ce stade de notre réflexion de revenir à ce que serait l'essence de l'*Yi Ho Quan* : la boxe.



Bujutsu contre *Budo*

Dans un article intitulé « A Propos des Boxers », Albert de Pouvourville revient sur la traduction occidentale du nom de cette association secrète pour en réfuter l'exactitude :

> Cette secte, issue d'une des deux sociétés secrètes qui existent en Chine, s'appelle exactement *Kiaôtze*, double idéogramme chinois dont l'exacte signification est *Société de L'harmonie universelle* (harmonie, dans le sens d'accord commun ou communauté de vues). Le mot *Kiaô* est le générique de toutes les associations secrètes ou particulières. On a fait, dès le premier jour, une faute de linguistique, que je m'étonne de n'avoir pas vu relever incontinent par M. Léon de Rosny, le savant professeur de l'école des Langues orientales. Les mauvais garçons qui se battent à coups de poings et encombrent les rues de leurs rires sont dits *Kiào*. Les Anglais n'ont pas fait attention que le premier *Kiaô* avait un accent long sur l'*o*, tandis que le second *Kiào*, a un accent bref sur l'*a*. Les Associés sont devenus des combattants à coups de poing, c'est-à-dire des Boxers. Tout le reste est de l'invention pure ; il n'y a pas en Chine, dans toute la Chine, cinquante maîtres de gymnastique, ou de boxe, ou d'escrime ; et ceux-là sont rangés parmi les baladins, chargés d'amuser les foules des jours de fêtes ou de marchés, et n'auraient nulle influence sur leurs élèves, s'ils avaient d'autres élèves que leurs enfants[19].

Nous ne retiendrons de la brillante démonstration d'Albert de Pouvourville que les « baladins chargés d'amuser les foules des jours de fêtes ou de marchés » : l'expression témoigne sans fard du mépris exercé par l'auteur à l'encontre à la fois de la boxe et de cette discipline que pratiquaient les insurgés chinois et dont il ignore tout puisqu'il va jusqu'à les confondre. Pour le docteur Matignon, le jugement est aussi méprisant : *si ces boxeurs en herbe s'en étaient tenus à leurs séances de chausson et de savate, leur rôle n'aurait eu d'intérêt que pour l'histoire rétrospective de la gymnastique*[20]. Lui aussi confond la science martiale pratiquée par les affiliés

avec la boxe que l'on pratique en Europe à cette époque, du fait peut-être qu'on nomme ces pratiquants des *boxers*. Or, pour sa gouverne, les membres des *Poings de la Justice et de la Concorde* ne s'exercent ni au chausson, ni à la savate, pas même à la boxe anglaise qui demeurent tous des sports de combat, mais à la guerre qui, si elle est aussi un jeu, ne ressemble pas vraiment à ce qu'il est permis d'assister dans certains cabarets de Paris à la fin du dix-neuvième siècle. Les Boxers et autres « lanternes rouges » pratiquaient le *wushu*, ainsi que d'autres « boxes de la main », comme le *taïchi* (authentiquement martial à l'époque), c'est-à-dire des arts de guerre (*bu-jutsu* en japonais). A ce titre, pendant les combats qui ont opposés les Boxers aux contingents étrangers, seuls les officiers japonais ont recherché, par principe, le corps à corps avec les boxeurs qui luttèrent le plus souvent à poings nus ou munis d'armes blanches sommaires, ce qui explique que le contingent de l'empire du Soleil Levant a subi les plus lourdes pertes dans les rangs alliés. L'ouvrage d'Inazo Nitobe, *Bushidō, l'âme du Japon*, rédigé en langue anglaise en 1899, dévoile pour la première fois aux occidentaux l'ancien code moral de la caste militaire *samouraï* dont le statut avait été abrogé quelques vingt années auparavant par l'empereur Meïji, mais dont l'influence traversait encore toute la société japonaise de l'époque. Selon ce code d'honneur, un *bushi* (un « guerrier » en japonais) ne pouvait affronter un autre *bushi* qu'en observant des règles très précises desquelles il ne pouvait déroger qu'en se déshonorant : en premier lieu, il se devait de combattre à mains nues si son adversaire l'attaquait à mains nues, ce qui ne parut pas émouvoir les troupes européennes qui s'enorgueillirent d'avoir écrasé grâce à des fusils et un armement lourd, une révolte d'hommes et de femmes qui se battaient pourtant sans arme[21].

Dans une chronique intitulée « Ce poing qui nous trompe », Henri Plée revient une fois de plus sur l'étymologie du mot « *quan* » qui s'écrit aussi « *chuan* » en chinois, « *te* » en japonais ou « *de* » en dialecte okinawaien (ce sont les mêmes idéogrammes) pour en contester la traduction. Henri Plée écrit :

> Puisqu'un poing est une main fermée (plus exactement serrée), on peut parfaitement traduire par poing le mot « *chuan* » (comme dans « *taichichuan* »), ou « *te* » (comme dans « *kara-te* »), ou « de » (comme dans « *to-de* »). Mais traduire « *chuan* », « *quan* », « *te* », « *de* », par « poing » est une erreur lourde de conséquences. (...) Cela vient de ce que la plupart des styles des « arts de la main », dits « boxes chinoises », se terminent par « *chuan* » ou « *quan* » (même idéogramme) et que systématiquement, on l'a traduit improprement par « poing » ou, plus inexactement encore, par « boxe ». (...) Or, « *chuan* » ou « *quan* » (transcription Pinyin), signifie en premier lieu « la main ». C'est ce que dit le *Suowen*, le premier dictionnaire étymologique chinois. (...) *Chuan* signifie peser, évaluer, puissance, serrer ferme, bravoure, position du souffle. C'est pourquoi lorsque l'on traduit « *chuan* » par « serrer ferme », il est facile pour un Occidental de se méprendre et de comprendre « serrer les poings fermement », alors qu'il est question de l'énergie, de « serrer mentalement » (...). La plupart des Chinois initiés le comprennent immédiatement par « mettre l'énergie dans la main » ou encore « serrer tous les doigts fermement », comme c'est le cas entre autres dans la forme de main « en bec d'oiseau », l'arme naturelle favorite chinoise pour toucher les points vitaux[22].

En réduisant les affiliés du *Yi Ho Quan* à de simples sportifs tels qu'on en rencontre dans les gymnases d'Europe, les Occidentaux se leurraient complètement, à la fois sur la nature de la « boxe » pratiquée par ces guerriers – qui était éminemment martial–, et sur l'efficacité de ces combattants sur le terrain, qu'il fût facile de tuer par balles, mais que pratiquement aucun officier européen n'aurait pu vaincre au corps à corps, aussi doué fût-il en savate ou en chausson. Et pour cause. C'est autour des années 1900-1902, lorsqu'on commença à enseigner le karaté okinawaien en guise d'éducation physique dans les écoles primaires de l'île, que le maître Itosu simplifia les katas, et surtout, qu'il ferma les poings, transformant le *tode* en une forme de boxe à l'occidentale[23]. La voie, si l'on peut dire, était ouverte (sic) : le

karaté-jutsu devient progressivement le *karaté-budo* pour finir sous la forme de *karaté-boxe sportif* que nous lui connaissons, c'est-à-dire un karaté rituel où les adversaires ferment les poings et se les recouvrent parfois pour ne pas se blesser mutuellement. Car contrairement à ce que l'on croit, le coup de poing, qui est un geste de rituel, est beaucoup moins efficace que celui porté avec la main ouverte. *En fermant le poing, on neutralise notre main comme on « mouchète » la pointe d'un fleuret pour l'entraînement*[24].

En Chine, l'art de la main est un art martial complet qui mêle les percussions à la préhension et aux luxations (ce qui exige de conserver les mains ouvertes) et se dit *wushu*, dont l'exacte traduction en japonais[25] est *bu-jutsu*, qui signifie littérallement « art » (*su* en chinois, *jutsu* en japonais), « martial » (*wu* en chinois, *bu* en japonais). Leur but premier est de tuer, ou pour le dire autrement, selon la bonne vieille dialectique orientale, de ne pas être tué. Le terme *budo* lui, qui est généralement traduit par « art martial », signifie littéralement la « voie travers les techniques martiales » et n'a pas d'équivalent en chinois. Par *budo*, Henri Plée précise qu'*il faut entendre des méthodes ou des arts issus du* bu-jutsu *dont on a supprimé ce qui était trop efficace, c'est-à-dire tout ce qui était dangereux pour une pratique populaire. Ceci pour permettre des « échanges », afin de progresser sur soi- même, et non pour combattre contre quelqu'un*[26]. Bref, l'adversaire devient un partenaire (ou soi-même), l'affrontement guerrier de masse devient un duel ritualisé, sans mise à mort, et on ferme les poings pour préserver l'intégrité physique de son ou sa partenaire de jeu. Notions proprement japonaises et qu'ignorent alors les Boxers de l'Empire céleste (le Japon est en contact avec l'Europe tandis que la Chine est en guerre avec à peu près tout le monde). On peut ainsi symboliser le passage du *bu-jutsu* au *bu-do* par la fermeture de la main comme abandon de technique létale, passage entériné par maître Funakoshi en 1935, lorsqu'il change les idéogrammes désignant le *karaté jutsu* « art de la main de Chine » (ou « art de la main de Cathay ») par « art de la main vide » (le *karaté-do*).

Mystification

En juin 1895, Paul Claudel part en Chine et y demeure jusqu'en 1899. De Shanghai, il écrit à son ami Mallarmé le 24 décembre 1895 les mots suivants : *Je ne puis comprendre cette accusation d'obscurité que vous lancent des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent et ne comprennent pas le besoin et le délicieux plaisir de s'exprimer avec exactitude et précision*. Inutile de dire que Claudel admirait Mallarmé. A plusieurs reprises, il a expliqué que ce qu'il avait retenu de l'enseignement principal du maître était de se demander devant toute chose : « Qu'est-ce que cela veut dire ? ». Dans un entretien avec Jean Amrouche, Claudel précise sa pensée : *Cet arbre comme le banyan ou ce spectacle tel que je le vois a une espèce de volonté secrète, de volonté latente qui vous pose une question somme toute - et à cette question nous sommes tentés de répondre : « qu'est-ce que ça veut dire ?* L'erreur des commentateurs, et de l'Occident en général, face à la révolte des Boxers a été de vouloir traduire tout ce qu'ils observaient ou tout ce qui leur était permis d'observer dans l'Empire du Milieu comme on traduit ou on déchiffre un poème, là où il fallait simplement écouter. La question qui se pose, dans le cadre des Boxers, n'est pas « qu'est-ce que cela veut dire ? » au sens de « qu'est-ce que ces vers veulent dire ? », mais plus simplement : « que disent ces vers ? », puisque la réponse à la première question est comprise dans la seconde. Ni la Chine, ni les Boxers ne sont symbolistes. Ils sont symbolisme. Ils sont poésie.

Peut-être les Occidentaux se sont-ils leurrés, mais peut-être aussi ce sont les Chinois qui les ont mystifié. Le karaté et tous les « arts de la main » sont devenus, pour beaucoup d'observateurs et, dans leur sillage, la plupart des pratiquants dans le monde, de simples poèmes alors qu'ils étaient poésie. Il s'obstinent à les apprendre par cœur, puis à les réciter, à l'endroit, à l'envers, la tête en bas ou les yeux bandés. Il leur manque pourtant l'essentiel, que délivre l'initiation, celle que décrit Léon Charpentier dans la *Revue Blanche*, et au cœur de laquelle réside la clef pour qui sait lire : « Que disent ces vers ? ». Thomas Cleary dans *Pratiques de la stratégie au*

Japon écrit : *Ce que le Japon livre toujours à l'Occident relève directement de l'art de l'avantage chers aux anciens guerriers. (...) Substituer des clichés communs à une information authentique constitue en soi un art de la guerre*[27]. Mystifier est la base des arts martiaux et fait partie des *kakuto-bugei* (techniques guerrières de mises mort). On ignore tout des techniques chinoises réellement martiales pour la simple raison qu'il aurait été insensé de délivrer à son adversaire des secrets pour être tué ou contré. Que les Occidentaux perçoivent les affiliés du *Yi Ho Quan* comme des boxeurs relève de l'art de l'avantage : c'est une technique guerrière. Et l'erreur commise par les Occidentaux – et qu'ils payent encore aujourd'hui en faisant de la gymnastique chinoise dans des dojos alors qu'ils sont persuadés pratiquer un art martial millénaire, provient du fait qu'ils ont confondu « que disent ces vers ? » avec « qu'est-ce que cela veut dire ? ». En somme, ils ont manqué ce qui permet « cette transcendantale émotivité qui fait frissonner l'âme devant le drame ondoyant des émotivités ». L'idéalisme de Mallarmé et de ses disciples, sans hakama, rejoint le spiritualisme des grandes traditions philosophiques et religieuses, notamment orientales. Edouard Schuré, dans sa préface aux *Grands Initiés*, explique que toutes les grandes religions ont une histoire extérieure et une histoire intérieure : l'une apparente, l'autre cachée.

> Par histoire extérieure, j'entends les dogmes et les mythes enseignés publiquement dans les temples et les écoles, reconnus dans les cultes et les superstitions populaires. Par l'histoire intérieure, j'entends la science profonde, la doctrine secrète, l'action occulte des grands initiés, prophètes ou réformateurs qui ont créé, soutenu, propagé ces mêmes religions. La première, l'histoire officielle, celle qui se lit partout, se passe au grand jour ; elle n'en est pas moins obscure, embrouillée, contradictoire. La seconde, que j'appelle la tradition ésotérique ou la doctrine des mystères, est très difficile à démêler. Car elle se passe dans le fond des Temples, dans les confréries secrètes, et ses drames les plus saisissants se déroulent tout entiers dans l'âme des grands prophètes qui n'ont confié à aucun parchemin ni à aucun disciple leurs crises

> suprêmes, leurs extases divines. Il faut la deviner. Mais une fois qu'on la voit, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. On pourrait aussi l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle. En elle se montre le dessous des choses, l'endroit de la conscience humaine dont l'histoire n'offre que l'envers laborieux[28].

Nous ne disons par autre chose en parlant d'une face « *ura* » (le dessous, ce qui reste derrière) des disciplines ou sciences martiales, celle qui demeure sciemment dans l'ombre et d'une face « *omate* » (le dessus) qui est celle présentée tout aussi sciemment au public[29]. Le symbolisme estime que le monde qui nous environne n'est que le reflet d'un univers spirituel et œuvre donc à la découverte de cet autre monde, un monde impalpable, inaccessible qui demeure caché (*ura*) derrière le monde visible des choses et des êtres (*omate*). Saint-Pol-Roux se demande alors : *l'univers figurant une catastrophe d'Idée, comment les réordonner pour ériger leur Idée, leur synthèse ?*[30] Maeterlinck, dans le rôle du maître expliquant l'origine du monde aux petits dragons, conseille la chose suivante :

> Tout ce que peut faire le poète, c'est se mettre par rapport au symbole dans la position du charpentier d'Emerson. Le charpentier, n'est-ce pas ? S'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi, à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille, ses forces musculaires sont insignifiantes, mais c'est la terre entière qui travaille avec lui ; en se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son recours toute la force de gravitation de notre planète, et l'univers approuve et multiplie le moindre mouvement de ses muscles. Il en est de même du poète voyez-vous ; il est plus ou moins puissant, non pas en raison de ce qu'il fait lui-même, mais en raison de ce qu'il parvient à faire exécuter par les autres, et par l'ordre mystérieux et éternel et la force occulte des choses ! Il doit se mettre dans la position où l'Eternité appuie ses paroles, et chaque mouvement de sa pensée doit être approuvé et multiplié par la force de gravitation de la pensée unique et éternelle[31].

Le symbolisme, dans sa quête de la quintessence de la poésie a été amené à rechercher l'essence de l'univers, ce qui la conduit à renouer avec les fondements de toute la tradition métaphysique. Cette quête de l'essence poétique est celle de la vérité dans l'art et non plus celle de la vérité de l'art, car la poésie porte en elle sa propre transcendance. « Que disent ces vers ? » Et non plus « Que veulent dire ces vers ? » L'expérience poétique est irréductible à toute autre. Aussi, la poésie telle que la définit Mallarmé est *l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle*[32].

Le « péril jaune »

Dans ses *Épilogues*, Remy de Gourmont insiste sur deux éléments déclencheurs de la révolte des Boxers :

> Deux choses surtout semblent exaspérer les Chinois : le christianisme et les chemins de fer. Le Christianisme, parce qu'ils considèrent ces légendes occidentales comme une offense pour leur intelligence utile et pratique ; les chemins de fer, parce qu'ils souillent et ravagent sans nécessité le sol, pour eux sacré et que seul doit entamer la bêche de l'agriculteur. Mais les chemins de fer portant avec eux une utilité qui doit nécessairement devenir sensible, un jour ou l'autre, même à un Chinois, on serait peut-être parvenu à leur faire accepter cette nouveauté diabolique[33].

L'insurrection des Boxers a surtout sévi dans les provinces situées autour de Pékin : le Pel-Chili d'abord, puis le Sheng-King au Nord ; le Chan-Si à l'Ouest : le delta de Pëi-Ho ; le Chan Tong et le Ho-Nan à l'Est et au Sud. Or, nous dit Edmond Théry dans le *Péril Jaune :*

> (...) il suffit de jeter un coup d'oeil sur la carte récemment dressée par M. Bianconi pour constater que c'est justement dans ces provinces où se trouvent les chemins de fer déjà ouverts à l'exploitation : ligne de Pékin à Tien-Tsin Takou, ligne du nord de Takou à Sae-Haï-Kouan avec prolongement sur

> Nieu-Tehwang, et l'amorce nord du Grand central Pékin Han Kéou, dont près de 200 kilomètres, entre Pékin et Paoling-fou, étaient exploités, lorsque l'insurrection a éclaté[34].

Le train modifie profondément l'aspect de l'environnement spatial, là où il s'implante. Le choc qu'il suscite à son irruption est vécu comme un véritable traumatisme. Heine parle de « choc » et de « secousse électrique » pour traduire la consternation hébétée dans laquelle l'ouverture des nouvelles voies ferrées plongea le public en 1840. Il écrit : *Le chemin de fer tue l'espace, si bien qu'il ne nous reste plus que le temps*. Or cette survivance du second au premier provoque un véritable choc chez celles et ceux qui se trouvent confrontées à l'expérience de la vitesse mécanique. Les névroses traumatiques sont nommées à la fin du dix-neuvième siècle « *railway spine* » en référence aux accidents de train dont on pensait qu'ils étaient les seuls à provoquer ce genre de réactions chez l'être humain[35]. Or le *railway spine* n'est pas seulement consécutif à un déraillement ou à un accident de train, il peut survenir à la seule irruption de la locomotive, « l'énorme puissance de mouvement », dans le quotidien d'un individu, ou d'une communauté. Il s'agit alors de la collision d'un engin entré en grande vitesse avec la réalité des êtres encore soumis à la fixité du sol. Ce choc provoque une commotion dans la population qui se rapproche de l'hystérie, ce phénomène que l'on étudie avec attention à la Salpétrière au tournant du vingtième siècle et qui précède de quelques années les théories sur l'inconscient.

Ce n'est peut-être pas anodin si les commentateurs de la révolte des Boxers présentaient ces combattants comme des hystériques. Loti les décrit en ces termes lorsqu'au sujet des *Lanternes rouges* , il écrit :

> Elles étaient les déesses de ces incompréhensibles Boxers, à la fois atroces et admirables, grands hystériques de la patrie chinoise, qu'affolaient la haine et la terreur de l'étranger, – qui tel jour s'enfuyaient peureusement sans combattre, et, le lendemain, avec des clameurs de possédés, se jetaient à l'arme blanche au-devant de la mort, sous

> des pluies de balles, contre des troupes dix fois plus nombreuses[36].

Charpentier, lui, parle de « possédés » :

> Ces mouvements s'accompagnent de formules incantatoires, de hurlements scandés et de curieuses passes magnétiques. Ce sont de véritables possédés, peut-être sous l'effet de quelques drogues euphorisantes et extatiques. Ils invoquent l'appui de Chen Wou, le Dieu de la Magie et celui de Kouan Ti, le patron des bandes armées[37].

Enfin, le docteur Vincent Eugène dans *La Médecine en Chine au 20e siècle : la vieille médecine des Chinois, les climats de la Chine, l'hygiène en Chine et l'hygiène internationale,* reprend la description sans équivoque du docteur Matignon en terme d'hystérie :

> Le Dr Matignon explique les actes de frénésie des Boxers qui ont mis à feu et à sang le Nord de la Chine par la suggestion hystérique confinant à la folie. D'après lui, le Chinois est un névrosé, dont la crédulité rivalise avec l'absence de logique et l'incohérence des idées. Suggestible, impulsif, cet Asiatique, en apparence apathique, est capable d'entrer dans des colères soudaines d'une rare violence. A la moindre contrariété, les femmes surtout, les Chinois ont la sensation de boule qui étrangle, des éructations nerveuses, le hoquet et de fausses angines de poitrine. On les guérit de ces souffrances, qu'ils trouvent épouvantables, avec des pilules de mica-panis, des passes magnétiques, un peu d'électrisation, ou même simplement en faisant semblant d'extraire quelque chose de leur gosier. Ce sont des hystériques, des nerveux enclins à des accès de démence passagère[38].

L'éthopée des Chinois au tournant du vingtième siècle, à travers celle des Boxers décrits comme des hystériques, nourrit la crainte très finiséculaire de la décadence et du péril jaune, que Jean-Marc Moura appelle également le « Péril inconscient ». S'appuyant sur les analyses de Gustave le Bon, il écrit que *le péril jaune joue en fait comme métaphore du mal qui ronge l'Occident et l'empêche d'exercer sa tutelle civilisée sur le reste du monde*[39], c'est-à-dire qu'*il figure le moment où la*

foule entre dans l'histoire sans qu'apparaisse un leader pour la contrôler[40]. Il relativise néanmoins cette analyse sociologique de la décadence occidentale en mettant en relation le mythe du « Péril jaune » et la découverte de l'inconscient. Il formule ainsi l'hypothèse suivante : *Le Péril jaune serait l'une des figurations de ces zones troubles, obscures, qui existent chez le sujet le plus civilisé et que l'époque est en train de découvrir : il serait l'une des figurations de l'inconscient*[41]. Il conclut son exploration de l'expression romanesque du Péril jaune entre 1890 et 1910 par la proposition suivante :

> Le Péril jaune serait une forme inédite et romanesque de la réflexivité théorique, désormais problématique, de l'Européen, homologue imaginaire de la réflexivité théorique se développant par l'abandon des prétentions à la maîtrise complète de soi. Et il faut avouer que c'est une belle image de l'inconscient que ce flux mystérieux, surgissant d'un continent énorme et obscur, entourant la petite Europe rationnelle des ténèbres de l'ignorance et libérant des forces, on pourrait dire des pulsions, aussi violentes que mal maîtrisées[42].

D'après Guy Michaud, les symbolistes voient dans la poésie *une reprise par l'âme de ses propres profondeurs*[43], et c'est cette mise nue de ce « moi profond » qui leur ouvre une porte sur l'invisible. Cette fois, nous rejoignons Paul Claudel lorsque, dans L'*Oiseau noir dans le soleil levant*, il définit le poème comme le résultat d'un effondrement intérieur[44].

> Si vous voulez mon avis, je vous dirai que les poèmes se font à peu près comme les canons. On prend un trou et on met quelque chose autour.
> Jules. Cela veut dire, je suppose que le poème serait moins une construction ligne à ligne et brique à brique et une matière à coup de marteau que le résultat d'un effondrement intérieur dont une série d'expéditions ensuite auraient pour objet de déterminer les contours.
> Le poète. Les barrières rompues, notre âme est envahie et beaucoup d'hectares de terre cultivable sont remplacés par cette eau désirante en nous qui regarde et qui est sensible (les eaux de ce miroir dont

nous parlions tout à l'heure, et où toute la Création peut s'inscrire comme dans le regard même de Dieu ; mais ce qui les rend désirantes, c'est moins le désir de la lumière sensible que celui de la lumière incréée, pour laquelle elles sont faites).
Jules. De sorte qu'un poème n'a de limites que provisoires et derrière l'horizon écrit, par les jours de grande visibilité, il serait possible de distinguer les essais d'une autre enceinte bleue.
Le Poète. Idée qui se corrompt dès qu'on la formule, mais il est certain que toute émotion qui se produit dans le cœur est toujours à la recherche de nouveaux rivages[45].

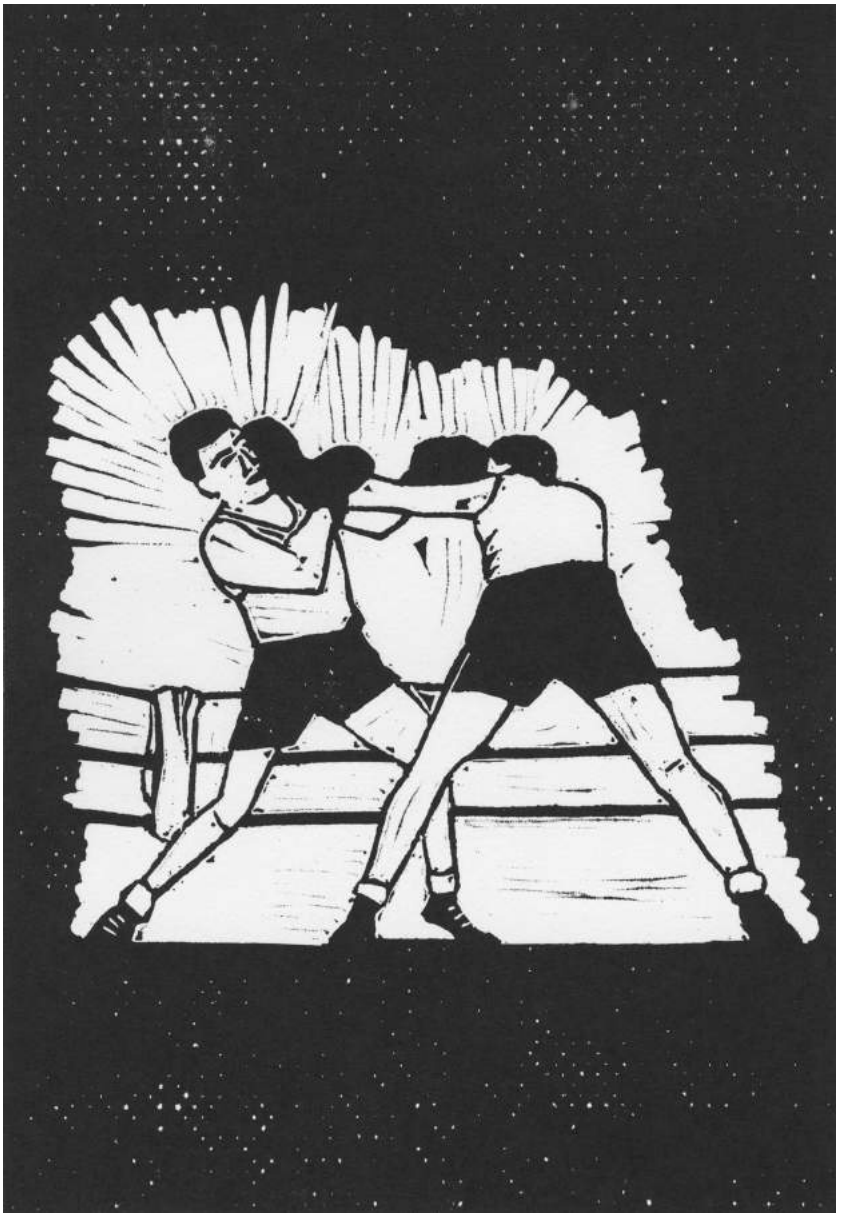
Toute émotion qui se produit dans le cœur est toujours à la recherche de nouveaux rivages.
L'angoisse de la déliquescence, la crainte de la décadence ou la peur de l'Apocalypse affleurent en cette fin-de-siècle dans le « Péril Jaune », comme un vertige face à l'inconscient. La *Huug*, l'inondation terrible, celle qu'annonce la tradition, est la catastrophe qui viendra purger la Chine. *Que disent ces vers ?* La révolte des Boxers impliquait pour qui savait l'entendre une révélation, un dévoilement qui devait rendre visible, au-delà de « l'horizon écrit », de nouveaux rivages. Toute la force subversive de la poésie mise en lumière par la prose hermétique des symbolistes résidait dans cette promesse-là ! Quoiqu'il en soit, une chose est sûre :

Les Boxers, parce qu'ils sont un fléau, nous sont une leçon.

Notes

[1] Tels que Youwei, Liang Qichao ou Tan Sitong.
[2] Le meurtre de deux missionnaires allemands en novembre 1897 a provoqué la capture du port de Qingdao par l'Allemagne, puis directement après celle de Lushun par les Russes, de Zhanjiang par les Français et de Weihai par les Britanniques. Cette poussée coloniale a attisé les feux nationalistes et xénophobes parmi la population chinoise déjà en butte contre le régime impérial.
[3] C'est cet événement que relatent le roman de Jean Mabire *L'Eté rouge de Pékin, la révolte des Boxeurs,* Fayard, 1978 ainsi que le film de Nicolas Ray, « Les 55 jours de Pékin » paru en salle en 1963.
[4] Cf. Chan Sanyi, « Il y a boxeur et boxer », http://www.tao-yin.com/wai-jia/revolte_boxeurs_1.html.
[5] Dr. Matignon, *Dix ans au Pays du Dragon,* Editions Maloine, Paris, 1901.
[6] Léon Charpentier, « L'initiation dans la société des Boxers », in *Revue Blanche,* Août 1900.
[7] Ibid
[8] Id.
[9] Saint-Antoine, « Qu'est-ce que le symbolisme », in *L'Ermitage*, juin 1894.
[10] A. Aurier, « Le symbolisme en peinture », in *Oeuvres posthumes*, 1891.
[11] Id.
[12] Id.
[13] Id.
[14] Paul Valéry, *Littérature*, Gallimard, 1930.
[15] Mallarmé, « Lettre à François Coppée » (1866), in *Correspondance*, I .
[16] Mallarmé, «Crise de vers » (1892), in *Divagations,* 1897.
[17] Mallarmé, « Lettre à Charles Morice » (1893), in *Correspondance,* op.cit.
[18] Paul Valéry, *Littérature*, op. cit.
[19] Albert de Pouvourville, « A Propos des Boxers », in *La Nouvelle revue,* 1900.
[20] Dr. Matignon, *Dix ans au Pays du Dragon, op. cit.*
[21] Cet orgueil mal placé du vainqueur d'une guerre asymétrique est évidemment mis en lumière par les traités d'après guerre qui furent à juste titre qualifiés d' « inégaux »...
[22] Henri Plée « Ce poing qui nous trompe », in *Karaté Bushido* n°235, Mai 1995 (*Chroniques martiales*, Budo éditions, 2004).
[23] L'anecdote, qui n'en est pas une dans l'histoire des sciences du combat distinctes de celles des arts martiaux et des sports d'opposition, nous rappelle qu'il fut une période où l'on pratiquait la boxe à mains nues, et donc, par définition, sans gant ; nous n'étions certes déjà plus dans l'affrontement guerrier, mais ce duel ritualisé impliquait fréquemment la mort d'un des deux boxeurs.
[24] Henri Plée, Interview pour *Budo Magazine*, Juin 1972 (*Chroniques martiales*, Budo éditions, 2004).
[25] Il s'écrit avec les mêmes idéogrammes.
[26] Henri Plée, *Chroniques martiales*, op. cit. .
[27] Thomas Cleary, *La Voie du Samouraï, Pratiques de la stratégie au Japon,* Seuil,

1992
[28] Edouard Schuré, « Préface », in *Grands Initiés,* Perrin, 1883
[29] Henri Plée, *Chroniques martiales*, op. cit.
[30] Saint-Pol-Roux, « Réponse à une enquête », in J. Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, 1891
[31] Maeterlinck, « Réponse à une enquête », in J. Huret, op. cit.
[32]Mallarmé,
[33] Remy de Gourmont, « En Chine avec les boxeurs et les missionnaires », in *Epilogues* (1899-1901).
[34] Edmond Théry, *Le Péril Jaune*, Félix Juven éditeur, 1901.
[35] Avant de découvrir que d'autres expériences comme le viol pouvaient en être aussi la cause.
[36] Pierre Loti,
[37] Léon Charpentier, op. cit.
[38] Vincent Eugène, *La médecine en Chine au 20e siècle : la vieille médecine des Chinois, les climats de la Chine, l'hygiène en Chine et l'hygiène internationale.*
[39] Jean-Marc Moura, « Anti-utopie et péril jaune au tournant du siècle, quelques exemples romanesques » in *Orients Extrêmes*, *Les Carnets de l'exotisme* no. 15-16, Le Torii Éditions, Poitiers, 1995, pp. 83-92.
[40] Id.
[41] Id.
[42] Id.
[43] Guy Michaud, *Le Symbolisme tel qu'en lui-même*, Librairie A. G. Nizet, 1994.
[44] *L'Oiseau noir dans le soleil levant* serait cette locomotive lancée à pleine vitesse !
[45] Paul Claudel, *L'Oiseau noir dans le soleil levant,* Gallimard, 1927.



L'éloge de la boxe

Maurice Maeterlinck

Il convient, parmi nos soucis intellectuels, de s'occuper parfois des aptitudes de notre corps et spécialement des exercices qui augmentent le plus sa force, son agilité et ses qualités de bel animal sain, redoutable et prêt à faire face à toutes les exigences de la vie.

Je me souviens, à ce propos, qu'en parlant naguère de l'épée, entraîné par mon sujet, je fus assez injuste envers la seule arme spécifique que la nature nous ait donnée : le poing. Je tiens à réparer cette injustice. L'épée et le poing se complètent et peuvent faire, s'il est gracieux de s'exprimer ainsi, fort bon ménage ensemble. Mais l'épée n'est ou ne devrait être qu'une arme exceptionnelle, une sorte d'*ultima et sacra ratio*. Il n'y faudrait avoir recours qu'avec de solennelles précautions et un cérémonial équivalent à celui dont on entoure les procès qui peuvent aboutir à une condamnation à mort.

Au contraire, le poing est l'arme de tous les jours, l'arme humaine par excellence, la seule qui soit organiquement adaptée à la sensibilité, à la résistance, à la structure offensive et défensive de notre corps. En effet à nous bien examiner, nous devons nous ranger, sans vanité, parmi 1es êtres les moins protégés, les plus nus, les plus fragiles, les plus friables et les plus flasques de la création. Comparons-nous, par exemple, avec les insectes, si formidablement outillés pour 1'attaque et si fantastiquement cuirassés ! Voyez, entre autres, la fourmi sur laquelle vous pouvez accumuler dix ou vingt mille fois le poids de son corps sans qu'elle en paraisse incommodée. Voyez le hanneton, le moins robuste des coléoptères, et pesez ce qu'il peut porter avant que craquent les anneaux de son ventre, avant que fléchisse le bouclier de ses élytres. Quant à la résistance de l'escargot, elle n'a pour ainsi dire pas de limites. Nous sommes donc, par rapport à eux, nous et la plupart des mammifères, des êtres non solidifiés, encore gé-

latineux et tout proches du protoplasme primitif. Seul, notre squelette, qui est comme l'ébauche de notre forme définitive, offre quelque consistance. Mais qu'il est misérable, ce squelette que l'on dirait construit par un enfant ! Considérez notre épine dorsale, base de tout système, dont les vertèbres mal emboîtées ne tiennent que par miracle ; et notre cage thoracique qui n'offre qu'une série de porte à faux qu'on ose à peine toucher du bout des doigts. Or c'est contre cette molle et incohérente machine qui semble un essai manqué de la nature, c'est contre ce pauvre organisme d'où la vie tend à s'échapper de toutes parts, que nous avons imaginé des armes capables de nous anéantir, même si nous possédions la fabuleuse cuirasse, la prodigieuse force, et l'incroyable vitalité des insectes les plus indestructibles. Il y a là, il faut en convenir, une bien curieuse et bien déconcertante aberration ; une folie initiale, propre à l'espèce humaine, qui, loin de s'amender, va croissant chaque jour. Pour rentrer dans la logique naturelle que suivent tous les autres êtres vivants, s'il nous est permis d'user d'armes extraordinaires contre nos ennemis d'un ordre différent, nous devrions, entre nous, hommes, ne nous servir que des moyens d'attaque et de défense fournis, par notre propre corps. Dans une humanité qui se conformerait strictement au vœu évident de la nature, le poing, qui est à l'homme ce que la corne est au taureau et au lion la griffe et la dent, suffirait à tous nos besoins de protection, de justice et de vengeance Sous peine de crime irrémissible contre les lois essentielles de l'espèce, une race plus sage interdirait tout autre mode de combat. Au bout de quelques générations on parviendrait à répandre ainsi et â mettre en vigueur une sorte de respect panique de vie humaine. Et quelle sélection prompte et dans le sens exact des volontés de la nature amènerait la pratique intensive du pugilat, où se concentreraient toutes les espérances de la gloire militaire ! Or la sélection est, après tout, la seule chose réellement importante dont nous ayons à nous préoccuper, c'est le premier, le plus vaste et le plus éternel de nos devoirs envers l'espèce.

En attendant, l'étude de la boxe nous donne d'excellentes leçons d'humilité et jette sur la déchéance de quelques-uns de

nos instincts les plus précieux une lumière assez inquiétante. Nous nous apercevons bientôt qu'en tout ce qui concerne l'usage de nos membres, l'agilité, l'adresse, la force musculaire, la résistance à la douleur, nous sommes tombés au dernier rang des mammifères ou des batraciens. A ce point de vue, dans une hiérarchie bien comprise, nous aurions droit à une modeste place entre la grenouille et le mouton. Le coup de pied du cheval de même que le coup de corne du taureau ou le coup de dent du chien sont mécaniquement et anatomiquement imperfectibles. Il serait impossible d'améliorer, par les plus savantes leçons, l'usage instinctif de leurs armes naturelles. Mais nous, les «hominiens» les plus orgueilleux des primates, nous ne savons pas donner un coup de poing ! Nous ne savons même pas quelle est au juste l'arme de notre espèce ! Avant qu'un maître ne nous l'ait laborieusement et méthodiquement enseignée, nous ignorons totalement la manière de mettre en œuvre et de concentrer dans notre bras la force relativement énorme qui réside dans notre épaule et dans notre bassin. Regardez deux charretiers, deux paysans qui en viennent aux mains : rien n'est plus pitoyable. Après une copieuse et dilatoire bordée d'injures et de menaces, ils se saisissent à la gorge et aux cheveux, jouent des pieds, du genou, au hasard, se mordent, s'égratignent, s'empêtrent dans leur rage immobile, n'osent pas lâcher prise, et si l'un d'eux parvient à dégager un bras, il en porte, à l'aveuglette, et le plus souvent dans le vide, de petits coups précipités, étriqués, bredouillés ; et le combat ne finirait jamais si le couteau félon, évoqué par la honte du spectacle incongru ne surgissait soudain, presque spontanément, de l'une ou l'autre poche.

Contemplez d'autre part deux boxeurs : pas de mots inutiles, pas de tâtonnements, pas de colère ; le calme de deux certitudes qui savent ce qu'il faut faire. L'attitude athlétique de la garde, l'une des plus belles du corps viril, met logiquement en valeur tous les muscles de l'organisme. Aucune parcelle de force qui de la tête aux pieds puisse encore s'égarer. Chacune d'elles a son pôle dans l'un ou l'autre des deux poings massifs surchargés d'énergie. Et quelle noble simplicité dans

l'attaque ! Trois coups, sans plus, fruits d'une expérience séculaire, épuisent mathématiquement les mille possibilités inutiles où s'aventurent les profanes.
Trois coups synthétiques, irrésistibles, imperfectibles. Dès que l'un d'eux atteint franchement l'adversaire, la lutte est terminée à la satisfaction complète du vainqueur qui triomphe si incontestablement qu'il n'a nul désir d'abuser de sa victoire, et sans dangereux dommage pour le vaincu simplement réduit à l'impuissance et à l'inconscience durant le temps nécessaire pour que toute rancune s'évapore. Bientôt après, ce vaincu se relèvera sans avarie durable, parce que la résistance de ses os et de ses organes est strictement et naturellement proportionnée à la puissance de l'arme humaine qui l'a frappé et terrassé.
Il peut sembler paradoxal, mais il est facile de constater que l'art de la boxe, là où il est généralement pratiqué et cultivé, devient un gage de paix et de mansuétude. Notre nervosité agressive, notre susceptibilité aux aguets, la sorte de perpétuel qui-vive où s'agite notre vanité soupçonneuse, tout cela vient, au fond, du sentiment de notre impuissance et de notre infériorité physiqùe qui peine de son mieux à en imposer par un masque fier, aux hommes souvent grossiers, injustes et malveillants qui nous entourent. Plus nous nous sentons désarmés en face de l'offense, plus nous tourmente le désir de témoigner aux autres et de nous persuader à nous-mêmes que nul ne nous offense impunément. Le courage est d' autant plus chatouilleux, d'autant plus intraitable que l'instinct effrayé, tapi au fond du corps qui recevra les coups, se demande avec plus d'anxiété comment finira l'algarade. Que fera-t-il, ce pauvre instinct prudent, si la crise tourne mal ? C'est sur lui que l'on compte, à l'heure du péril. A lui sont dévolus le soucis de l'attaque, le soin de la défense. Mais on l'a si souvent, dans la vie quotidienne, éloigné des affaires et du conseil suprême, qu'à l'appel de son nom il sort de sa retraite comme un captif vieilli qu'éblouirait soudain la lumière du jour. Quel parti prendra-t-il ? Où faudra-t-il frapper, aux yeux, au nez, aux tempes, à la gorge? Et quelle arme choisir, le pied, la dent, la main, le coude ou les ongles ? Il ne

sait plus ; il erre dans sa pauvre demeure qu'on va détériorer, et durant qu'il s'affole et les tire par la manche, le courage, l'orgueil, la vanité, la fierté, 1'amour-propre, tous les grands seigneurs magnifiques, mais irresponsables, enveniment la querelle récalcitrante, qui aboutit enfin, après d'innombrables et grotesques détours, à l'inhabile échange de horions criards, aveugles, hybrides et pleurards, piteux et puérils et indéfiniment impuissants.

Au contraire, celui qui connaît la source de justice qu'il détient en ses deux mains fermées n'a rien à se persuader. Une fois pour toutes il sait, la longanimité, comme une fleur paisible, émane de sa victoire idéale mais certaine. La plus grossière insulte ne peut plus altérer son sourire indulgent. Il attend, pacifique, les premières violences, et peut dire avec calme à tout ce qui l'offense : «Vous irez jusque-là». Un seul geste magique, au moment nécessaire arrête l'insolence. A quoi bon faire ce geste ?

On n'y songe même plus tant l'efficace est sûre. Et c'est avec la honte de frapper un enfant sans défense, qu'à la dernière extrêmité on se résout enfin à lever contre la plus puissante brute, une main souveraine qui regrette d'avance sa victoire trop facile.

LA REVUE DES REVUES

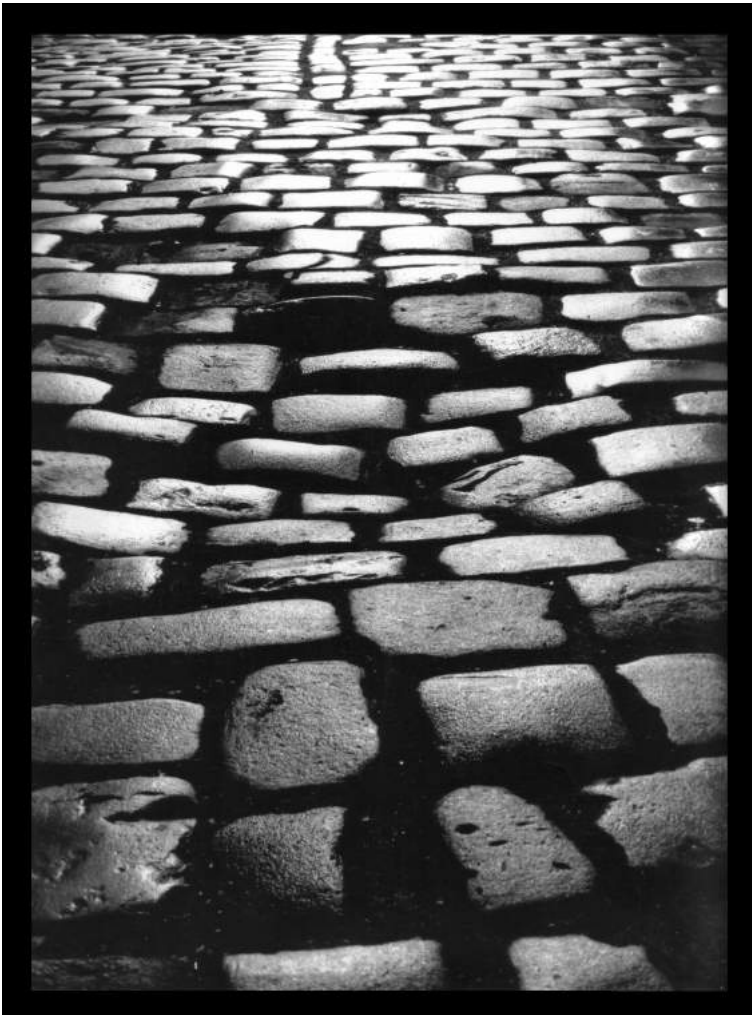
Toujours de l'inédit, du rare, du surprenant, dans la revue **L'ŒIL BLEU.**
Son dixième numéro s'ouvre sur six poèmes de Bernard Marcotte, l'un des fondateurs de la revue ***La Foire aux Chimères***, dont la bibliographie est donnée en fin de volume. Sur Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe on trouvera les souvenirs inédits de son ami Paul Tuffrau.
On connait André Veidaux, comme collaborateur de la revue *La Plume*, et notamment comme celui qui élabora le numéro du 1er mai 1893, consacré à l'anarchie, de cette revue. Paul Schneebell, avec la première partie d'une longue étude biographique et bibliographiques sur Veidaux, nous fait découvrir l'étendue de l'œuvre de cet écrivain libertaire et dans un texte complémentaire détaille la préparation du numéro spécial de *La Plume*.
Henri Bordillon dans les trois premiers numéros de l'***Œil bleu,*** avait donné le *Pavillon du Ratodrome*, une étude sous forme d'abécédaire sur les liens entre Gustave Le Rouge et Blaise Cendrars, il revient ici, avec une note intitulée *Marthe la Bohémienne*, sur le personnage de Marthe, femme de Gustave Le Rouge dans l'***Homme Foudroyé***, et sur une source possible du texte de Cendrars.
Inlassable chercheur Michael Pakenham, a dans *La France Moderne*, découvert une version inconnue de *Souvenirs d'hôpital* de Verlaine, intitulée *Mes Hospices*. Il donne ici les deux versions, richement annotées.
Rappelons que ***L'Œil bleu*** est tiré à 150 exemplaires, que l'on commande auprès de Nicolas Leroux, 59 rue de la Chine, Paris XXe. Courriel : assoc iationoeilbleu@yahoo.fr le numéro coûtant 12 euros, l'abonnement pour 4 numéros, 44 euros. (Bruno Leclercq, *Livrenblog*)

Le numéro 11 de ***L'Œil Bleu*** s'ouvre par un article sur l'éclectisme de Tristan Corbière, l'auteur, Benoît Houzé, nous fait découvrir un Corbière dessinateur et musicien, amateur d'art populaire.
En annexe à cet article un texte inconnu de Louis Noir sur Corbière.
Réunie et annotée par Henri Bordillon, l'*Œuvre poétique* de Gustave Le Rouge, constitue un petit événement, il n'est pas question ici de révéler un poète génial oublié mais bien plutôt comme l'écrit Henri Bordillon de «faire connaitre un poète oublié, dont le nom est connu autrement.» J'ai pour ma part «un faible» pour «Fragment» paru dans la *Revue Rouge.*
Paul Schneebeli donne la deuxième et dernière partie de son André Veidaux (1868-1927), anarchiste éclectique, on y suit les pérégrinations de l'auteur de Véhémentement, à travers les revues libertaires de la fin du XIXe siècle. L'article est complété par «André Veidaux et La Famille», ou les difficultés de Veidaux pour faire jouer sa pièce *La Famille*, d'abord reçue à *L'Oeuvre* de Lugné-Poe, puis exécutée, sans être jouée, par le même Lugné-Poe dans *La Presse.*
La bibliographie de *La Revue d'un Passant* est suivi de quatre sonnets de son directeur F.-B. de Bucé. (Bruno Leclercq, *Livrenblog*)

Sur la toile

En vrac... Le site d'Eric Dussert dont nous recommandons vivement la lecture : **http://www.lekti-ecriture.com/blogs/alamblog/index.php/** Celui de Christine Serin, dédié à Jean Lorrain, qui est de nouveau en service : **http://www.jeanlorrain.net/** Tout ce que vous avez toujours voulu savoir à propos des fous littéraires : **http://fous-litteraires.over-blog.com/** Pour découvrir Han Ryner : **http://hanryner.over-blog.fr/** Le blog consacré à Saint-Pol-Roux de notre ami Mikaël Lugan : **http://lesfeeriesinterieures.blogspot.com/** Parce que nous aimons beaucoup ce qu'elle fait : **http://juliadasic.moonfruit.fr/** Les éditions de l'Arbre vengeur ici **:** **http://www.arbre-vengeur.fr/** La Société Lucien Descaves a aussi son propre site : **http://www.luciendescaves.fr/** Mirka Lugosi que nous saluons : **http://web.mac.com/gilles.berquet/mirka_lugosi/MIRKA_LUGOSI_OFFICIAL_SITE.html.** En passant, Marcel Schwob, tout simplement : **http://www.marcel-schwob.org/** Sans oublier Les Amateurs de Remy de Gourmont animé par Christian Buat : **http://www.remydegourmont.org/** Evidemment, Octave Mirbeau et son plus fidèle allié, Pierre Michel : **http://membres.lycos.fr/octavemirbeau/** Et puis le blog d'un collaborateur très nietzschéen d'*Amer* : **http://some-cool-stuff.blogspot.com/** L'incontournable *Livrenblog* de Bruno Leclercq que vous pouvez retrouver dans les chroniques d'*Amer* : **http://livrenblog.blogspot.com/** Mono, photographe : **http://www.myspace.com/monophotos** *Le Grognard* de l'ami Stéphane Beau et ses grognardises : **http://legrognard.pagesperso-orange.fr/** Le blog de notre très populaire et revuiste camarade *Chéribibi* : **http://www.cheribibi.net/** Sabatel à qui nous devons la très jolie couverture d'*Histoires hétéroclites* : **http://www.myspace.com/sabatel**, Le kamarade Jean-Marc Delpech et son jacoblog consacré à Marius Jacob : **http://www.atelierdecreationlibertaire.com/alexandre-jacob/tag/jacoblog/** Pour écouter l'émission de radio consacrée au même Marius, et plein d'autres choses bonnes à entendre : **http://zapzalap.wordpress.com/** Le Frisson esthétique, revue et maison d'édition : **http://www.frissonesthetique.com/** Plein de très bons livres à lire, gratuits, chez notre seul ami boucher : **http://www.leboucher.com/** Maupassant a le privilège d'avoir un site régulièrement mis à jour grâce à Noëlle Benhamou : **http://www.maupassantiana.fr/**, Huysmans n'est pas en reste : **http://www.societe-huysmans.paris-sorbonne.fr/**Les Ames d'Atala, c'est là : **http://zamdatala.net/** Enfin, le site *Le Visage vert* de la revue éponyme consacrée au fantastique, mais aussi à l'anticipation ancienne, au bizarre, à l'absurde ou au mystère : **http://www.zulma.fr/domaine-le-visage-vert-15.html**

ENTRETIEN



Boxe de rue

Entretien lysergique avec **Taï Luc** (suite)

Suite de l'entretien réalisé avec Taï Luc, chanteur de La Souris Déglinguée, *le 17 septembre 2009, au café Descartes, dans le 6ème arrondissement de Paris. LSD est aujourd'hui encore un groupe controversé. D'aucuns ont comparé l'écriture de Taï Luc au naturalisme de Zola l'accusant de ne jamais prendre parti et de se contenter de décrire ce qui l'environnait. C'est un angle de lecture qui pourrait être intéressant, mais que nous n'avons pas retenu dans cet entretien qui porte néanmoins sur l'écriture et la littérature...*

[Amer] Ça en surprendra évidemment plus d'un de lire dans les colonnes d'une revue qui se veut minimalement littéraire un entretien avec le chanteur d'un groupe tel que *la Souris déglinguée*. C'est d'une part qu'ils n'ont pas lu les numéros précédents et d'autre part qu'ils ont le cul serré. Ce sont souvent les mêmes qui établissent une ligne de fracture entre les écrivains bien installés dans la hiérarchie des lettres (les *majores*) et les auteurs moins reconnus (les *minores*), passant allègrement à côté de la prosodie apocalyptique d'un Jean-Pierre Martinet, d'un Marc Stéphane ou d'un Georges Darien. Grand mal leur fasse. Quoiqu'en pensent ces petits fonctionnaires et maîtres-censeurs du littérairement correct, nous trouvons du littéraire dans le rock gothique de *La Souris Déglinguée* et en premier lieu dans ce nom épatant à l'acronyme lysergique. La légende veut que ce nom soit apparu la première fois sur la buée d'une fenêtre d'un café. Mais les légendes sont des légendes...

Taï Luc : T'as bien lu l'article écrit par Roger Chauveau en juin 89 (ndlr : *Jukebox* n°29) : c'est un jeune homme d'Orléans qui avait, je crois, une vision très poétique de la chose, mais il faut dire qu'il était assez bien renseigné, parce que même

si nous, nous étions des parisiens, têtes de chien, il savait que c'est un copain de lycée qui jouait de l'harmonica avec nous qui était à l'origine du nom du groupe, c'est-à-dire que ce n'est pas moi qui ait pensé à la chose. Pour trouver un nom de groupe génial, il faut s'appeler Joe Strummer, il faut être né à Smyrne, comme Edouard Balladur, et il faut avoir un père diplomate qui t'oriente comme il faut dans la vie. Après, tu trouves un nom du style des *Clash* qui est une onomatopée qui relève à la fois du fracas et du conflit. *L.S.D., La Souris Déglinguée* donc, au début, c'est tout à fait informel et c'est pas prévu pour durer. Le nom, pour tout te dire, nous n'y avions même pas réfléchi. C'est en fait ce camarade de lycée, qui était un peu plus vieux que nous et qui s'appelait Jean-Pierre –(Jean-Pierre Triquet), et son surnom c'était Terkadec pour pas confondre avec l'autre Jean-Pierre (Jean-Pierre Mijouin)–, et il nous avait donné ce nom qui fait penser un peu à *Mickey Mouse* en version lugubre et à *Disney land* en négatif. Donc l'histoire de la buée sur les carreaux, disons que c'est un peu romancé ! Et sinon, dans un café... je ne sais pas si le groupe est né dans un café... Il est plutôt né en écoutant des disques... oui, en partageant un certain nombre d'idées ou de sensibilités musicales. Apparemment, nous avions les mêmes, nous, c'est-à-dire moi, Jean-Pierre, Rico et après Jean-Claude et tous ceux qui se sont greffés au groupe. C'était une communauté de choix culturels comme dirait aujourd'hui un sociologue !

[Amer] La dimension littéraire de ce nom n'aura pas échappé à tout le monde puisque c'est le titre qui est donné en 1984 à la traduction française d'un roman d'Henry Bromell (qui est par ailleurs le scénariste de la série *Carnivàle*). Ça raconte la dérive purement psycho-géographique d'un rêveur qui s'engouffre dans la nuit éternelle des stations de métro désaffectées de New-York, poursuivi par une meute de tueurs qui ont mis en coupe réglée la cité souterraine remplie de clodos, d'épaves et de misère. Et ces tueurs sont des enfants...

Taï Luc : C'est venu après et c'est un hasard qui fait bien les choses ; en 83 -tu vois où on en est à peu près, c'est l'époque du disque *Aujourd'hui et demain-*, enregistré au Garage, et distribué par Mélodie-Celluloid : à cette époque là, le camarade impresario, Hervé Philippe, a une fiancée qu'on connait très bien et qui s'appelle Isabelle Delor. Elle est traductrice chez Fleuve Noir, et elle n'a pas trouvé mieux à faire que de traduire le roman en question et d'y greffer le nom de la *Souris Déglinguée* ; nous avons signé un papier comme quoi nous autorisions les éditions Fleuve Noir Gallimard à utiliser le nom du groupe et apparemment il collait pas mal à ce roman qui se passe effectivement dans les égouts de New-York. C'est notre entrée dans la littérature !

[Amer] Continuons, si tu le veux bien, à parler papiers et ratures en évoquant cette fois les articles de Laurent Chalumeau parus notamment dans *Rock & Folk*. L'auteur de *Fuck* n'est évidemment ni le premier, ni le seul à vous avoir encensé, Eudeline l'a fait avant lui, Manoeuvre après (et avant eux Michel Embareck, puis Philippe Lacoche). Mais c'est sans nul doute celui qui a chroniqué vos albums et vos concerts avec le plus de talent. C'est lui, qui par exemple, dans une plaquette de présentation du groupe a écrit : « *Au bout de dix ans, les langues se délient, les censeurs partent en retraite, une nouvelle génération obtient peu à peu voix au chapitre. En toute bonne foi, un tas de gens à qui on l'avait longtemps caché découvrent que* La Souris Déglinguée *fut et reste plus qu'un groupe - un phénomène unique et crucial. Un phénomène de rue, un phénomène sur scène, mais peut être aussi un jour un phénomène dans les anthologies de la Littérature Sauvage, de la Poésie Immédiate et du journalisme non filtré. Les autres chanteurs ont des «fan clubs». Autour de* La Souris *s'est constitué un réseau, une Maçonnerie, dont les médias (« Il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre « dit l'Ecriture) eurent beau jeu de ne retenir que les manifestations les plus turbulentes. Or c'est simple : jamais dans l'histoire du Rock français, et à titre exceptionnel dans celle*

du Rock tout court, groupe aura-t-il à ce point constitué un signe de reconnaissance, un mot de passe, un acte de résistance pour tant de gens aussi dissemblables. Pendant des années,* la Souris *aura ainsi à sa façon, prospéré grâce à une France parallèle, rendue clandestine par le boycott et le traitement caricatural que la presse, nationale ou locale, lui réserve, mais bien réelle. Et dont l'Historien qui s'y intéressera un jour ne trouvera pas plus belle trace que, précisément, les chansons de* la Souris *». Est-ce qu'à ton tour tu peux nous parler de cette voix de l'ombre qu'est Chalumeau ?

Taï Luc : Je me rappelle très très bien le passage de Laurent Chalumeau dans la salle de répét' qui à l'époque se trouvait Boulevard Sebastopol. C'était en fait la cave des parents des frères Vasquez, autrement dit le groupe *Corazon Rebelde*. Le Laurent Chalumeau que nous avons connu, c'est un jeune mélomane, on dira hypokhagneux, ce qui explique son talent pour la chronique de disques que tu connais. Moi, je n'ai pas participé à l'entreprise de charme : je n'étais pas à Paris cette année-là. J'étais à l'armée, donc Laurent il m'a vu de façon très épisodique. En tous cas, il a passé plusieurs mois avec les gens du groupe, et il a assisté à des concerts où j'ai participé cette fois, et apparemment, ça l'a suffisamment marqué pour écrire ce qu'il a écrit. J'ai du mal à faire la promotion de ce qu'on a fait en disant que c'était original, mais par contre le truc qui l'était vraiment à l'époque, ce n'était pas le groupe sur scène, mais c'était le public dans la salle, et c'est sûr que ça pouvait frapper l'imagination d'un jeune littérateur. Surtout lorsqu'à l'issue d'un concert, il rentre chez lui, la vie sauve. Imagine : tu sors du concert et t'as encore toutes tes affaires personnelles !! Tu ne peux que remercier les membres du groupe qui t'ont aidé à te tirer de ce sale pas et grâce à qui tu rentres chez toi entier. Et ça, Chalumeau, ça l'a un peu marqué. Au niveau de l'écrit, c'est quand même ce monsieur qui a écrit tous les sketches d'Antoine Decaunes à Canal +. C'est lui qui très récemment a adapté une pièce de théâtre pour Michel Sardou (sic), et entre temps il a écrit des paroles pour Patrick Bruel !!! Je l'avais croisé dans les couloirs de

Canal+, à l'époque, et il s'était presque excusé d'avoir écrit des paroles pour Bruel. Il m'avait dit : « Écoute, procure-toi un exemplaire de cet album, parce que j'ai écrit une chanson qui s'appelle « Demain le monde », qui en fait parle de Jean-Pierre, de Rico, de Jean-Claude », et quelque part de moi puisqu'en gros, c'est l'histoire d'un groupe parisien qui part à la conquête du monde, et le monde évidemment, c'est Douai, c'est Lillers, c'est Concarneau, enfin, tu vois quoi ! Donc voilà, si je devais comparer Laurent à quelqu'un qui a sévit à nos côtés (parce qu'il n'a pas soutenu seulement *LSD*, il a soutenu aussi *Oberkampf*, *Wunderbach*, et tous ces groupes-là), je dirai que Laurent Chalumeau, c'est notre Garry Bushell à nous. Ce que Bushell a fait pour les *4skins*, les *Cockney Rejects*, *Angelic Upstarts*, ou *Sham69*, tous les samedis, dans l'édition hebdomadaire de *Sounds*, Chalumeau l'a fait à Paris, mais dans l'édition mensuelle de *Rock & Folk*. T'imagines si on avait vu nos tronches toutes les semaines dans un journal comme *Rock & Folk* !? ! Ça aurait été drôle d'autant qu'on a pas les mêmes défauts que les *Cockney Rejects* qui ont le désavantage d'être affilié à une équipe de foot. Bref, ça aurait pu nous aider.

[Amer] Arrêtons-nous à présent sur ce qui a sûrement fait votre succès : vos textes. « Taï-Luc (eurasien des banlieues, figure de proue du rock français, polyglotte doué passionné d'ethnologie et de langage), est devenu, avec les textes qui mènent *La Souris*, un des paroliers français les plus talentueux de sa génération, un des très rares capables de restituer une quotidienneté instantanée, concrète et vécue, tout en recoupant l'esprit de la chanson française le plus noble, celui de Bruand et de Mac Orlan. »(*Best*, mai 1991). Je ne vais pas comparer ton écriture à celle de Genet ou de Céline, comme l'avait fait Thomas A. Ravier à propos de Booba dans le numéro 567 de « La Nouvelle Revue française » (...)

Taï Luc : (...) Ah ! Oui, j'ai lu ça quelque part, oui. Si tu veux, c'est marrant parce que j'avais déjà entendu ça auparavant, mais pas à propos de Booba. C'était par rapport au chanteur

et parolier de *Corazon Rebelde*, Cacho Vasquez, au moment où il avait écrit un bouquin avec sa mère dans lequel il racontait ses aventures sexuelles et non sexuelles. La promo étant bien faite, il avait été invité à l'émission *Apostrophe* de Bernard Pivot, et celui-ci, qui était vachement inspiré, avait commencé par lui dire « Quand même, musicalement, ce que vous faites, c'est très proche des *Clash* », et Vasquez lui avait répondu : « Bah c'est normal, les *Clash* nous ont vachement imité », et après, Pivot avait dit : « d'un point de vue littéraire, ce que vous écrivez, on dirait du Céline » ! Je pense que lorsqu'un critique littéraire n'est pas très inspiré et qu'il veut flatter un artiste ou un écrivain, il lui dit que ce qu'il fait ressemble à du Céline.

[Amer] Très certainement, oui ! Au delà de ces comparaisons fumeuses, ce qui m'intéresse, c'est de connaître la genèse de l'album éponyme de *La Souris Déglinguée*, sortie en janvier 1982 chez New Rose et devenu mythique pour bien des amateurs de rock et surtout pour bon nombre de jeunes gens énervés, ancienne ou nouvelle école, afin de comprendre ce qui en fait sa force, notamment au niveau de l'écriture. « Premier disque culte d'un groupe secte » a-t-on écrit à l'époque ! Écrire des textes simples est un exercice très difficile pour qui s'y penche. Il n'y a pas très longtemps, *Au Diable Vauvert* rééditait le texte de Jehan Rictus dans une collection dédié au slam. Ce n'est pas si étonnant que cela. Ma question est aussi simple que compliquée et je n'attends pas de réponse précise : comment s'est passé l'écriture de Yasmina P.A., Rock'n'roll vengeance, Rien n'a changé, Cœur de Bouddha ou Week-end sauvage ?

Taï Luc : Ça m'intéresse pas mal de te parler de ça aujourd'hui. L'album auquel tu fais allusion, il est sorti en octobre 81 et moi je suis parti à l'armée un mois après ; on a menti au producteur Patrick Mathé de New Rose, parce que ce qu'attendait un producteur lorsqu'il sortait un disque, si tu veux, c'était que les artistes soient disponibles pour pouvoir faire la promotion derrière, c'est-à-dire des concerts, et

moi, je partais à l'armée, donc niveau promo, voilà... ; bref, c'est quoi la genèse de ce disque là ? Tu peux bien l'imaginer, ça n'est pas né en 81 ! En fait, ça a été répété dans les caves parisiennes et de banlieue des années auparavant ! Donc la genèse de ce disque, c'est Jean-Pierre et Tai-Luc qui commencent à avoir des guitares électriques et des amplificateurs en 76 et au niveau du texte, cela commence à s'écrire à partir de 77-78. Je dirais que fin 79, tout est déjà ficelé. Donc, les gens qui nous ont connu fin 79 ou début 80, il savaient déjà à quoi s'en tenir et donc ce disque, c'est vraiment le reflet de ce que nous avons été en 76 avec la touche d'un producteur canadien, qui s'appelle Denis Wolf. Denis Wolf, c'est un producteur en herbe qui a essayé de s'enrichir en France. Il n'a pas réussi ni, avec nous, ni avec quiconque d'ailleurs.

Ce n'était pas la première fois qu'on allait en studio, puisque nous avions déjà enregistré un 45 tours et juste après, début 80, nous avions enregistré 16 morceaux sur un 8 pistes dans un studio de Sartrouville et ces bandes-là n'avaient jamais été utilisé et elles viennent de sortir en 2009 : c'est l'album *As-tu déjà oublié ?* qui ressemble vraiment à ce que nous étions en 80, sans la technologie qu'on a aujourd'hui. Nous l'avons remixé l'année dernière (2009), mais c'est pratiquement sans tricherie. Parce qu'aujourd'hui, si tu veux, même les plus mauvais groupes qui jouent de la soupe, ça sonne rock et c'est presque plaisant à écouter ! Là, c'est le son que nous avions vraiment à l'époque ! C'est un véritable saut dans le passé.

Ce que je peux te dire par rapport à ce disque, c'est qu'à l'époque, j'ai écrit les textes que je voulais entendre. Je voulais entendre un mec qui dise « salut les copains, vas-y vas-y, lève ton poing », et puisqu'on l'entendait nulle part, et bien je me suis fait plaisir en me disant : « maintenant c'est fait ! ». C'est vrai que les textes sont simples, voire rudimentaires ! Il y a même des chansons sans texte ; prends *Sortie de garage* par exemple : en fait, ce n'est pas parce que nous étions réellement fans de *surf music* ou de *shadows*, même si le batteur Jean-Claude était à fond là-dedans ; c'est parce qu'à l'époque nous n'avions pas de sonorisateur, donc il fallait toujours un

CASSER.
DIT-IL

VOLER
DIT-ELLE

morceau sacrifié ! Tu montes sur scène, t'as pas de sound-check, donc tu commences par un instrumental que tu peux massacrer ! *Wunderbach* l'ont fait, eux aussi, une fois qu'ils ont compris que c'était vachement dur de jouer sans sonorisateur et qu'il fallait forcément sacrifier un morceau.
Enfin, comme t'as pu le remarquer, les textes des premiers morceaux sont plutôt courts. Ils sont d'une grande concision ; c'est parce que nous avons démarré dans un milieu très hostile, composé essentiellement de gens qui ne venaient absolument pas à nos concerts pour écouter de la musique ; la question était « comment capter l'attention d'un public qui n'était pas spécialement hostile à ton égard, mais qui était hostile contre le monde entier », et je me suis dit : « il faut trouver des paroles simples, qui frappent les esprits à la première écoute, en parlant de choses familières ». Au premier concert de la Souris, en présence de tous les voyous parisiens, politisés ou non d'ailleurs, bref, surtout des voyous (ou même des jeunes gens salariés qui se transforment le temps d'un week-end en délinquants juvéniles), je leur demande ce qu'ils veulent écouter et ils me répondent tous en hurlant : « Johnny B. goode ». Ils s'en foutent de ce qu'on chante. Et puis au bout de deux ou trois concerts de la Souris, lorsque je leur repose la question, cette fois, ils gueulent tous « Jaurés Stalingrad ». Les morceaux de *LSD* c'était surtout ça : il ne fallait pas demander aux gens de comprendre toutes les paroles, mais surtout de saisir les refrains avec quelques syllabes du style « Jau-rés, Sta-lin-grad », un truc simple quoi ! Le reste est ailleurs. Je dirai que les textes de ces années-là ne relèvent pas vraiment de la littérature, mais du syllabaire. C'est du punk rock et du syllabaire, comme en Japonais, un truc très basique en fait. C'est d'ailleurs ce qui fait peut-être la force de cet album.

[Amer] C'est peut-être une explication au succès de cet album. Beckett, lui, s'est mis à écrire en français après la Libération afin de « s'appauvrir encore davantage » et de limiter au maximum l'usage de la parole dans une quête radicale de la simplicité. En préférant le français à

l'anglais, il a tenté de suivre la démarche esthétique de Joyce qui « n'écrivait pas sur quelque chose, mais écrivait la chose même »... En parlant de langues étrangères, vous avez chanté une chanson en allemand qui n'a pas arrangé votre réputation : « *Quand* La Souris *a attaqué sa version iconoclaste et stylisée de «Lili Marleen», il s'en est même trouvé un pour les traiter de fascistes. Il avait tout compris. Continuez comme ça, braves gens,* La Souris *vous emmerde* » écrit nerveusement Chalumeau à propos d'un concert au Palace en 1982. *Les Ablettes*, **à la même époque, reprirent avec succès « Tu verras, tu verras » de Claude Nougaro.** *Cyclope*, **l'« Hymne à l'amour » de Piaf. Vous, vous avez loupé le coche en refusant d'en faire un 45tours...**

Taï Luc : L'histoire de cette chanson est trop souvent liée à la guerre 39-45 alors qu'elle a été écrite pendant la première guerre mondiale. C'est une chanson qui a été décliné à toutes les sauces, dans toutes les langues, alors l'associer seulement aux allemands, c'est inexact et malhonnête. Et dans la mesure où sa principale interprète, Marlène Dietrich, a choisi son camp dès le départ de la guerre, il n'y a rien à dire là-dessus. De toutes façons, c'est une chanson dont le texte ne dit rien de spécial. Mais ça faisait un petit bout de temps qu'on voulait faire cette chanson, et la première fois où on l'a chantée, c'était au squatt des cascades, en 82, et on a fait la chanson *a capella* avec Marco de *Wunderbach* et Marco des *Swingo Porkies* et on s'est bien amusé. D'ailleurs, après on a recommencé ! On l'a joué jusqu'en 84.

[Amer] Vous avez repris « La Varsovienne » aussi, plus révolutionnaire... A l'époque, un journaliste avait dit que vous étiez toujours trop en avance pour que ça vous rapporte...

Taï Luc : ...C'est vrai qu'on a été un peu précurseur dans le style. Nous sommes les premiers à avoir enregistré une chanson « révolutionnaire » entre guillemets : après, les suiveurs sont légion, forcément. Récemment, dans mon album solo,

j'ai enregistré « Le Temps des cerises ». Je me suis demandé : « est-ce que je je le fais ou je le fais pas ? », mais j'ai entendu la version de Patrick Bruel et je me suis dit que je n'aurais pas de mal à faire mieux, donc voilà... Quand tu tends l'oreille, sur ce morceau-là, t'entends la voix de mon grand père, parce que mon grand père - qui n'était pas chanteur, c'était un ancien ouvrier charpentier devenu employé du métro parisien -, à l'époque où il habitait à St-Ouen, lors d'une fête municipale avec la pianiste du coin, il avait enregistré « Le Temps des cerises ». J'ai un 78 tours à la maison, où il y a sa voix, où il chante, et en fait lorsque t'écoutes bien mon disque, derrière, t'as un piano, c'est le disque de mon grand père. Et depuis il y a un chanteur célèbre, originaire de Bordeaux, qui avec son groupe, a lui aussi repris « Le Temps des cerises », donc si des fois, ce qu'on fait peut donner des idées aux autres, tant mieux! Mais « Le Temps des cerises », je l'ai fait parce que mon grand père l'avait chanté. C'est la véritable raison. Parce qu'on a fabriqué un mythe comme quoi l'auteur de cette chanson était un communard pur et dur, mais l'époque où Jean-Baptiste Clément a écrit cette chanson, c'était avant la commune, et il trainait près de la porte de St-Denis. Il y a de forte chance qu'il ait écrit sa chanson là-bas, parce qu'il y avait aussi des spectacles avec des jeunes femmes qui dansaient en dessous froufroutants. « Le Temps des cerises », c'est une chanson sentimentale, tout simplement ! On en a fait une chanson de la Commune, mais c'est après qu'elle l'est devenue, parce que quand t'écoutes le texte, c'est pas ultra-violent quoi ! Le refrain contre Thiers et les Versaillais, tu l'attends toujours, hein !

[Amer] Dans le *Best* n°173 de Décembre 1982, Michel Embareck vous demandait si vous vous sentiez proche politiquement des autonomes. Ce à quoi Jean-Pierre répondit qu'il refusait de répondre en sifflant « Le Temps des cerises »...

Taï Luc : Rires. Si tu veux, j'ai un très bon souvenir, très vivace de tous les gens qui ont fait partie du public de *LSD* à cette

époque, y compris les autonomes. A l'époque, il n'y avait pas de punk à chiens, mais des punks fringanorisés, il y avait déjà des jeunes gens aux cheveux courts pour parler français et il y avait aussi des jeunes gens idéologiquement autonomes et tous ces gens-là, c'est vrai, on leur doit quelque chose, puisque ce sont eux qui ont fabriqué l'image de *LSD*, bonne ou mauvaise. Donc je tiens encore aujourd'hui à remercier tous ces gens qui ont gravité autour de nous entre 79 et 83. Je tiens encore à les remercier malgré tout le grabuge qu'ils ont pu faire, malgré tous les éclats de voix et de verre, les points de sutures, les heures de garde-à-vue, les pneus crevés et les vitres brisées jusqu'à l'intérieur des salles de concert. Je les salue encore aujourd'hui.
Après 82-83, c'est différent : on est pris en charge par les maisons de disques, on a accès aux studios d'enregistrement plus facilement, on signe des contrats d'artiste etc. : c'est plus facile ! Alors tu pars à la conquête de la province, et c'est presque agréable ! Enfin... non, c'est pas vrai ! Les concerts en province, en 83, ça ressemblait certaines fois à des camps retranchés ! Mais c'est drôle ! Tout n'est pas acquis d'avance. C'est ce que je dis souvent : si tu ne veux pas qu'il t'arrive quoique ce soit, tu ne vas pas aux concerts de rock'n'roll, tu vas aux concerts de cet excellent Patrick Bruel, de Mylène Farmer ou de Nicolas Sirkys d'Indochine.

[Amer] Tu n'as pas l'impression qu'actuellement le public de *La Souris,* comparé à celui qui laissait tout sans dessus dessous derrière lui il y a trente ans, s'est beaucoup assagi ? A quoi est-ce dû d'après toi ?

Taï Luc : C'est vrai que les gens se sont assagis, mais c'est normal, les jeunes gens turbulents de l'époque, ils ne peuvent plus l'être aujourd'hui, parce que contrairement à toi, ils n'ont pas entretenu leur forme physique, et au niveau de la véhémence, t'es pas toujours en haut du podium, tu vois, c'est pour ça qu'on ne peut pas leur reprocher d'être ce qu'ils ont été. Après, c'est normal que tu passes le relai à d'autres.

[Amer] Oui, c'est vrai, mais comme tu le fais remarquer, qu'il y ait eu passage de relais ou non, des jeunes gens en colère, il y en a encore beaucoup aujourd'hui et ils n'ont pas moins de raisons d'être énervés ou en butte contre la société que les voyous d'hier. Et parmi votre public actuel, qu'ils aient les cheveux courts ou longs, ces jeunes gens sont encore nombreux. A ce que je sache, vous n'êtes pas encore devenus un groupe pour bourgeois bohèmes ou pour délinquants repentis. Des jeunes révoltés, il y en a toujours...

Taï Luc : ...Il y en aura toujours oui. Je crois qu'aujourd'hui, comment expliquer ça..? Avant, il n'y avait que le *rock'n'roll*. Aujourd'hui, si t'es un jeune banlieusard et que t'écoutes du *rock'n'roll*, c'est que t'as rien compris ou que t'as fait un effort pas possible, parce que ça n'est pas ça que t'écoutes à la radio, ce n'est pas ça qu'on écoute autour de toi ! Si t'as 15 ou 20 balais, normalement t'écoutes *Booba* ou au mieux *Lunatic*. Ceci dit, moi je connais des gens qui écoutent *Booba* et *LSD*, voir *NTM*, parce que ça leur convient. Ils vont voir *LSD* à Marseille (et Paris-Marseille, c'est pas tout près) et quelques jours plus tard ils vont voir la reformation de *NTM*. Mais

bref, avant tu n'avais que le *rock'n'roll* et maintenant, depuis quelques années, t'as le rap et les jeunes gens énervés sont là. Après, t'as aussi cette musique informe qu'est la techno avec des rassemblements dans les champs, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de concerts, ils se passent l'info par l'intermédiaire des téléphones, et puis ils vont n'importe où pour écouter n'importe quoi à partir du moment où il y a des drogues et du son. Ouais, aujourd'hui, c'est les 3 options...

[Amer] ...Certes, vos concerts ne ressemblent pas à ceux de Bruel ou d'*Indochine*, mais on a parfois la désagréable impression d'être dans une espèce de zone de neutralité où des gens, qui d'habitude se détestent et s'écharpent dès qu'ils en ont l'occasion, et qui le faisaient il y a vingt ans, se côtoient à présent l'espace d'un concert. A croire que la musique adoucit les mœurs. On a l'impression qu'il y a eut une terrible pacification à travers le fait culturel et que tout le monde s'en félicite. Pas certain que ça soit un progrès. Profite de la guerre, car la paix sera terrible...

Taï Luc : Ça s'appelle la pacification... ouais.

[Amer] Puisque nous y sommes, tu sais que le prochain numéro d'*Amer, revue finissante* parle de boxe. Si je te dis « boxe de rue », tu penses à qui ?
Taï Luc : Boxe de rue, euh... je te réponds, boxe birmane, et j'aimerais faire un peu de publicité pour un camarade, Nila Win, car je sais qu'il enseigne la boxe birmane, mais pour des raisons commerciales, il parle de boxe thaïlandaise, forcément ! Tu peux le voir sur notre clip « Rangoon Lhasa » où il y a un jeune homme, tatoué par Tintin, qui est en train de faire une chorégraphie plutôt très sympathique avec ses pieds et ses poings. Comme boxeur de rue, je pensais aussi à Pat Souris Krew, paix à son âme. Je ne l'ai jamais vu sur un ring, par contre je l'ai vu à l'action et c'est sûr que lorsqu'il était là, tout se passait bien, enfin pour nous... Tu peux l'entendre à la fin de *Paris aujourd'hui*, c'est lui qui fait le rap en espagnol. Décédé en 1997, donc : *rest in peace* !

[Amer] En parlant de boxe de rue, nous pensons évidemment au fameux concert de l'*Opéra Night* qui a fini en bagarre générale et en *running riot* comme le chantait *Cock Sparrer* ! Qu'est-ce qui s'est passé ce soir là ?

Taï Luc : Les soirées animées, c'est le lot commun des groupes *rock'n'roll* de l'époque. Ce jour-là, Jean-Claude avait loué la sono de sa poche (parce qu'à cette époque, il fallait jouer gratuitement et en plus, il fallait ramener ta sono, ce qui était vachement avantageux, comme tu l'imagines). Cette fois-là, il y avait beaucoup de monde : nous avions eu le droit à quelques invitations et les gens les avaient photocopiées, donc à la fin, on peut dire qu'il n'y avait jamais eu autant de voyoucratie concentrée au même endroit un soir de concert !

A Paris, le concert de La Souris Déglinguée dégénère en bagarre

Une trentaine de personnes ont été interpellées à la suite d'une bagarre qui a éclatée, mercredi soir, à Paris, à la fin d'un concert de rock. Environ 300 filles et garçons avaient été invités par le groupe La Souris Déglinguée à assister à un concert qu'il donnait, à l'Opéra Night, une salle située 30 rue Grammont, dans le 2ème arrondissement. Venus sur place nombreux, dès 9h du soir, le public de La Souris Déglinguée qui, comme elle, ne fait pas dans le genre chic mais « zone « façon banlieue, Gibus au quartier des Halles (punk, loub, skin-head, rocky, etc…) a du attendre 11h30 avant que l'Opéra Night ouvre ses portes. Ensuite, après le concert qui s'est déroulé dans une chaude ambiance, les gens se sont dirigés vers la buvette. C'est là, semble t'il, qu'ont éclatés les premiers incidents lorsque la cantinière, lasse de voir disparaître des bières qu'elle était plus disposée à vendre qu'à donner, a sorti une petite bombe lacrymogène. Un jet lacrymogène en amenant un autre, près d'une dizaine de videurs seraient arrivés, armés de matraques, l'un d'entre eux étant même équipé d'un nunchaku. Comme le public de La Souris Déglinguée ne s'est pas laissé marcher sur les pieds, la bagarre a pris alors quelques proportions. Coups de poing, coups de pieds… L'affaire allait devenir inquiétante pour les videurs lorsque l'un d'entre eux, au comble de la colère, réapparu avec un fusil à pompe dont il menaça ses adversaires. Dans le doute, ceux ci prirent la fuite avant de se regrouper sur le trottoir et, après quelques échauffourées, de s'égailler pour une partie d'entre eux, avant l'arrivée des policiers du 2ème arrondissement. C'est à ce moment que le videur fit feu. Heureusement l'arme était chargée à blanc et la personne atteinte ne fut que légèrement blessée. Tout se conclut avec l'interpellation d'une trentaine de personnes, dont le videur, et, jeudi après interrogatoire, seules deux d'entre elles allaient être déférées devant le parquet. Le videur au fusil et un spectateur que l'on accuse de «violence à agent».

Libération. 9 janvier 1981

Tout ce qui se faisait de mieux -ou de pire- à l'époque était présent ! Nous étions en 81, et vu que le concert se déroulait un 7 janvier, tout ce que Paris comptait de racailles s'était rassemblé à l'*Opéra night*, toutes ethnies au sens *punk-rock* du terme confondues, ce qui faisait un cocktail très explosif. Et forcément, ça a explosé lorsque le patron de la boite de nuit a coupé le son. Il avait des raisons de ne pas être content parce que si tu veux, les mecs buvaient beaucoup au bar, mais ils ne payaient pas et quand t'as 300 ou 400 personnes qui ne payent pas, ça ne rembourse pas ta soirée ! Nous, nous nous en sommes trop bien tirés, parce que ce qui est arrivé par la suite, quand le son a été coupé, ce n'était pas directement à cause de nous ; ce n'est pas ce qui est arrivé aux *Stranglers* quand ils ont joué à Nice quelques mois auparavant : là, Jean-Jacques Burnel avait incité le public à tout casser. Donc effectivement ils ont dû payer les pots cassés : trois cent mille euros de dégâts ! Mais nous, il n'y a personne qui a pu dire quoique ce soit, et c'est vrai, à part jouer de la musique et chanter, nous n' avons rien fait. Notre public s'en est chargé ! Donc c'est sûr que c'était un coup dur pour le patron, mais pour cette fois, on ne pouvait pas vraiment nous accuser d'avoir inciter les gens au vandalisme. C'était notre public quoi ! Une manière de s'exprimer. Alors oui, ce concert a marqué physiquement l'imagination des gens de l'époque, mais nous n'avons rien fait pour. Par contre, le lendemain nous étions connus dans toute la France parce que nous étions dans tous les journaux de l'époque : *Libération, Le Figaro, Le Parisien* ! Pour nous, disons que c'étaient des encarts de pub gratuits !

[Amer] Lorsque Michel Embarek dans le *Best* de janvier 1982 vous décrit comme « sortis du béton, nourris des ordures de la zone, rompus aux combats de rue et autres prises d'assaut des scènes », nul doute qu'il fait référence à cet autre moment épique de la grande histoire lysergique : le concert « Rocking Orléans » de 1979. Pour tous ceux et toutes celles qui n'étaient pas encore nés, peux-tu nous rappeler ce que fut cette prise d'assaut ?

Taï Luc : Là encore, c'est parti d'une injustice. Nous sommes au mois de juillet 1979 : le concert « Rocking Orléans » est organisé par Dominique Revers, un mec d'Orléans. Nous avions joué dans un autre concert qu'il avait organisé, quelques mois auparavant, salle du Baron, en première partie du concert de *Bijou*... Dominique a toujours été aux grands rendez-vous des concerts de *LSD* : le concert des 10 ans au Bataclan, c'est lui qui l'a organisé ; le concert des 25 ans à l'Élysée Montmarte, c'est lui qui l'a organisé ; celui des 31 ans au Bataclan, le 23 janvier 2010, c'est encore lui, mais cela dit, à l'époque, nous sommes en juillet 1979, on est tout à fait négligeable sur l'affiche à côté de *Little Bob Story*, des *Suicide Romeo*, des *Dogs* et de *Stinky Toys* : toute la crème en somme. Et alors, injustice flagrante, la veille du concert, nous laissons naïvement notre matos dans une salle appropriée et le lendemain, lorsque nous revenons pour les balances, ma tête d'ampli a disparu ! Tu peux imaginer que j'étais un peu énervé. En plus, j'étais entouré ce jour-là de plein de jeunes gens à la très mauvaise réputation qui étaient descendus de Paris pour voir notre concert et donc toute la journée, j'étais vachement agressif, non pas avec les gens de mon entourage, mais avec tous les autres. Disons pour résumer que j'ai eu un comportement très répréhensible... Le soir venu, j'ai été excédé d'apprendre qu'on allait jouer à 6h00 du matin ! Je me suis dis que ça n'était pas possible de jouer à une heure pareille. J'ai été voir les amis parisiens, toujours près pour les mauvais coups, et je leur ai dit : « à une heure on monte sur scène, vous bloquez les deux entrées et nous, on installe le matos et on joue ». Nous avons laissé jouer les *Stinky Toys*, et puis j'ai été voir Dominique, le guitariste chanteur des *Dogs*, et je lui ai dit : « ce soir, vous êtes les vedettes de la soirée, donc c'est normal qu'on joue avant vous »... Dominique n'a pas dit oui, n'a pas dit non. Après, il y avait un autre groupe qui devait jouer, et eux disaient : « Non non, nous, nous respectons les horaires prévues ». Bon, soit. L'heure arrivant, nous avons été cherché le matos (pour une fois, nous n'étions pas en retard), et avec la complicité du sonorisateur, nous nous sommes installés ; l'autre groupe s'est pointé et a protesté : « c'est à nous de jouer ! ». Tous les potes étaient en haut

des escaliers pour bloquer la scène et leur disaient : « bah vas-y, monte pour voir, essaye de monter... » et nous avons démarré le concert dans cette ambiance. Donc ce n'était pas vraiment prendre la scène d'assaut : c'était réparer une injustice flagrante...

[Amer] Nous imaginons la scène, d'autant que les mauvais garçons et les mauvaises filles d'aujourd'hui renouent parfois avec ces bonnes vieilles traditions, surtout lorsqu'il s'agit de s'insurger contre une injustice. Cela va de soi ! Mais poursuivons... *La Souris,* c'est aussi une galerie de personnages sans commune mesure. Connais-tu l'ouvrage de photographies *Fin de siècle* de Ralph Mursault ?...

Taï Luc : ...Je connais le mec qui vit à Berlin maintenant, et j'ai vu un reportage dont il est à l'origine sur des mecs qui vivent en camion là-bas. Si tu veux, ce bouquin, *Fin de siècle*, ça concerne la fin des années 80, et moi la période dont je te parle, celle que je connais bien, c'est la fin des années 70 et le tout début des années 80. Donc je pense que ce bouquin est le reflet de la fin des années 80 : tous les gens qui y figurent ont le droit d'y être, parce qu'ils représentent cette époque à Paris, mais la fin des années 70, ce n'est pas ça, ce sont d'autres gens. C'est normal qu'on ne soit pas dans ce bouquin-là par exemple. D'ailleurs, je tiens à faire remarquer que tous les gens qui appartiennent à ces mouvances de la fin des années 80, ce qui les différencient des jeunes gens des années 70, c'est qu'ils se laissent photographier alors que les autres, si t'arrivent à chopper des photos d'eux, c'est très rare. J'en ai vu, qui datent de fin 81, début 82, et moi-même j'ai quelques clichés de cette époque, mais si tu veux, pour arriver à les photographier, pour avoir le droit de photographier ces mecs-là, il fallait des passe-droits. Ceux de la fin des années 80, c'est déjà différent, ils se laissent photographier parce qu'ils aiment bien se montrer alors que les autres, non. Je ne te parle pas des artistes, des musiciens, mais de ceux et celles qui font partie de la zone, la raya, la racaille : eux, ils ne se laissent pas acheter pour une bière, même pour un livre de qualité, un

livre à vocation culturelle, ou un truc fait par quelqu'un qui vient de leur milieu. Ils volent l'appareil photo.

[Amer] Nous avons parlé de ton écriture au sein du groupe *LSD*, notamment du phrasé qui est le tien et qui a contribué à rendre ce groupe si particulier. As-tu l'intention de mettre ce talent de parolier au service de la littérature ?

Taï Luc : Si t'as quarante euros à dépenser, ce qui n'est pas une petite somme je te l'avoue, tu descends la rue Monge, tu prends la rue des écoles, tu t'arrêtes chez le libraire éditeur qui s'appelle L'Harmattan et tu demandes un livre dans la collection *Parlons*, qui s'appelle *Parlons Lü, La Langue Taï des Douze mille rizières du Yunnan,* qui est à ce jour ma seule contribution à l'écrit, sous la forme de 500 pages ! C'est un bouquin de linguistique qui est destiné principalement à mes étudiants pour apprendre à parler, à écrire et à lire le Lü, qui est un dialecte parlé par les Taï des Sipsong du Yunnan, en usage à la frontière de la Chine, de la Birmanie, du Vietnam et du Laos. Donc pour l'instant, j'ai pas encore donné dans la littérature, mais au niveau de la caution scientifique, j'ai écrit 500 pages : c'est fait. Ça va pas se vendre aussi bien qu'un disque de *LSD* ou qu'un bouquin porno, mais j'ai apporté ma contribution. Si t'es curieux...

[Amer] Pourquoi pas, mais au niveau de la fiction, ça ne te titille pas ? Tu pourrais également écrire quelque chose d'autobiographique. François Thilloy, ex-chanteur des Béruriers Noirs et du groupe Molodoi a bien publié un récit intitulé *Autopsie d'un voyage* qui raconte sa découverte du Vietnam. Certes, il n'a pas marqué les foules. Tu parlais tout à l'heure de Ana et Cacho Vasquez ; il y a évidemment plein d'autres exemples. Tu n'as pas envie, toi, de te mettre à l'écriture et de nous pondre un roman ?

Taï Luc : *Autopsie d'un voyage*, oui... Je ne te cache pas que j'ai pris beaucoup de notes au cours de toutes ces années. A voir. Là, je prépare deux autres manuels de langues rares pour

le même éditeur ; je prépare aussi un manuel universitaire, *introduction à la dialectologie Taï*, où je vais présenter toutes les langues, tous les dialectes de cette famille. Mais au niveau roman, je ne sais pas. Pourquoi pas. Il me manque un peu de temps pour m'y consacrer. Et sinon, au niveau journalistique, j'ai fait quelques contributions, dont un article sur un fait divers, un suicide collectif en 92, au Vietnam. J'ai fait une petite enquête pour montrer que ce n'était pas vrai, que c'était une supercherie. A part ça, j'ai aussi embarqué un camarade qui est imprimeur et photographe à la frontière sino-birmane et il va publier un photo reportage où je vais rédiger le texte. Pour l'instant, comme tu peux le constater, c'est soit très scientifique, soit documentaire. Pas encore littéraire...

[Amer] Pour finir cet entretien littéraire et pugilistique, et pour l'anecdote, rappelons que t'as rencontré une partie des membres de la *Souris* sur les bancs du lycée Hoche de Versailles, le lycée de Boris Vian, l'auteur de *J'irai cracher sur vos tombes*... Peut-être un signe, qui sait...?

Taï Luc : Oui, c'est vrai ! Au départ j'étais au C.E.S., à St Exupery, et comme je n'étais pas assez bon en sciences – trop perturbé par la musique –, je me suis retrouvé en seconde A2 (allemand, anglais, latin) dans le second lycée de France, au lycée Hoche à Versailles. Au début d'ailleurs, je ne m'en suis pas rendu compte, parce que j'ai vu des choses que bien des gens d'aujourd'hui n'aimerait pas voir pour leurs gamins, malgré tout ce qu'on dit sur la violence scolaire etc. ! J'ai vu des camarades qui avaient 15 ans à cette époque et qui se faisaient des shoots dans les chiottes, dans le second lycée de France. On n'était pas dans un lycée technique de banlieue parisienne ou dans une zone sinistrée du 9.3. On était à Versailles, dans le lycée de Boris Vian ! Bref, ne pas se fier aux apparences : quand le mal est là, il est là !

Les photos qui illustrent l'entretien avec Taï Luc sont tirées du mythique bouquin **Fin de siècle** *(Pirates associés éditeur, 1990) de Ralf Marsault (qui vient par ailleurs de signer un chouette bouquin* **Résistance à l'effacement** *aux Presses du réel) et d'une très belle série de Polo Garat, intitulée* **Le Bal des vauriens** *en hommage à* **Camera Silens**. *Polo que vous retrouverez, ça tombe bien, dans le prochain numéro d'***Amer**, *consacré à la photographie. Voici un court extrait de l'entretien...*

Tai-Luc, dans l'entretien que nous avons réalisé, parle de l'ambiance de camp retranché qui régnait parfois en province après 83... A quoi ressemblait le versant sombre du Toulouse que tu as photographié en 1984...?

Polo Garat : En 84, Toulouse était un gros marécage et on a commencé à éliminer les moustiques en fermant les bars et en virant les concerts : c'étaient des punks, des skins, des rockers et quelques mods. Ils allaient tous aux mêmes concerts, se défonçaient et s'observaient pour se foutre sur la gueule avant la fin de la soirée. Fallait pas trop trainer sans ses potes ou partir pisser un coup tout seul ! Mes potes étaient tous punks ou skins (pas fachos). A cette époque on se défonçait un peu trop souvent en mélangeant un peu de tout ; personne n'avait de thune ou un boulot normal et pas mal y ont laissé leur peau pendant que d'autres sont partis en exil après avoir fait des conneries. Personne ne regardait l'avenir, mais on savait tous ce qu'on n'allait jamais faire...

MAISONS AMIES

RESSOUVENANCES : Allez, juste un titre, mais le catalogue est sacrément fourni !!!! **HENRI FEVRE,** ***Galafieu*** (fac-similé de l'édition originale), présenté par Caroline Granier, Ressouvenances, juillet 2009, 20 euros

> **Caroline Garnier** : Et l'anarchie dans tout ça ?
> **Henri Fèvre** : « Vive l'anarchie », crie Galafieu avant de mourir. Ce n'est quand même pas un hasard.
> **CG** : Mais bien des critiques ont fait remarquer qu'il ne savait pas trop ce qu'il disait. A-t-il seulement une idée précise des théories de Proudhon, Kropotkine, Élisée Reclus…
> **HF** : Oh ! pas besoin d'avoir lu toute la collection de La Révolte ! L'anarchie, il ne la comprenait que trop bien. Je veux dire par là qu'au-delà d'une théorie en train de se faire, l'anarchie était avant tout, à mon époque, l'expression d'une révolte sociale, profonde. Léauthier, autre anarchiste dont je me suis beaucoup inspiré pour Galafieu, disait au sujet des idées libertaires : « On « respire » ces idées-là maintenant, et quand même Le Père Peinard et La Révolte ne paraîtraient plus, ça ne ferait rien, rien ».
> **CG** : Pour finir, un message aux lecteurs et lectrices du 21e siècle ?
> **HF** : En 1893, j'écrivais un article pour dénoncer le parlementarisme dans lequel je rêvais : « Et l'on s'étonne, et l'on s'indigne des colères et des impatiences qui éclatent… O bombes de l'avenir ! » Je ne savais pas que mon article paraîtrait juste après l'attentat de Vaillant à la Chambre des députés ! J'aimerais retenter le coup… mais les temps ont changé. Ce ne sont plus quelques bombes qui suffiraient, aujourd'hui, pour ébranler le nouvel ordre économique mondial. Mais je continue à croire que c'est possible de renverser le système, et qu'il faut commencer comme Galafieu, par se réapproprier son existence, par refuser l'inacceptable, Voilà peut-être le message que je vous envoie avec ce livre. »

Propos (presque) recueillis par Caroline Granier et publiés dans *Le Monde Libertaire.* Retrouvez Caroline Granier dans l'entretien publié au sein d'*Amer* #3 autour de son ouvrage somme sur les écrivains anarchistes à la fin du dix-neuvième siècle, ***Les Briseurs de formule***… aussi disponible chez Ressouvenances : 3, rue de la Cidrerie, 02600 COEUVRES-ET-VALSERY

Sao Mai : Dans le rayon Maisons amies, évidemment, Sao Mai dont vous retrouverez le très vif entretien au sommaire du troisième numéro d'*Amer.* « Que se cache-t-il vraiment derrière le Bourgeois, cette figure politique et psychologique à première vue transparente, inodore et sans saveur ? Pour le savoir, quoi de mieux que d'écouter ce que disait - voilà plus d'un siècle - celui qui, au plan littéraire, fut certainement dudit Bourgeois l'un des ennemis les plus acharnés, et talentueux : l'immense poète Villiers de l'Isle-Adam : ***Le Bourgeois mis en pièces,*** chez Sao Mai donc et à venir Dynamite ! de Louis Adamic, le polar sorti en 1931 et encensé par Manchette ! A lire...

R. Julian

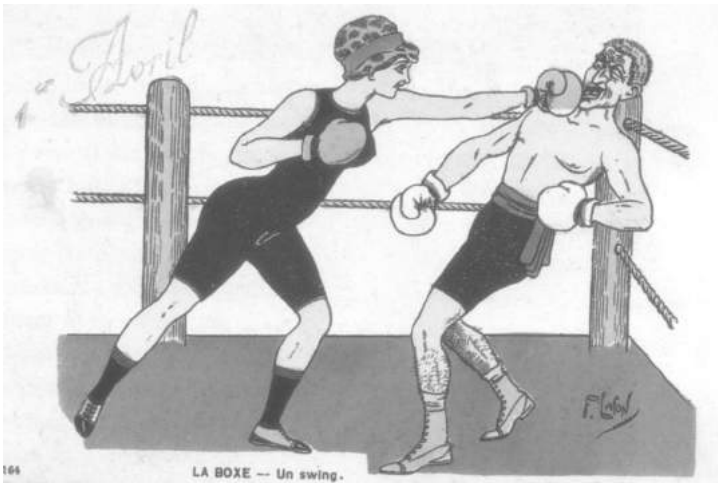
Cladel, un rural écarlate

Léon Cladel, cet auteur lumineux qu'aujourd'hui tout le monde a oublié ou presque, a été préfacé par Baudelaire, traduit en russe par Tourgueneff et loué par Flaubert, Huysmans, Zola et Mallarmée ! Rien que ça ! Né le 13 mars 1835 à Montauban, le jeune Cladel fuit dès qu'il le peut les terres du Quercy et l'avenir douillet de notaire auquel ses parents le destinaient pour rejoindre le Paris-bohème des Gilets Rouges et des Jeunes France. Il raconte cette expérience dans un roman intitulé les *Martyrs ridicules* dont les épreuves tombent par hasard dans les mains de Baudelaire. Ce dernier lui propose de l'aider à corriger et à affiner son texte. Cladel raconte cet épisode dans une nouvelle initulée « Chez feu mon maitre », où il confie que « *huit mois durant* [Baudelaire] *daigna* [le] *pétrir de ses mains savantes et* [le] *rendre ductible et modéré,* [lui] *si dur de pâte, et si violemment excessif* ». Naîtra de cette rencontre fortuite ce que l'auteur quercynole nomme lui-même une « curiosité esthétique », à travers laquelle transparaît déjà très nettement cet amour passionné et voluptueux de la langue qu'il manie avec autant de générosité et d'audace que ses lutteurs pétrissent le corps de leurs adversaires dans *Ompdrailles*. Son second roman, *Pierre Patient* (1865), ne rencontre pas le même succès hormis chez la rousse qui croit surprendre dans la prose de Cladel une « apologie au crime politique ». C'est que, malchance ou heureux hasard, le Président américain, Abraham Lincoln, a l'indélicat toupet de se faire abattre le 15 avril 1865, en même temps donc que la parution de *Pierre Patient* dans la très belge *Europe de Francfort.* Le journal est interdit. Quelques années plus tard, Cladel prend part activement à la Commune de Paris « prenant parti, bien entendu, pour la canaille », si bien que notre « dillettante de l'émeute » « faillit être fusillé », nous dit Maurice Dommanget. Trois récits viendront célébrer le souvenir des « apôtres de l'absinthe » : une première nouvelle, « Revanche » écrite en 1873 et parue l'année suivante dans *Va-nu-pieds*. Il échappe aux poursuites judiciaires, mais la nouvelle disparaît de l'édition de 1876. Puis une seconde, « Une Maudite », parue le 1er Avril 1876, dans l'*Evènement*, et pour laquelle Cladel sera condamné cette fois à un mois d'emprisonnement, à Sainte Pélagie, pour « outrage aux moeurs ». Un roman enfin, *INRI*, écrit entre octobre 1886 et avril 1887, mais commencé en 1872. Il ne sera publié par Henri Poulaille qu'en 1931, avec une préface de Lucien Descaves. Son troisième

roman, le *Bouscassié* (1868) inaugure sa série Mes Paysans qu'il poursuit en 1872 avec *La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*. Suivront l'Homme de la Croix-aux-Boeufs, impeccable de noirceur et dont Mallarmé dira « *beau livre, beau livre : voilà tout ce qu'il y a à dire* », puis celui qui nous paraît être son chef d'oeuvre, *Ompdrailles, le tombeau-des-lutteurs*, paru chez Cinqualbre, à Paris en 1879. Citons encore le fantasmagorique *Deuxième mystère de l'Incarnation* (1883, écrit en 1861 et préfacé par Paul Bourget), *Urbains et ruraux* (1884), *Héros et pantins* (1885), *Mi-Diable* (1886), *Effigies d'inconnus* (1888) ou *Raca* (1888). Léon Claudel meurt le 20 juillet 1892 quelques mois avant la parution de la *Juive errante* dans Le Journal.

Peu, en définitive, se souviendront de la prose furieuse et convulsive de ce « rural écarlate » comme l'appelait Barbey d'Aurevilly, ce poète véritable qui pressentait jusqu'au plus profond de ses chairs la puissance du Verbe et l'exigence impérieuse de la forme, à l'instar des lutteurs dont la préoccupation majeure est d'acquérir la forme de corps la plus adéquate à leur discipline. C'est cette langue épique et animée d'un souffle homérique que sa fille évoque en ces termes : « *Rubens peut-être, Rabelais sûrement. Maintes fois l'analogie m'a frappée au cours de mes lectures. La recherche du terme vivant, sa mise en valeur et en saveur, la surabondance des vocables puisés à toutes les sources, empruntés aux dialectes nationaux et aux formations locales, pris aux anciens lexiques ou agencés de toutes pièces, mais en se conformant soigneusement au génie de la langue, le goût des querelles et des batailles où triomphent la fougue et le bon sens narquois du populaire, celui des discours qui assemblent la pompe et la force, la condensation de l'action autour de ces quelques motifs éternels de l'épopée : combat, ripaille, palabre et luxure* ». Et vous retrouverez tout cela, la beauté fulgurante et convulsive en plus, dans *Ompdrailles, le-tombeau-des-lutteurs* qui est sans nul doute le meilleur roman de lutteurs qu'il nous ait été permis de lire jusqu'à présent. Retrouvez Arribial l'Ours-du-Nord, Blas le Loyal-Espagnol et l'idole des 30 afficionados, Yul l'Arête, Étienne le Pâtre-des-Pyrénées, Arnaud-Timbalier, Enit la Rancune, Évariste Bras-de-fer, Rabasson de Paris, Albus et Ramon les Premiers Lutteurs du Monde, Pain D'Orge, Eillards, Alcide Bonne-Grâce, Yvoni Tête-de-Roc, Kanals, Xaliu, Zumalaterrino l'Inaccessible Catalan, Nané, Cuq, Quadragale le Sanglier de la Lorraine, Agné, Jost la Terreur des Hommes Forts, Suy, Rey, Bip, Pech, Echagüe le loup du Gévaudan, Esprit Talbu, les frères Upi, Ixmaé, Edouard la Baliste, Ysse, Antoine Peyrolas le Bouvier de l'Honor de Cos, Pujol le Marin de la Belle-Poule, Imhaü le Zéphyr de la Tafna, Montbars l'Exterminateur des Hercules, Py le Bigame,

Auguste Tonnerre, Urbain le Borgne des Ardennes, Erbigny l'enfant posthume du Supplicié, Digliol l'anthropophage, Asina, Coeur-Dur, Origène la Massue, Halte-Là, Samuel le Roi des Juifs, Ey l'Astre du Béarn, Baptiste Ouvizié le Loup de la Bourrèque, Andria l'Aigle du Mont-Cénis, Ondouix le Prince des Auvergnats, Hié, Rumor Barbe-Rousse, Ubentchiffsche le Gros Bavarois, Audouy l'Hercule, émile-émile, Igex Longue-avoine, Adalbert Pharnacope, Honoré la Valeur, André Cimetière, Orlail le Rempart du midi, Virole Outre-mer, Unikouï, Alpy la Cime, Chétien l'Antechrist, Dupontavillène le Colosse de la Garonne, Gosse le Taureau de la Camargue, Rôl le Jaguar, Outil l'Horloger, Adolphe le Pressoir, Bernard l'Effroi des Braves, et ce « *souffle authentiquement hugolien* », qui, selon Jean-Pierre Deloux, « *porte ces demi-dieux jusqu'à l'absolu. Jamais l'effort humain, l'énergie, le désir non pas de vaincre l'adversaire, mais celui de se vaincre soi-même, de se surpasser, d'aller au-delà de ses limites n'a jamais été aussi bien appréhendé par les mots* ». Ces « *tableaux rutilants de laques et de cynabres* » pour reprendre les termes de Camille Lemmonnier vous emporteront, à coup sûr, d'une belle envolée, de celle qui vous envoie mordre le sol aussi facilement que peut le faire un joli tour de rein. Cladel a de la hanche. Et des épaules. Nous lui devions au moins ces quelques lignes.



OMPDRAILLES

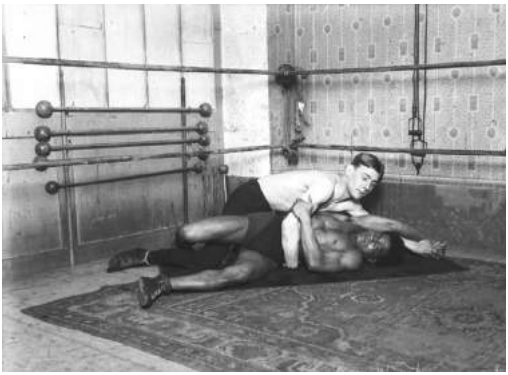
Le tombeau-des-lutteurs

Léon Cladel

Cette rixe était née au fond d'un cabaret de Mauhors, à la suite de quelques propos de caserne ignobles tenus par les traîneurs de ferraille à l'hôtesse, dont le doyen des arènes, qui se désaltérait flegmatique dans un coin, avait brusquement pris la défense, en disant que, si les langues ne se taisaient pas, il les couperait rasibus et les fourrerait en sa poche. Alors, les militaires avaient dégaîné leurs flamberges et s'étaient écriés qu'ils allaient se fabriquer d'abord un pâté d'ours et le gober ensuite. Il n'en fallait pas autant pour mettre en branle l'irascible poilu, de son naturel assez friand de plaies comme de bosses, et la danse commença. Verres, brocs, jarres, bouteilles, ustensiles divers, chaises et bancs, sa sauvagerie se servit de tout ce qui lui tomba sous les doigts, si bien que le sol fut jonché tôt de débris de toutes sortes, et rougi d'un liquide à peu près de la même couleur que celui dont chacun s'était abreuvé si copieusement. Onze ou douze contre un ! En vérité, la bataille était trop inégale et ne pouvait durer longtemps. Si dur à bâter qu'il fût, le grison avait trop à faire et devait fatalement succomber sous le nombre, à la fin. Enfermé dans un cercle de fer, lardé de tous côtés par les pointes et balafré par les tranchants des lames, il regardait à droite, à gauche, ne sachant que devenir, et brayait. Tout à coup, il se cabra, bondit, passa sur le ventre de ceux qui lui barraient le seuil de la porte, ouverte par bonheur, et gagna le large, en emportant entre ses pattes un assaillant mis en loques et qu'il étranglait en fuyant. On le poursuivit, on l'atteignit, on allait l'envelopper encore. Afin de ne pas être pris par derrière, il s'accula contre le portail d'une maison d'apparence quasi princière, et là, ramassé sur lui-même, il présentait aux glaives son bouclier humain, dont il usait aussi parfois, à l'instar d'un martel, pour assommer les troupiers soûls de fureur encore plus que de vin ou de rogome,

et tout saignants. Ils réussirent, nonobstant, à lui reprendre enfin leur camarade à peu près étouffé. Dès lors, sans armes, sans ressources aucunes, à bout de forces, absolument hors d'état de résister davantage, le « pékin » croisa stoïquement les bras sur sa poitrine et s'offrit de haut en bas à ses meurtriers, qui, pour savourer leur vengeance, le piquaient avec amour et délicatesse, de ci, de là, partout, à travers les chairs, et parlaient à chaque instant de le clouer vif, ainsi qu'on fait une chouette, aux battants de la porte-cochère, qui, parole d'honneur ! il était temps, oui... grinça sur ses gonds ! Et le martyr, sur le point de danser sa dernière gavotte, agrafé presque aussitôt par une serre si puissante qu'il ne put aucunement comprendre à quel pharamineux autour elle appartenait, fut enlevé de la voie publique comme une paille et, ma foi ! posé sur ses pieds, à l'intérieur de l'hôtel, derrière le portail, contre lequel se ruèrent, en vociférant, les bourreaux entièrement dupés, et qui se referma sur eux en dépit de leur violente opposition. « Enfonçons ça, hurlaient tous ces soudards ; en avant ! » Après maintes et maintes tentatives sans cesse infructueuses, ils comprirent enfin qu'ils ne pourraient jamais forcer l'obstacle, et décampèrent, sacrant comme des huguenots. Or, lui, l'excellent catholique, à l'abri sous le porche de la maison palatiale, entendit sonner au loin sur le pavé les éperons de leurs bottes et les fourreaux de leurs sabres de cavalerie... À peine les rumeurs de cette bande armée se furent-elles éteintes, il inspecta les alentours, et vit, à la lueur du réverbère apposé dans une excavation de la muraille domestique, un fier mâle, arc-bouté sur ses jambes et les reins appliqués au vantail mobile de la lourde porte de chêne bardée de plaques de fer, laquelle gémissait encore des coups qu'elle avait reçus. Hésitant, et d'ailleurs assez vexé d'avoir eu si besoin d'être secouru, le quinteux des arènes se poussait au-devant du particulier auquel il devait un si beau cierge, mais il s'arrêta net en reconnaissant en lui le fort des forts. « Sang-Dieu ! Grande-Poigne ? à présent on est fixé, et je ne m'étonne plus !... » Et, sans songer à ce que le susdit faisait en pareil lieu, ni comment il s'y trouvait, sieur rabat-joie ajouta du fond du coeur : « À la vie, à la mort, fils,

et grand merci! » Le fils lui tendit la droite en silence et fit de la gauche un geste qui signifiait : « Tais-toi -tpuis ils sortirent ensemble de l'hôtel, bras dessus bras dessous... À partir de ce moment, l'aîné des deux, ayant abjuré sa haine, loin, bien loin de jalouser encore l'autre, avait crié sur tous les toits, et plus haut que qui que ce fût, que l'enfançon, à qui lui-même n'allait pas à la cheville, était très positivement le lutteur le plus chic qu'il y eût en France et dans le monde entier, affirmant au surplus que, si quelqu'un voulait soutenir le contraire, il était prêt, lui, « vieille brisque, » à cadenasser le bec aux radoteurs, quels qu'ils fussent. Évidemment on n'osa pas trop contrarier le discoureur, et tout à sa guise il avait pu vanter, chanter, aimer son cadet, qui, du reste, le lui rendait bien.



Vous savez sûrement que ce numéro d'*Amer, revue finissante*, est consacré à la boxe. Certains se plaindront de ne pas avoir entre les mains plus de textes sur la savate, le chausson ou la boxe anglaise et surtout d'y voir mêlés des articles sur la lutte, les arts martiaux et la vilaine bagarre de rue. Nous n'avons pas voulu écrire de traité sur la boxe, mais deux points quand même. D'abord, la boxe telle que nous l'appréhendons est une boxe libre, c'est-à-dire intégrale. Appelez-là comme bon vous semble, pugilat, pancrace, boxe libre, peu importe. Ensuite, plus spécifiquement, nous pensons que la lutte est un exercice essentiel dans l'apprentissage de la boxe, même à l'anglaise. Si les disciplines de préhension vous ennuie tant, passez ces quelques pages. Et abandonnez la boxe. Quoique les oeillères ou le sparring à l'aveugle soit également de très bons exercices pour soigner sa boxe...

MAISONS AMIES

LE LEROT éditeur : Autant le dire, au Lérot, tout est bien ! Nous vous avons donc choisi un petit Caze des familles, histoire de parler duel !

Arnaud Bédat et René-Pierre Colin présentent, préfacent, et annotent la réédition d'un volume de *ROBERT CAZE,* ***Le Martyre d'Annil.*** Publié par Du Lérot, éditeur à Tusson, et la Société jurassienne d'Emulation à Porrentruy, dans la collection « d'après nature ».
Roman naturaliste, publié chez Kistemaeckers en 1883, *Le Martyre d'Annil* suivi de *La Sortie d'Angèle*, fait partie de la série, *Les Filles,* dont Caze donnera un autre volume en 1884, *Femme à soldats.* « Histoire de fille », *Le Martyre d'Annil*, se déroule dans le vieux Toulouse, on y suit Annil, amoureuse délaissée et sa vie de prostitué en maison. *La Sortie d'Angèle* qui se déroule, lui, à Paris, dans les mêmes milieux, a déjà été réédité dans ***Un joli monde. Romans de la prostitution,*** édition établie et présentée par Daniel Grojnowski et M. Dottin Orsini, aux Editions Robert Laffont en 2008. (BRUNO LECLERCQ).

Nous reproduisons ici un autre article sur le sieur Caze de l'ami Bruno Leclercq qui anime *Livrenblog* :

CHARLES VIGNIER passa, un temps, pour un l'un des écrivains de la génération de 1885 promis à un grand avenir. En 1891, lors de ***L'Enquête sur l'évolution littéraire*** de JULES HURET, il reste l'un des poètes les plus cités parmi les symbolistes et décadents. Il fut parfois considéré comme l'un des chefs de file de l'école nouvelle, lui qui avait été de tous les cercles artistiques du Quartier-Latin, Hirsute, Zutiste... Son nom figure régulièrement dans les nombreux articles suscité par les « Décadents » (1) Pourtant son oeuvre poétique se résume à ce ***Centon*** publié chez le Bibliopole Léon Vanier en 1886. Son nom reste associé aujourd'hui à la mort de Robert Caze, suite au duel qui opposa les deux hommes. Tout commence par un article de FÉLICIEN CHAMPSAUR paru dans le supplément littéraire du Figaro du 17 octobre 1885. Caze est présenté dans cet article comme un imitateur suiveur de Huysmans, de plus Champsaur y écrit que Caze s'était rendu par train spécial à Lourdes avec sa maîtresse. Rencontrant Champsaur au Café Américain, Caze provoque une altercation avec le journaliste, ce qui lui vaudra quelques coups de cannes de l'auteur de *Lulu*. Il ne plut pas à Caze que sa mésaventure fut contée par Vignier, « Et M. Champsaur rossa M. Caze », ces simples mots parus dans la *Revue Moderniste,* suffirent pour que Caze envoie ses témoins, Paul Adam et Dubois-Pillet, à Vignier. Le duel eût lieu le 15 février 1886, Caze s'embrochât sur l'épée de Vignier dès le premier assaut, touché au foie il mourut le 28 mars 1886. Charles Vignier, deviendra collectionneur et expert en arts d'extrême-orient. C'est Félix Fénéon qui pour *Les Hommes d'Aujourd'hui* (n° 300) trace le portrait de Charles Vignier.
(1) Voir entre autre : Deschaumes (Edmond) : «Symbolistes et cymbalistes». *L'Evénement*, 22 septembre 1886. Tellier (Jules) : *L'Ecole décadente.* Parti National, septembre 1887.

C'est avec un plaisir non dissimulé que nous ouvrons nos pages à l'essai de David Perrache, ***Homo Porcus***, qui, soyez-en certains, en fera grouiner plus d'un ! Pour seule et unique introduction, nous reproduisons ici quelques lignes hors-sujet, tirées des ***Cochons et les saints,*** de l'essayiste suédois Per Olav Enquist, consacrées aux boxeurs et à leur public :

> *Les boxeurs eux-mêmes ne protestaient jamais, ne serait-ce qu'une seconde. Ils attendaient chacun d'un côté de l'arbitre, puis venait le jugement, et aussi incensé qu'il fût, c'était toujours le même rituel gentil et un peu boy-scout : s'embrasser, petite tape, merci à l'arbitre, remerciements au second de l'adversaire, embrasser à nouveau celui-ci puis sortir entre les cordes. Et tandis que les mondes du football, du hockey sur glace, de l'escrime ou de toutes les autres disciplines paisibles étaient remplis de haussement d'épaules, de jurons, de rebellions et de bagarres à la suite de jugements erronnés, cela n'existait jamais, chose bizarre, dans la discipline qu'on disait la plus brutale : la boxe. (...) Les saints dans le ring étaient entourés de cochons dans les tribunes. Les saints se battaient pendant trois rounds, ils étaient là pour ça, mais leur monde paraissait cependant totalement dépourvu d'agressivité. Rien n'était privé dans cette violence, propre et ordonnée, et puis c'était terminé. Il était par contre plus difficile d'analyser avec exactitude les sensations et le comportement des cochons des tribunes.*

Homo Porcus

par **David Perrache**

à Thérèse, ancienne ouvrière de l'usine Hénaff,
et à Louis

«Savez-vous, poursuivait monsieur Cloret en se dandinant, que mon médecin prétend parfois que nous ne sommes que de la viande ? J'ajouterai, mon cher, que je suis pas tout à fait d'accord avec lui. Car enfin, si nous n'étions que cela, des carcasses promises au pourrissement, un morceau de viscères répugnants, ou bien, pour reprendre ses propres mots, « la merde qui attend la chasse d'eau », eh bien, mon petit Jérôme, je vous le dis comme je le pense, la vie ne mériterait pas d'être vécue.»

Jean-Pierre Martinet, *Jérôme*

«Je n'avais même pas envie de lui avouer que j'étais tout à fait de l'avis de son médecin : nous ne sommes qu'un tas de barbaque inutile, et c'est tout.»

J-P. Martinet, *ibid.*

1

Nous ne passerons pas par quatre chemins. Nous n'emprunterons pas les rues tortueuses du préjugé, ni les sentiers boueux de la persuasion, pas plus les routes escarpées du jargonnage, ou les autoroutes embouteillées des lieux communs. Notre postulat est simple comme la vérité ; il saute aux yeux, personne n'osera nous contredire, à l'exception peut-être de quelques culs bénis qui croient encore que Dieu est bon : l'être humain contemporain, ce valet du marchandage, élevé et parqué dans le seul but d'obéir, turbiner, trimarder, grogner, piétiner, procréer, se faire bouffer et humilier n'a jamais eu autant l'impression qu'aujourd'hui d'être une merde. C'est un constat dont il nous faut prendre acte.

Il fut une époque où le valet se savait valet ; où un valet ne valait qu'un valet, ni plus, ni moins ; l'estime de soi n'avait pas encore dévalé la pente de l'ego pour venir se vautrer dans la fosse septique de la fausse conscience. Désormais le valet, qui nie jusqu'à sa condition de valet, est convaincu de ne plus rien valoir du tout, qu'une merde. « Convaincu » n'est peut-être pas le mot juste. Le sentiment d'être une fiente est dans la plupart des cas refoulé, inavouable, déguisé, diffus mais récurrent. Rares sont les individus qui en ont pleine conscience. Rares sont ceux qui assument publiquement l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, une bouse.

Là où ça sent la merde / ça sent l'être.
L'homme aurait très bien pu ne pas chier,
ne pas ouvrir la poche anale / mais il a choisi de chier
comme il aurait choisi de vivre / au lieu de consentir à vivre mort.
*C'est que pour ne pas faire caca, / il lui aurait fallu consentir à ne pas être, mais il n'a pas pu se résoudre à perdre l'être, / c'est à dire à mourir vivant. Il y a dans l'être / quelque chose de particulièrement tentant pour l'homme et ce quelque chose est justement /**LE CACA**.*
Antonin Artaud,
« La recherche de la fécalité », in *Pour en finir avec le jugement de Dieu*

Dans une société préventive, prophylactique, hygiéniste, légiférant sans cesse sur les risques et les tolérances zéro, le « complexe de l'étron » est une menace, un virus social susceptible de contaminer et de remettre en cause la confiance aveugle sur laquelle le système se repose.
Pire : cette organisation sociale vacillante est dans l'incapacité de freiner la propagation de cette crise morale symptomatique dont elle porte l'entière responsabilité. Elle ne sait plus que nous divertir, détourner notre attention sous un déluge incontinent d'informations, d'images et de sons inconséquents. Il lui faut un brouhaha continuel quand le silence et, plus encore, le mutisme, devient suspect. Et il ne nous resterait plus qu'à nous taire, nous terrer, plutôt que d'avouer l'inavouable qui aurait de toute façon toutes les chances de ne pas être entendu. Cette puissante dépréciation morale que représente le « complexe de la chiure » ne doit pas éclater au grand jour. Il en va de l'hygiène et du confort social, de la bonne tenue de l'ordre régnant ! Il faut continuer à faire bonne figure. Sauver les apparences. C'est tout ce qui reste à ce système coprophage, son seul impératif.
C'est pourquoi notre époque est si approximative, si confuse, bavarde, festive, bruyante, répétitive. Et que nous devons y supporter les gesticulations et le baragouinage machinal du chef de rayon et du responsable marketing, de l'animateur culturel et du pauvre artiste, du flic et du citoyen responsables, tous pères et mères de famille à

leurs interminables heures perdues. Il est devenu urgent d'en finir avec la duplicité contemporaine, le baratin et les jérémiades. Nom de Diousse !

*

Lorsqu'après un repas l'estomac vous tiraille,
Que tout au fond de vous le haricot travaille…
Qu'il est doux de penser que bientôt, pas très loin,
Vous courrez prestement pour chier dans un coin.
Versification attribuée à V. Hugo

Cette impression forte, quasi fétide, d'être parvenu au stade final de l'avilissement et du déni de soi, cette incapacité à se considérer autrement que comme une chiure du fondement, ce sentiment d'être pire que rien est si répandu qu'il devrait inviter la plupart des intellectuels à abandonner leurs travaux en cours pour se consacrer au plus vite au dépassement du concept marxiste classique de réification, et parler désormais, sans craindre de sombrer dans la vulgarisation théorique la plus grossière, de merdification (désignation du sentiment, généralisé, d'être une merde). C'est certainement autour de ce concept, qui n'aurait pas déplu à Freud, que se situe le paradigme moderne. Nous laissons aux intellectuels de métier le soin de l'approfondir.

S'il fallait encore une preuve à tout cela : l'expression couramment employée sur le ton du reproche « ne pas se prendre pour de la merde » montre à quel point l'humain moderne a intégré ce qui est devenu à ses yeux une qualité, une ligne de conduite à suivre : s'ingénier en permanence à se prendre pour une fiente. Remarquons que celui qui donne l'impression de ne pas se prendre pour de la merde est souvent celui chez qui le sentiment d'en être une est le plus fort. Cette assertion se vérifie également dans l'emploi du mot « merdeux », à travers lequel désormais les parents

transmettent aux enfants leur honte d'exister. L'injure « enculé » peut être quant à elle interprétée comme l'expression inversée de la merdification, dans un souci d'obturation. Elle convient parfaitement pour désigner les gestionnaires de ce monde, dont les règles du jeu démocratique qu'ils animent sont parfaitement résumées dans cette confidence d'un futur ancien président, précédant son élection : *« Nous en sommes à un tel niveau d'exigence que ceux qui ne peuvent pas suivre, il faut les jeter »*.

*

On ne me croira pas... Et je vois d'ici les haussements d'épaules du public.
A. Artaud, op. cit.

Rassurons toutefois nos proches et nos animaux de compagnie : même en ayant la certitude indécrottable d'être une merde, la conviction de l'homme moderne ne résiste pas à l'épreuve du réel. Les faits sont là : il a beau naître comme on défèque et vivre dans la mouise, biologiquement, l'humain contemporain ne peut pas être assimilé à une épreinte ! Il est ontologiquement impossible de le réduire à une déjection de l'appareil digestif détraqué d'un corps social stressé. C'est naïf et mensonger de concevoir cet être misérable comme un vulgaire étron flottant sur l'eau stagnante de la cuvette du vieux monde. S'il y a un enseignement à tirer de l'expérience humaine, c'est bien celui de ne jamais se fier aux apparences.

La limpidité de notre démonstration lapidaire nous permet donc d'affirmer, avec une aisance déconcertante, que la fameuse « honte prométhéenne » de Gunther Anders, cette « *honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il fabrique lui-même* » est aujourd'hui arrivée au bout de sa logique. Ce concept doit lui aussi être remplacé, actualisé par celui, plus précis, plus juste, de « merdification ». Pour rappeler la pensée d'Anders : l'homme moderne, produit de la révolution industrielle, a honte d'être devenu ; ce misérable aurait préféré avoir été fabriqué, à l'image de ce qui lui tient désormais de référence : la machine. L'homme moderne, simple mortel, angoissé par l'imperfection et l'insuffisance de sa nature singulière, s'agenouille devant la marchandise-machine, ce *deus ex machina*. Car celle-ci répond, d'une part, à la question de la finitude et de l'immortalité par le développement capitaliste de la production en série et, d'autre part, à la crise

existentielle du travailleur en obéissant parfaitement aux impératifs du système de production. L'homme moderne se perçoit alors comme une construction défectueuse, une machine inachevée. Il n'arrive plus à suivre. Il a perdu toute la confiance qu'il avait en lui pour la vouer à la marchandise-machine. Lui qui a moins honte d'être exploité que de ne pas l'être, fait un complexe d'infériorité devant ses propres productions techniques. Il se croit alors en rivalité avec les objets qu'il produit. Mais dans cette lutte absurde, il sait qu'il ne peut gagner qu'en devenant lui-même une machine, un automate. Les cybernéticiens, qui trouvent dans ce dilemme leur raison d'être, continuent aujourd'hui encore à s'enthousiasmer de cette situation. En prêchant les lendemains qui chantent l'avènement du post-humain (cet humain imparfait et déconcertant sauvé de la mise au rancart par l'hybridation technologique), ces têtards représentent un des derniers bastions de l'utopie. Mais la réalité vient décevoir cet optimisme scientifique mortifère qui espère encore le robot comme succédané de l'être humain. Car la merdification, ce « syndrome de la fiente », est d'une telle intensité, si répandu – ce n'est pas un geek qui nous contredirait – que l'homme moderne ne peut (et ne veut) même plus prétendre être une chose, ni être autre chose qu'une crotte et même naître autre que crotte. Le niveau de merdification est tel dans le système capitaliste actuel qu'il ne se borne plus à la simple perception de soi. Le rapport des gouvernants avec leurs sujets, des gestionnaires avec leurs ressources humaines, qu'ils considèrent naturellement comme de la merde, s'est généralisé à toute la société. Si chacun se considère comme de la merde, chacun considère l'autre, par extension et dans un souci d'égalité, démocratique, de même.

Le sentiment d'être une matière fécale ne résistant pas à l'emprise du temps (75 ans en moyenne) est si répandu et intégré qu'il offre à ce monde un avenir bouché. Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette perspective (e)scatologique nous apporte un certain soulagement.

2

Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.
Auguste Préault, cité par Philippe Gille dans le Figaro du 15 janvier 1879

Si l'homme moderne a effectivement le sentiment d'être une merde, alors même qu'intrinsèquement il n'en est pas une, comme nous venons de le montrer, qu'est-il réellement ? Quelle vie mène-t-il, ou lui fait-on mener, pour avoir une telle perception de lui-même ? Et puis pourquoi une merde ? Pourquoi pas un cloporte, une huitre, un caillou, une tige, une moisissure, une coulure, une morve ? « Esclave », « valet », « larbin », « prolétaire », « exploité », « travailleur », « vendu », « marchandise », « pauvre »... : si tous ces termes caractérisent à leur façon la condition de l'homme moderne, ce n'est que dans une certaine limite, cette limite fixée par le niveau d'indifférence et de rejet de l'humain contemporain devant tous ces qualificatifs. Refusant de se considérer tel qu'il est dans ce monde (ce qui impliquerait l'effort de la révolte, du rejet, de l'insoumission), il préfère se réfugier dans le nihilisme accompli, l'anéantissement existentiel, en se considérant pire que rien, une merde installée dans un confort relatif.
Elle ne laisse pas par exemple d'étonner, cette habitude prise par les sociétés modernes de muséifier, « pour les préserver », les lieux d'exploitation du passé (anciennes mines de charbon inscrites au patrimoine mondial, usines transformées en lieux culturels, etc.) dans l'intention ultime de valoriser l'esclavage d'hier et l'acceptation de l'exploitation présente. Illustration parmi d'autres du profond mépris que l'homme contemporain porte à l'égard de lui-même.

Notre proposition est la suivante, qu'il nous suffit de formuler pour qu'elle apparaisse dans toute son évidence à toutes celles et tous ceux qui n'ont pas que de la merde dans les yeux : la condition de l'homme moderne est comparable à celle du porc, ce symbole de répugnance. Le système d'exploitation capitaliste, et plus largement la croyance en l'économie, réduit l'existence humaine à celle d'un pourceau – cette bête dont on sait encore au XIXe siècle, ce siècle embourgeoisé, que :

> *Méprisé de son vivant, apprécié seulement après sa mort, – à l'inverse de beaucoup de prétendus grands hommes, – le Cochon est un des nombreux exemples de l'ingratitude humaine. Ce déshérité, ce paria, ce martyr subit stoïquement, depuis des milliers d'années, le sort réservé, dans toute civilisation, aux humbles, aux faibles, aux innocents, aux malheureux. (Bernard Prost, Les Animaux chez eux, 1882)*

Pour corroborer notre propos, nous n'hésiterons pas à nous appuyer sur les résultats des plus récents travaux scientifiques, en montrant que l'homme est l'animal le plus proche du cochon.

*

Le qualificatif « cochon » et ses dérivatifs ont toujours été utilisés de manière injurieuse pour stigmatiser une catégorie de personnes, un comportement, un mode de vie, une classe sociale. Jamais l'ensemble de l'espèce humaine et de ses activités – à quelques exceptions près, comme par exemple la célèbre opposition platonicienne de la cité idéale de « La République » et de la cité « naturelle » des pourceaux.

La figure du bourgeois a longtemps fait les frais de l'insulte porcine. Qu'on songe à la plume déchaînée de ce bon vieux

Léon Bloy devant les cochons, 1911.

Léon Bloy, qui usait régulièrement de cette dénomination contre ses contemporains, et précisément le bourgeois, ce « *cochon qui voudrait mourir de vieillesse* » et qu'il haïssait de toutes ses tripes. On peut reprocher toutefois au furieux Léon sa trop grande fidélité à la divinité céleste qui l'empêchait d'appliquer l'injure à l'ensemble de la Chrétienté – ô sacrilège ! Pour ne pas toutefois tomber dans l'erreur consistant à confondre le cochon et le bourgeois, il se sentit obligé de préciser, dans sa préface au premier tome de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* :

> *Je demande pardon aux pauvres cochons – à ceux-là qui marchent sur quatre pieds, qui sont innocents, qui sont beaux, qui sont bienfaisants, qui sont chez les charcutiers et que déshonore avec injustice le langage humain.*
> *Je demande pardon à ces humbles frères de les avoir – par indigence d'imagination ou pénurie de vocables – assimilés irrévérencieusement à une catégorie d'animaux puants dont la plus savante industrie des viandes serait inhabile à utiliser le moindre morceau. Pauvres chers cochons ! de qui les boudins et l'honnête lard furent l'aliment de ma jeunesse, dont la tête me parut, à dix-huit ans, le plus désirable des fromages, et qui me consolâtes si souvent par la succulence de vos pieds grillés dans la chapelure; Ô cochons ! si aimables quand on vous fume; pélicans de l'adolescence littéraire; vous que les poètes ont le devoir de chanter sous les lauriers dont ils vous dépouillent ; Je vous prie de me pardonner.*

Le pardon de Léon est toutefois trop ironique pour être pris au sérieux, une ironie de charcutier que vous ne retrouverez pas ici, soyez rassurés. Notre intention n'est pas, en voulant comparer l'existence de l'homme moderne et celle du cochon, d'abaisser l'un par rapport à l'autre, ni de les réduire tous deux à des insultes faciles – où,

pour le cochon, « homme » deviendrait aussi injurieux pour ses congénères que « cochon » l'est déjà pour l'espèce humaine. Il s'agit pour nous en toute modestie de dresser un constat, de faire état de l'existence humaine contemporaine, de l'esquisser à grands traits dans une démarche sociologique et anthropologique dépouillée de l'argutie universitaire. Le parallèle avec le cochon tombe sous le sens. Nous ne pouvions pas y échapper, au risque sinon de répéter les erreurs incalculables des critiques et théories socio-politiques d'hier et d'aujourd'hui qu'on regarde s'accumuler sans que rien ne change.

« *Les bourgeois, c'est comme les cochons...* », la célèbre comptine du chansonnier Jacques Brel use de la même métaphore que Léon, à l'exception notable que cette chansonnette nuit davantage à la réputation du cochon qu'à celle du bourgeois. Il est vrai au demeurant qu'en tant que Brel, le fringant pleurnicheur flamand n'a pas osé aller contre ses origines de classe – étant fils d'industriel en carton. Il a préféré critiquer non pas le bourgeois dans sa totalité, – cet exploiteur empêtré dans la médiocrité et la suffisance – mais seulement le bourgeois vieillissant et ce en calomniant de manière éhontée le cochon. C'est bas.

La comparaison, insuffisante, car cantonnée à l'invective, entre bourgeois et cochon n'est pourtant pas hasardeuse. Elle confirme notre proposition de départ selon laquelle la condition de l'être humain réduit à n'être qu'un esclave pauvre dans un système capitaliste dominé par l'illusion économique du besoin, est à rapprocher de manière pragmatique de la condition, aussi peu enviable, du cochon moderne. Jean-Pierre Voyer l'a bien noté qui s'est servi de la comparaison porcine dans son livre *Rapport sur l'état des illusions dans notre parti*, mais cette fois-ci pour souligner son insuffisance, considérant que « *le grand malheur de l'économie, le grand malheur de la pensée bourgeoise, c'est que cette existence terrestre de cochon n'existe plus, sinon comme pure apparence dans la pensée dominante : le moindre pauvre*

sur cette terre connaît désormais la marchandise, l'argent ». Il préférera par la suite utiliser le terme « pute » pour qualifier la condition de l'homme moderne – ce qui est discutable, car stigmatise en l'injuriant la catégorie particulière des « travailleurs/travailleuses du sexe » –, avant de vouer un culte à un riche bédouin terroriste. Sans contredire tout à fait les fulgurances théoriques de Voyer, nous considérons son emploi du terme cochon limité car plus insultant qu'explicatif – ce qui, encore une fois, nuit davantage à la bête au groin rose, qui n'a rien à se reprocher, qu'au bipède à station verticale civilisé. Nous réaffirmons que le système politique dominé par l'idéologie économique ne conçoit pas la vie du travailleur, cet esclave, ce larbin, autrement que comme une vie de bête et, précisément, comme une vie de cochon. Au contraire de Voyer, nous pensons que la marchandise et l'argent donnent à l'exploité l'illusion du dépassement de sa condition porcine tout en entretenant chez lui ce sentiment dépréciateur d'être une merde.

Petite parenthèse : nous nous opposons aux puristes, écologistes et autres hygiénistes sociaux, aux humanistes gestionnaires, de droite comme de gauche, publicitaires centristes, nationalistes libéraux, gauchistes réactionnaires, stalino-libertaires et autres communistes républicains, qui voudraient nier ou sous-estimer la dimension porcine de l'identité humaine. Nous les conchions, ceux-là qui prétendent avoir un programme, et en particulier ceux-là dont le programme se cantonne à l'entretien et au contenu de notre auge. Nous pensons au contraire que l'émancipation passe par l'acceptation et le dépassement, si ce n'est la transcendance, de notre état porcin.

Pour les théoriciens et les gestionnaires du système capitaliste, le but ultime de l'être humain – et nous rejoignons ici Voyer – se résume à se goinfrer et à travailler pour se goinfrer, c'est-à-dire survivre. Il ne faut pas s'étonner que l'homme moderne ait autant le sentiment aujourd'hui d'être une grosse merde. Il suffit de voir

comme il est toujours plus déconsidéré et humilié, avec des conditions de vie toujours plus dégradées et falsifiées : nourriture de mauvaise qualité, logements vétustes, boulots corvéables, loisirs pauvres, relations sociales superficielles, etc. Personne n'échappe dans un tel système à cette vie misérablement besogneuse. L'illusion serait ici de croire que les riches ne mènent pas eux-mêmes une vie de cochon moderne quand ils sont la plupart du temps dénués de la conscience nécessaire à l'appréciation des conditions liées à leur rang social. Par nature, le bourgeois ne sait pas profiter du profit puisque son seul but dans la vie de bourgeois c'est le profit lui-même, c'est-à-dire la goinfrerie sans fin du goret. Dans ce monde qu'il croit être le sien, le riche n'est pas à la hauteur, il n'a aucune prestance, aucune allure, aucune noblesse d'esprit. Le riche est le rot du système. Il ne représente que le trop plein de ce monde, une excroissance, néanmoins indispensable à son fonctionnement. Le bourgeois doit se contenter d'une vie de merde très confortable. Rien d'étonnant que nous soyons si souvent tenté de le comparer, quand il nous arrive de le croiser, de par sa gestuelle et ses bavardages, au bousier.

*

Fiente de porc. Cette fiente guérit les crachements de sang. On la fricasse avec autant de crachats de sang du malade, y ajoutant du beurre frais, et on la lui donne à avaler.

Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, ou *Bibliothèque universelle sur les êtres, les personnages, les livres, les faits et les choses qui tiennent aux apparitions, à la magie, au commerce de l'enfer, aux divinations, aux sciences secrètes, etc.*, 1826.

Revenons à nos cochons. Même si notre rigueur intellectuelle nous prévient contre tout fourvoiement, il est tentant de tomber dans l'anthropomorphisme le plus simpliste en comparant les troupeaux humains aux peuplades porcines, tant la proximité entre ces deux

groupes est frappante. Notons également que depuis plus d'un siècle les esclaves tendent comme un miroir à leurs progénitures, dès leur plus jeune âge, des images de cochons dans le but inavoué que ces chiards, à terme, s'y identifient (à travers la littérature enfantine, les comptines, les films, les dessins animés, les jouets, etc.). Un symbole significatif de l'esprit porcin du capitalisme n'est-il pas par ailleurs la tirelire en forme de porcelet qui a pour but de familiariser très tôt l'enfant d'esclave à la misère de l'économie ? Les origines de la cochonne tirelire sont à chercher dans la tradition paysanne d'Ancien Régime qui faisait de la truie un symbole de fertilité et d'abondance. Mais c'est la bourgeoisie qui a popularisé cet objet à partir de la révolution industrielle.

Remarque subalterne à propos de la construction de l'identité porcine (qui date, nous y reviendrons, de la Révolution française) : il est amusant d'observer le regain d'intérêt aujourd'hui en Europe pour le concept d'identité nationale, les laquais de la patrie s'apercevant, effarés, ces gens bons se prenant pour des porchers, qu'ils n'ont jamais eu d'identité que porcine.

*

Les chiens vous regardent avec vénération.
Les chats vous toisent avec dédain.
Il n'y a que les cochons qui vous considèrent comme leurs égaux.
Winston Churchill

C'est avec la question de l'exploitation économique, et plus précisément de la domestication, qu'on peut dessiner un premier rapprochement entre l'être humain et le cochon. Comparés en effet à bien d'autres espèces, ces bestiaux se caractérisent par leur facilité à être domestiqués : soumis, dociles, obéissants, peu farouches, on les surveille sans trop de difficultés. Et, ce qui ne gâche rien, ils sont

faciles à nourrir puisque, étant omnivores (et rares sont les mammifères qui le sont vraiment) on leur fait manger à peu près n'importe quoi, jusque des charognes et, cas limite, des excréments. Enfin, leur taux de reproduction est plus que convenable. On comprend mieux pourquoi l'homme et le cochon sont des viandes qui continuent à s'échanger sur le marché à des prix relativement bas.

L'histoire du cochon, qui est avant tout l'histoire de sa domestication, est étroitement liée à l'histoire de la domestication de l'homme. La domestication du cochon correspond à la sédentarisation de l'homme – c'est-à-dire à la période marquant les débuts de la domestication de l'homme par lui-même – entre le VIIe et le VIe millénaire avant Jésus-Christ (Jésus-Christ, dont nous attribuons à son apôtre Saint Thomas la prophétique formule : « qui vivra verrat »). Ce processus de domestication marque chez les suidés une séparation définitive entre le sanglier et le cochon, séparation qui voit le premier prendre l'ascendant sur le second – même si le sanglier n'est pas tout à fait le pendant sauvage du cochon. Il existe en effet le cochon sauvage, espèce de compromis entre les deux, entre l'affranchissement et l'exploitation, qui perdurera encore jusqu'à la fin du Moyen Âge. Le sanglier, symbole de liberté et d'indépendance, indomptable et solitaire (« sanglier » vient du latin *singularis* ; on désigne à l'origine le fier animal *porcus singularis*), s'est forgé à travers les siècles une réputation de guerrier, puissant et courageux, qui ne fuit jamais devant l'assaillant. Tout le contraire finalement de son frère, le cochon, et de son cousin éloigné, l'homme moderne.

Au Moyen Âge, le cochon domestique, à l'image de l'homme assujetti, est méprisé par la chrétienté qui réduit l'innocent animal à des penchants prétendument vulgaires, prisonnier qu'il serait de ses instincts les plus grossiers. Certains médiévaux superstitieux, ceux-là même qui n'hésitent pas à le trainer devant les tribunaux,

dénoncent l'impiété de la bête chez qui, pourtant, dans un paradoxe typiquement humain, il est dit que tout est bon. Le cochon serait même diabolique, le malheureux ayant la fâcheuse tendance de ne jamais lever les yeux au ciel, signant ainsi son irrespect à l'égard du Divin. Comme le Diable, le cochon aime se vautrer dans l'ordure. On lui reproche de consacrer l'essentiel de son temps à renifler le sol (le cochon a un odorat très développé), à l'affût d'une matière plus ou moins comestible à gnafrer. En définitive, les autorités religieuses reprochent au cochon ce qu'elles reprochent à leurs ouailles : impiété, gourmandise, luxure, ignorance... Ce reproche fait au cochon (et, par extension, à l'homme) de préférer la terre au ciel – signe ambivalent de la tête baissée qui manifeste la soumission mais également le dédain à l'égard de l'autorité – expliquerait qu'aujourd'hui encore les équarrisseurs dépècent le cochon en le suspendant par les pattes arrière... Et que les enfants humains continuent, par instinct, à jouer au cochon pendu... Mais nous nous égarons.

*

Le monde est une vraie porcherie.
Bérurier noir

Avec le mouvement d'urbanisation que traverse le Moyen Âge, le statut de nombreux porcs change : de porcs ruraux, les voilà désormais urbains. Les citadins voient leurs cochons vagabonder, traîner les rues, ce qui n'est pas sans causer parfois quelques désagréments. Mais le porc urbain a son utilité puisqu'on lui attribue très tôt l'activité, ingrate, d'éboueur. Par la suite, avec l'augmentation de la quantité de déchets générée par l'intensification de la production et le développement industriel, le porc-éboueur laissera la place à son double, l'homme-éboueur. Il faut tout de même

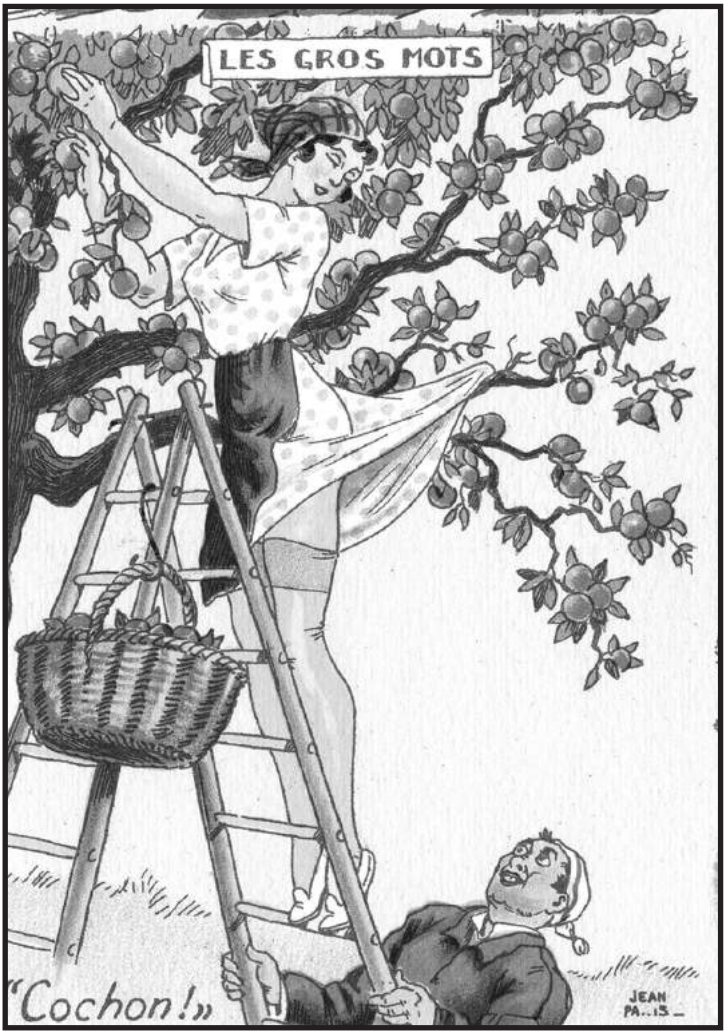
reconnaître au quadrupède son zèle déployé à nettoyer les rues – supérieur en cela à l'homme, à tel point que, dans de nombreuses villes, des murs sont érigés autour des cimetières pour que les porcs ne viennent pas déterrer les cadavres, menaçant au passage de dévoyer le boulot du fossoyeur.

Cette vie de cochon va radicalement changer avec la révolution industrielle. Et là encore, le lien entre le cochon et l'être humain est saisissant : c'est l'apparition de la porcherie, de l'élevage en batterie, ce parcage en masse dans des bâtiments spécialement affectés à l'élevage, où chacun ne dispose durant sa vie que d'un espace restreint pour vivre et se déplacer. La condition porcine du XIXe siècle, concentrationnaire, s'inscrit dans le même mouvement que celui de la condition ouvrière. C'est à partir de cette époque qu'il faut relier la vie du porc moderne à celle de l'esclave salarié. Il n'y a pas de hasard. Certains humains qui, mal intentionnés et aigris, reprochaient auparavant au cochon sa paresse, son inutilité foncière à passer ses journées à se rouler dans la boue en ronflant sont aujourd'hui démentis. Ils seraient bien obligés de reconnaître que désormais le porc, comme l'homme, est condamné à en chier toute sa vie.
Le cochon et l'être humain restent les animaux les plus exploités dans le monde.
Il est intéressant de noter également, suivant les dires de Michel Pastoureau, que « *l'élevage intensif puis industriel du porc au XIXe siècle est né à la fois de la diffusion de la pomme de terre et de la prolifération des déchets d'une société sans cesse plus nombreuse* », qu'il s'agisse des déchets issus des industries agricoles ou des déchets urbains (eaux grasses, eaux de lavage, résidus industriels, etc.). Le traitement de tous ces résidus a donné naissance à des farines spécifiques permettant de nourrir un nombre toujours plus important de porcs. Ce qui confirme le caractère coprophage de la société industrielle qui, transformant l'homme en marchandise, a, dans une relation de cause à effet, fait de lui un déchet.

*

« A propos, qu'est devenu le bébé ? J'allais oublier de le demander. »
« Il a été changé en porc, » dit tranquillement Alice.
Lewis Carroll, Alice au pays des merveilles.

La comparaison entre l'homme et le cochon pourrait s'arrêter là. Mais nous éluderions alors un autre point que la plupart de nos contemporains, toute confession religieuse confondue, se refusent toujours à voir en face et qui pourtant relève du truisme le plus criant : les ressemblances physiques entre les deux bêtes. Cette proximité physique est telle que dans certaines situations inconfortables, il nous arrive de ne plus savoir à qui nous avons affaire : un porc ou un être humain ? Pour ne citer qu'un exemple, révélateur mais malheureux pour le cochon : cette similitude conduit depuis quelques temps à désigner sous le vocable « porc » tout salarié de la maison poulaga, alors que, par tradition, le condé est associé, en France tout au moins, à la volaille. Dans les pays anglo-saxons, la ressemblance entre l'homme en bleu et l'animal rose est plus frappante encore. Elle est attestée par l'emploi, depuis longtemps rentré dans le langage courant, du mot *pig* pour désigner la flicaille.


LES GROS MOTS
"Cochon!"
JEAN
PA..IS

D'un point de vue anatomique et biologique, la constitution de l'homme est très proche de celle du cochon. Il suffit de comparer le nourrisson et le porcelet : difficile à première vue de les distinguer. Dans de nombreux milieux ruraux, en des temps pas si reculés (dans les campagnes d'Europe mais aussi en Asie ou en Océanie), il n'était pas rare d'offrir le même traitement aux deux bestioles, parfois même les élevait-on ensemble.

> *Aucun petit d'animal, en effet, ne ressemble davantage à un nourrisson qu'un porcelet. En Europe, la couleur de la peau vient même renforcer cet apparentement : depuis que les cochons sont roses, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle [n'en déplaise aux défenseurs blancs de la la race pure, le cochon est, à l'origine, noir, nda], il n'y a guère de différences entre un bébé humain et un bébé porcin. Il est du reste probable […] que la chair de l'un et celle de l'autre ont un goût très voisin. Le boucher infanticide de la légende le savait déjà.*
>
> Michel Pastoureau, *Le Cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, 2009.

Au Moyen Âge, les apprentis médecins étudient l'anatomie humaine à partir de la dissection de la truie et du verrat (et de l'ours, éventuellement). Sous l'Ancien Régime, les artistes peintres peignent les entrailles de cochon pour leur ressemblance avec celles de leurs congénères. La taille des organes internes du cochon est identique à celle des humains. Aujourd'hui, en raison de cette proximité biologique, le cochon, transformé en cobaye, est utilisé en recherche médicale et dans des applications thérapeutiques. Leurs peaux sont également très proches ; le cochon partageant en effet avec l'homme cette malchance épidermique d'avoir des coups de soleil. Autre chose : le cri du cochon fait écho au cri humain. L'homme le considère d'ailleurs comme le cri le plus effrayant du monde animal (ce cri pourrait atteindre les 115 décibels). C'est certainement pour exorciser cette peur que les humains

ont créé un concours international du cri de cochon dont les championnats de France se déroulent à Trie-sur-Baïse, dans les Hautes-Pyrénées. Le vainqueur 2010 est Noël Jamet (champion du monde 2009) qui a remporté le concours avec un cri, jugé par les experts, de « cochon qu'on emmène à l'abattoir ».

Cette proximité biologique entre les deux bêtes explique aussi le « malaise » qui frappe aujourd'hui les salariés des grandes porcheries industrielles en France. Selon des chercheurs de l'INRA, les ouvriers porchers vivraient de plus en plus mal les mauvais traitements infligés à leurs cousins. Ce malaise s'illustrerait par l'augmentation des suicides et des dépressions au sein de la profession porchère.

Autre similitude qui rapproche familièrement l'homme du cochon, sans aller jusqu'aux supputations zoophiliques : la sexualité. On notera par exemple, à la différence de nombreux autres mammifères, que l'acte sexuel chez le suidé est, comme chez l'être humain, relativement long. Plus troublant encore : il a été observé que lors de l'accouplement, le verrat émet des grognements comparables à ceux du mâle humain, ce vieux cochon. Ajoutons à cela que la luxure, que toutes les grandes religions monothéistes perdent leur temps à condamner, est symbolisée chez les chrétiens par le cochon depuis la fin du Moyen Âge – ce rôle étant auparavant dédié au chien. La religion est ainsi parvenue à associer sexualité et saleté. C'est ce qui donnera au qualificatif « cochon » le double sens de lubricité et de malpropreté, en y rattachant l'obscénité et la perversité. Ce qui est révélateur du mépris qu'a toujours porté à l'égard de ses troupeaux de fidèles la religion, qui est peut-être la première institution à avoir considéré et jugé l'homme au travers de son double, le porc (et inversement). Aller jusqu'à dire que l'origine des religions est à chercher dans cette ambiguïté existentielle de l'*homo porcus*, il n'y a qu'un pas que nous nous abstiendrons de franchir. Faute de preuves.

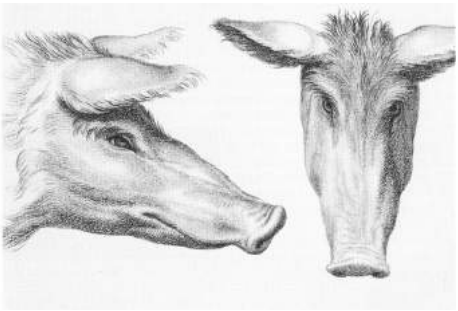
« […] il y a toujours eu un mélange d'attrait et de rejet à l'égard du cochon, qui demeure encore aujourd'hui. Pour moi, cela vient de son cousinage biologique trop grand avec l'homme. Ne serait-ce que par sa morphologie interne, le cochon est très proche de l'homme. D'ailleurs on tire toutes sortes de produits médicaux du porc (beaucoup plus que du singe) : l'insuline, les glandes surrénales du cochon sont utilisées aussi, on lui emprunte des morceaux de peau... Les médecines antique, puis arabe médiévale le savaient déjà, et la médecine contemporaine le confirme pleinement : à l'intérieur, c'est tout pareil ! À tel point qu'on sait greffer des organes porcins sur des hommes. Une truie peut même être mère porteuse d'un embryon humain le temps d'une opération chirurgicale ! Je ne sais pas quels troubles psychologiques on garde d'avoir été dans le ventre d'une truie, mais ça s'est fait, au Canada. »

Michel Pastoureau, « Le cochon est toujours coupable », *in Le Nouvel Observateur, mai 2009.*

À côté de ces ressemblances physiques, de nombreux tests scientifiques depuis le XIXe siècle ont démontré une intelligence très développée chez le porc. Seuls des abrutis peuvent encore croire le cochon con. Le cochon, comme l'homme, est un animal social, si ce n'est grégaire, curieux et affectueux. Pour preuve, et pas des moindres, de son niveau de civilité : c'est le seul animal, avec l'homme, à qui il faut un espace spécifique pour faire ses besoins – le cochon se refusant à faire sur sa paillasse. D'ailleurs, les spécialistes ont depuis longtemps démenti l'accusation selon laquelle le porc est un porc. Si le cochon aime à se rouler dans la boue, à défaut de prendre régulièrement des douches ou des bains comme le fait son cousin humain, c'est pour une raison simple : le cochon sue beaucoup.

Dans son plaidoyer *Le cochon* datant de 1882, l'historien Bernard Prost, s'évertuant à démontrer l'intelligence du cochon, rappelle un passage, certainement avéré, de l'*Histoire naturelle* de Pline narrant que « *des pirates s'étaient emparé d'un troupeau de porcs et l'emmenaient dans leur bateau ; ils s'éloignaient de terre, poursuivis par les cris désespérés du berger, quand les prisonniers, dociles à la voix de leur maître, eurent l'esprit de se jeter tous du même côté de l'embarcation pour la faire chavirer et purent ainsi regagner le rivage* ».

Nous nous permettrons de conclure notre démonstration sur l'intelligence porcine en remontant aux années 30 avant Jésus-Christ, pour saluer le Romain Varron, fin observateur et précurseur, qui affirmait déjà dans son traité d'agriculture *De re rustica* que le porc était l'animal domestique le plus intelligent – il oubliait simplement de préciser : avec l'homme.



« «*Nous allons dresser un millier de porcs à patrouiller autour des villages, à repérer les terroristes embusqués et à détecter des armes dans un large périmètre. En outre, ces animaux sont considérés comme dangereux par l'islam et, selon la foi musulmane, un terroriste qui a été au contact d'un porc n'a plus droit aux sept vierges qu'on lui promet au paradis.*» *Ben-Yaakov [directeur de Ha'Gdoud Ha'Ivri (Le bataillon hébreu), nda] indique que les porcs seront achetés grâce à des dons financiers et seront fournis essentiellement par le kibboutz Lahav, dans le Néguev, qui est déjà spécialisé dans le dressage de cochons renifleurs de mines.* »

« Les cochons de garde de Judée-Samarie », article de Maariv, repris dans *Courrier International*, 06/11/2003.

Il faut certainement comprendre le tabou religieux qui pèse sur le porc, en particulier chez les Musulmans et les Juifs, comme l'expression d'un malaise existentiel de l'homme face à son double porcin. La religion se caractérise par un déni de la bestialité humaine, un refus de considérer la part animale de l'homme. Le rapport qu'entretiennent les principales religions monothéistes avec les porcs est à chercher dans ce mépris de la vie terrestre, et en particulier de l'homme et de son corollaire, le cochon. Dieu a fait le porc à l'image de l'homme.

Les Juifs et les Musulmans ont tabouisé le porc, en s'interdisant notamment de le manger, non pas pour des raisons hygiéniques et climatiques – ces explications sont aujourd'hui largement réfutées – mais parce que, plus plausible, l'image que le cochon renvoie à l'homme distille chez ce dernier un profond malaise existentiel, qui remet en doute sa véritable nature, un doute que ne peut tolérer l'autorité religieuse. Il ressort deux grandes hypothèses qui tendent à expliquer ce tabou : la première est la question du cannibalisme ; cette impression pour l'humain, en mangeant du cochon, de manger un de ses congénères. La ressemblance est telle entre l'homme et le cochon que certains chercheurs affirment que la chair humaine (et notamment de l'enfant) a un goût très proche de celui de la chair porcine. « Les rares témoignages dont nous disposons

F

de la part d'humains ayant mangé de la chair humaine soulignent tous que ça a le goût du cochon. Ce qui n'est pas étonnant puisque le patrimoine génétique commun est considérable. On dit toujours que c'est admirable dans le cas du chimpanzé, qui a 97% d'ADN commun avec l'homme, mais chez le cochon, c'est 95% ! » (Michel Pastoureau). La seconde hypothèse est la difficulté, pendant longtemps, qu'ont eu les humains à ranger le porc dans une catégorie répertoriée, à le classifier dans une famille ou une espèce animale connue. Perplexes, ils ne comprenaient pas que la bête avait, comme tous les ruminants, le sabot fendu, alors même qu'elle ne ruminait pas...

> « *Vous ne mangerez pas le porc, qui a la corne fendue et le pied fourchu, mais qui ne rumine pas : vous le regarderez comme impur.* »
>
> Lévitique, XI, 7.

Le cochon n'échappe évidemment pas à la déconsidération et au mépris dans la religion chrétienne, même si la relation que celle-ci entretient avec l'animal a toujours été ambivalente – que l'on songe à Saint Antoine, cet anachorète du IVe siècle qui aimait se promener avec ses cochons ; le culte voué à celui qui deviendra le patron des charcutiers a même fait du cochon un symbole de régénérescence et de guérison. Une des raisons de la tolérance chrétienne à l'égard de cet animal satanique est le souci de se démarquer et de se distinguer, avec provocation et ostentation, du Judaïsme. Dans un système d'inversion témoignant de sa virulence anti-judaïque, le Christianisme a par exemple durant tout le Moyen Âge utilisé le cochon pour désigner le Juif, « ce mangeur d'enfants » – aujourd'hui, c'est le Musulman qui fait les frais de ce genre d'attaques et de stigmatisation.

Toutefois, le porc n'a pas toujours eu une image négative : dans de nombreux rites antiques, le verrat ou la truie sont liés symboliquement aux moissons, à la nature fertile, à la fécondité. À en croire Virgile, la truie d'Enée aurait mis bas

30 porcelets à l'endroit même où son propriétaire fonda la ville de Lavinium. Enée étant, suivant la légende, l'ancêtre de Romulus et Remus, il n'y a qu'un pas pour faire de sa truie l'ancêtre de la célèbre louve romaine.
En outre, l'interdit du porc dans les religions juive et musulmane est à relativiser. Aujourd'hui, Israël autorise des élevages de l'animal impur dans certaines de ses régions, et on omet généralement de dire que le Coran consent à ses ouailles, sous certaines conditions exceptionnelles, à manger du halouf, Dieu n'est pas chien.

> « *172. Ô les croyants ! Mangez des (nourritures) licites que Nous vous avons attribuées. Et remerciez Dieu, si c'est Lui que vous adorez. 173. Certes, Il vous est interdit la chair d'une bête morte, le sang, la viande de porc et ce sur quoi on a invoqué un autre que Dieu. Il n'y a pas de péché sur celui qui est contraint sans toutefois abuser ni transgresser, car Dieu est Pardonneur et Miséricordieux.* »
>
> Sourate II, 172-173.

*

> « *Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent*. »
> Lautréamont, Les Chants de Maldoror, Chant IV

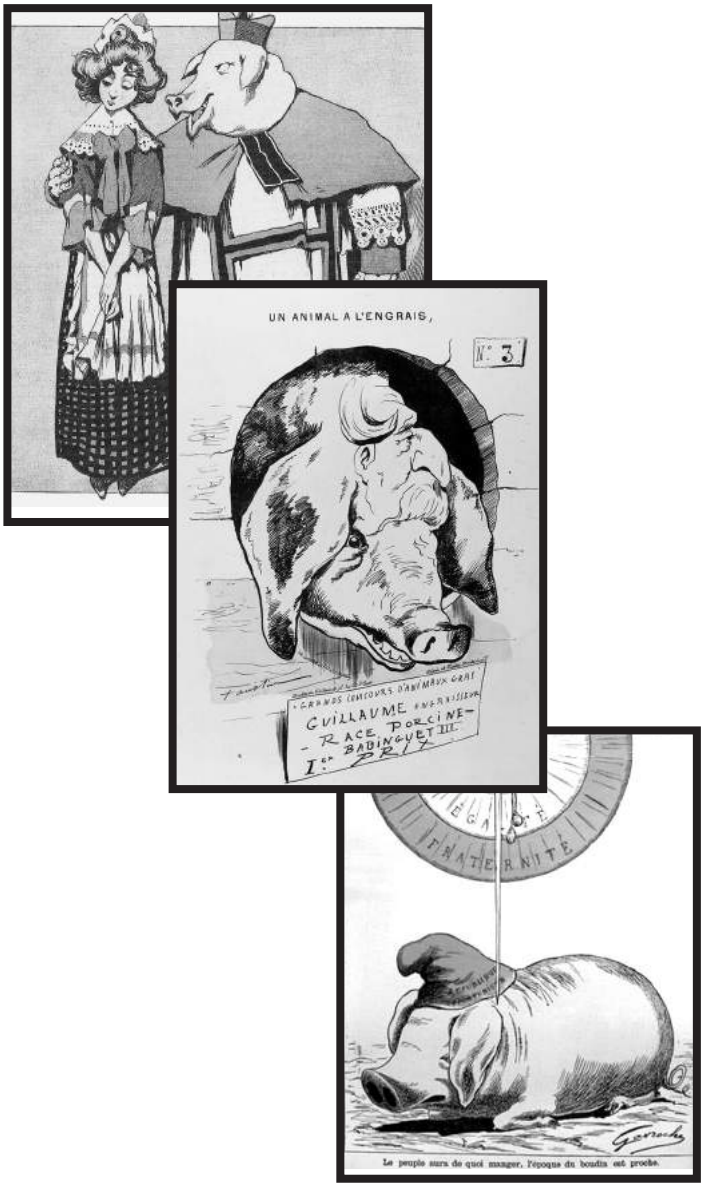
Comme l'a très bien montré Michel Pastoureau, les relations qu'entretiennent les deux bestiaux qui nous intéressent ici sont ambivalentes, si ce n'est ambiguës, faites à la fois d'attirance et de rejet, d'affection et de répulsion. L'explication la plus plausible est à rechercher dans ce cousinage, cette ressemblance physique, biologique, conduisant l'homme moderne à percevoir le cochon comme un reflet de lui-même. Le regard de l'homme moderne se perd dans le regard du cochon qui lui rappelle en retour l'incertitude de son existence. La vie de l'homme moderne est, à l'instar de celle du

porc moderne, problématique, puisqu'il n'y aurait plus de raison d'être. Toutefois, si la ressemblance entre les deux bêtes est aujourd'hui incontestable, il nous faut préciser qu'elle est la conséquence d'un long processus mimétique, de plusieurs siècles, qui s'est accéléré avec les mouvements révolutionnaires des XVIIIe et XIXe siècles. Cette période charnière a donné à l'homme moderne l'illusion de l'émancipation. Elle n'a été en réalité que le moment transitoire du passage d'une forme de domination à une autre, tout en faisant accroire que tout acte et toute décision politique obéirait désormais à l'intérêt commun. Or cet intérêt commun n'est que l'intérêt de l'économie. C'est l'affirmation et l'acceptation de la condition porcine de l'homme moderne qui s'est joué alors. Au nom de l'économie, la vie de l'homme moderne s'est retrouvée réduite à une vie de cochon – cantonnée à la satisfaction des besoins physiologiques – qu'il doit accepter, dès le plus jeune âge, sans grogner, sans couiner, ni grouiner.

À partir de juin 1791, avant que le Roi ne perde définitivement la tête, les caricaturistes anti-royalistes, eux, se la payent joyeusement en peignant Louis XVI sous les traits d'un cochon. Ces caricatures foisonnent et perdureront jusqu'à la fin de la Révolution.

> « *Cet animal a environ cinq pieds et cinq pouces de long. Il marche sur les pieds de derrière comme les hommes. La couleur de son poil est fauve. Il a les yeux bêtes ; il a la gueule assez bien fendue, le mufle rouge ; les oreilles grandes ; fort peu de crins ; son cri ressemble assez au grognement du porc.*
> *Il est vorace par nature. Il mange, ou plutôt il dévore avec malpropreté tout ce qu'on lui jette. Il est ivrogne et ne cesse de boire depuis son lever jusqu'à son coucher (...). Il est âgé de 34 à 36 ans, il est né à Versailles et on lui a donné le sobriquet de Louis XVI* ».
> *Description de la ménagerie royale d'animaux vivants,* pamphlet datant des années 1791-1792.

Cette caricature, omniprésente à l'époque, qui vise le personnage le plus élevé dans la hiérarchie sociale d'Ancien


UN ANIMAL A L'ENGRAIS,
N° 3
GRANDS CONCOURS D'ANIMAUX GRAS
GUILLAUME
RACE PORCINE
BADINGUET III
I.er PRIX
FRATERNITE
Le peuple sûrs de quoi manger, l'époque du boudin est proche.

Régime, doit être interprétée sur deux niveaux : d'abord, la caricature porcine a pour objectif de rabaisser et d'humilier le roi à travers cet animal infâme, paresseux et gras, dont la seule destinée est d'être tué pour être bouffé. Il s'agit donc ici d'une attaque visant le pouvoir, à travers la mise à mort symbolique du souverain. La guillotine n'est qu'un billot de boucher amélioré. « Le cochon de la ferme doit être égorgé, c'est son destin habituel ; le cochon menaçant doit être détruit, c'est une mesure de défense. Le destin du roi/cochon paraît donc scellé dès que son substitut animal a été choisi. Ce biais permet de comprendre l'attribution à Louis XVI du signe. [...] » (Collectif, L'animalité : hommes et animaux dans la littérature française, 1994). Mais sur un second plan, la caricature porcine décrit la chute du souverain qui, du sommet de la pyramide sociale tombe au plus bas, à savoir au milieu de la ferme, au cœur du monde paysan, dont le cochon est à l'époque l'animal familier. Le roi cochon chute de son trône et se retrouve au même niveau que ses sujets, sur un pied de cochon d'égalité. Il est intéressant de remarquer que la transformation zoomorphique du roi dans ces caricatures est le plus souvent partielle, ne lui attribuant qu'une partie du corps du verrat (la tête ou le corps du porc). En caricaturant ainsi le roi, avec cette indécision qui le reconnaît à la fois homme et verrat, les anti-royalistes soulignent, plus ou moins inconsciemment, la proximité qui déjà se dessine entre la condition du peuple et celle du porc. Nous voyons ici les prémisses d'une affirmation de l'identité porcine chez l'homme moderne.

Un siècle plus tard, la société marchande poursuit sa construction identitaire à travers la symbolique cochonne. Cette mise en ordre sociale, politique et économique se décrit, et se décrie, porchère et porcine. On constate par exemple que dans la deuxième moitié du XIXe siècle, jusqu'au début du XXe, c'est-à-dire durant l'affermissement et la consolidation en France de la République, le cochon est l'animal le plus employé dans la caricature politique. Même si l'usage du cochon dans la représentation satirique

remonte au moins au XVIe siècle, au XIXe siècle elle se généralise et ce, jusqu'à la Première Guerre mondiale, cette guerre fondatrice que tout le monde s'accorde aujourd'hui à qualifier, littéralement, de boucherie... inaugurant un siècle de carnage à l'échelle industrielle. Usant de tous les attributs symboliques de la bête (saleté, luxure, bêtise, goinfrerie, etc.) la caricature n'épargne à l'époque aucune tendance politique et intellectuelle, aucun groupe social ou religieux. Tout est bon dans le porc, même ses travers (cf. G. Doizy, « Le porc dans la caricature politique (1870-1914) : une polysémie contradictoire ? » in Sociétés & représentations, n° 27, 2009).

On notera également que dans les années 1920, des caricaturistes allemands comme Georges Gorz, Hans Grundig, etc. ne se privent pas d'attaquer l'intégrité physique et morale du bourgeois, en figurant ce symbole de décadence et de vulgarité en cochon – avant de l'évincer, dix ans plus tard, par la figure du porc-nazi.

Parce que le temps presse, nous retiendrons cette caricature, encore actuelle, attribuée à Walter Crane et datant des années 1890, représentant trois allégories de systèmes politiques : le premier, la « Monarchie absolue », qui montre sous la bannière « Ma volonté est la seule loi » un énorme verrat couronné qui s'empiffre, à l'écart du peuple porcin ; le second, la « République bourgeoise » décrivant sous la bannière « Libre concurrence » une foule de cochons se battant entre eux pour atteindre l'auge collective ; et le troisième, la « République sociale » qui, sous l'inscription « À chacun sa part » nous montre des porcs alignés chacun dans leur compartiment, disciplinés, qui ne font que bâfrer (notons que l'expression « République sociale » apparait au moment de la révolution de 1848 et Marx l'utilise, notamment dans La Guerre Civile en France, pour désigner un modèle révolutionnaire de type Commune de Paris).

*

« Il était enfin venu, le jour où je fus un pourceau !
J'essayais mes dents sur l'écorce des arbres ;
mon groin, je le contemplais avec délice. »
Lautréamont, ibid.

Le spectacle paranoïaque et angoissé du système capitaliste confronté à l'éventualité d'une épidémie de grippe A a montré comme ce dernier est peu assuré sur son devenir, prêt, dans un mouvement de panique, à aller jusqu'à remettre en question le postulat même de l'économisme : le temps infini.

La défense du système, dans un réflexe pavlovien, a été de rejeter sur le porc la responsabilité de cette pandémie annoncée, sans démontrer pour autant la culpabilité de l'animal, accusé d'être à lui seul à l'origine de ce virus grippal. Nous l'avons évoqué plus haut : le XXe siècle, cet abattoir à ciel ouvert, ce siècle d'équarrisseurs, de charcutiers et de tripiers, a été inauguré par une boucherie, la Première Guerre mondiale. Cette boucherie s'est terminée avec la grippe espagnole (1918-1919) qui a décimé entre 20 et 100 millions d'individus, soit au moins trois fois plus de morts que la boucherie des tranchées. L'hypothèse la plus plausible quant au développement de la souche du virus de cette « grippe espagnole » est un virus mutant issu de l'interaction des populations humaines, porcines et aviaires. Faire porter scandaleusement au ladre toute la responsabilité de l'épidémie, c'est une façon d'omettre que l'homme est aussi, par nature, un parasite. Le porc en est, depuis des millénaires, à la fois le témoin privilégié et la victime expiatoire.

*

Dans le monde animal, l'humain et le cochon sont des modèles d'exploitation, d'humiliation, de mépris, d'avilissement, à tel point que le cynisme ambiant ne se gêne plus pour affirmer l'inanité du besoin et de la volonté de transformer et d'améliorer les conditions de vie présentes. Ce serait, nous dit-il, comme vouloir jeter des perles aux pourceaux.

Il est amusant de constater que dans cette époque qui nous est vendue technologique, compétitive, esthétique, festive, hygiénique, en « temps réel », nous y vivons comme des porcs, que tout y est fait pour que nous nous complaisons dans un état bêtement porcin. Mais le problème, inédit dans l'histoire, est, répétons-le, que l'homme moderne a toutes les caractéristiques du cochon moderne, sans pour autant en être un.

Il est amusant enfin de constater, suivant la dialectique moderne, que si, effectivement, de l'être, le monde bourgeois nous a fait glisser vers l'avoir et le paraître, le miroir qui nous est aujourd'hui tendu nous renvoie quotidiennement l'image du goret impassible, image derrière laquelle se dissimulent tous les héros et les mythes contemporains : la vie en rose.

En définitive, toutes les images produites par la société marchande ne sont que des représentations porcines. C'est-à-dire les images fausses d'un monde qui ne l'est pas moins.

AC-644-ZD

Charles Péchard, vilain commissaire de police de la ville de Paris, est l'auteur de *Police, une méthode de défense et d'attaque* enseignant les diverses manières d'arrêter, d'immobiliser, de terrasser, de conduire ou de désarmer un soit-disant malfaiteur. L'ouvrage publié par J. Rueff en 1909, est illustré de 130 gravures, dont est extraite cette photographie... Plus de clichés sur *Livrenblog*...

Boxe et police

Louis Léon-Martin

Le 13 septembre 1838, M. Delessert, conseiller d'Etat, préfet de Police, adressait aux maires des communes de la Seine la circulaire suivante :

> « Depuis quelque temps, des luttes de boxeurs ont lieu dans les communes qui avoisinent la capitale.
>
> « Ce spectacle, que repoussent nos mœurs et notre civilisation, a déjà fait de ma part l'objet de plusieurs interdictions dans Paris.
>
> « Il importe donc de prévenir le retour de semblables luttes, par une surveillance assidue dans votre commune, à l'effet de les interdire et d'assurer, le cas échéant, la répression de semblables excès.
>
> « Veuillez donc bien, si de pareils combats venaient à s'établir dans votre commune, soit dans un enclos particulier, soit dans un établissement public, intervenir pour les empêcher et livrer aux tribunaux les acteurs, témoins et instigateurs de ces sortes de luttes qui peuvent, jusqu'à un certain point, être considérées comme des tentatives de meurtre volontaire.
>
> « Vous ferez, le cas se réalisant, diriger sur ma préfecture par la gendarmerie les personnes qui auront pris une part active à la lutte qui aurait été engagée, soit avant votre intervention, soit au mépris de vos défenses.
>
> « Il est essentiel que des ordres soient donnés par vous à la gendarmerie de votre résidence à l'effet d'exercer par cette force armée une surveillance dans le même but et de vous signaler les réunions de cette espèce qui pourraient se former à votre insu, en vous prêtant l'appui nécessaire pour procéder à l'arrestation des lutteurs et des principaux instigateurs de ce genre de combat. »

S'il ne surveillait qu'assez mal le style de ses rédacteurs, M. Delessert, conseiller d'État et préfet de Police, était plutôt sévère pour le sport.
J'ai continué à feuilleter le dossier « Boxeurs » aux archives de la Préfecture.
Il est maigre et ne contient que peu de pièces. J'ai relevé cet ordre : « Faire arrêter les boxeurs et les conduire à la préfecture de Police » tout simplement et, quatorze ans plus tard, en 1852, une note assimilant les boxeurs aux saltimbanques et ne prescrivant que des spectacles bienséants « où le public honnête ne soit jamais indisposé et ne reçoive aucune atteinte pénible, dans ses sentiments d'humanité et de convenance ».
Puis plus rien !... Plus rien pendant des années, et une soudaine explosion de documents, gravures, circulaires, extraits de journaux et vignettes à propos du jiu-jitsu...Mais ça, c'est toute une histoire. En 1901, M. Bernard, contrôleur général de la préfecture de Police, promenait dans Paris le procureur général de Tokyo, venu avec plusieurs hauts fonctionnaires étudier l'organisation de notre administration. La mission se présenta un jour à un poste de police afin d'assister à une relève de service. Je ne surprendrai personne en disant que la visite n'avait rien d'inopiné. De fait, le commissaire dûment averti avait choisi une série de gaillards des brigades de réserve, lesquels étaient d'un gabarit impressionnant. Les agents de réserve avaient alors 1 m. 80 et pesaient entre 85 et 95 kg. Ils étaient noirs de cheveux, forts en couleur, épais dans leur masse et formidables dans leurs pectoraux, avec un air de famille dans la nuque, la moustache, la mâchoire et le poing. M. Charles Piéchard, commissaire de police qui accompagnait la mission, jugea le moment venu de prononcer un mot historique :
- Voilà, dit-il. Voilà, Monsieur le Procureur général, des hommes que l'on aime à présenter à ses amis comme à ses ennemis.
Le procureur général eut un petit regard de coin et, se penchant vers ses compatriotes, échangea avec eux quelques mots qui les mirent en gaîté.

Ce n'était pas un succès.
Le lendemain, M. Charles Piéchard, étant revenu à la charge, apprenait du procureur général que la force superbe ne va pas toujours avec l'intelligence et que les agents japonais, beaucoup plus petits mais plus agiles, s'exerçaient à un jeu d'attaque et de défense nommé jiu-jitsu, lequel les rendait dans leur petite taille infiniment plus redoutables que les géants des brigades.
M. Charles Piéchard était de bonne volonté. Il se laissa facilement convaincre et, après s'être documenté, il écrivait lui-même quelques années plus tard, un traité de jiu-jitsu à l'usage de la police parisienne... C'est un ouvrage sérieux dans le fond et réjouissant dans la forme. On y voit de nombreuses photographies où les agents du début du siècle - les agents abondamment pileux et solennels qui roulaient les r « pour ne pas se faire remarquer » disaient-ils, mettent à mal deux malandrins dont l'un ressemble à un sacristain et l'autre à un pêcheur à la ligne...
Entre temps le jiu-jitsu révolutionnait les foules. Régnier dit Ré-nié rencontrait dans un combat célèbre le pugiliste Dubois dont il avait facilement raison et M. Lépine, préfet de Police, décidait de faire apprendre aux agents de la Sûreté la méthode nouvelle.
Il faut lire les journaux de l'époque. L'instant était-il infécond en événements? je ne sais. Mais toutes les gazettes sont alertées. *Les Lectures pour Tous, Le Monde Illustre., La Vie au Grand Air, Le Grand Illustré* consacrent à la nouvelle méthode des pages bourrées de photographies. *Le Matin* écrit :

> « L'émoi est au camp de la pègre parisienne. Avant peu les agents de la Sûreté seront tous initiés aux mystères de la lutte japonaise. Ainsi en a décidé dans sa prévoyante sagesse le préfet de Police.
> « Aussi bien MM. les apaches avaient-ils dès longtemps montré la nécessité de la nouvelle mesure prise par M. Lépine. Tous les premiers - une des hautes personnalités de la Préfecture de Police nous l'affirmait du moins hier - ils avaient songé à se faire enseigner les éléments du jiu-jitsu et n'hésitaient pas à s'en servir, le cas échéant, à l'égard des agents avec qui ils étaient aux prises.»

La Presse ne demeure pas en reste.
L'Intransigeant publie un dessin montrant légende :

> « M. Lépine. - Mes amis, le tabac ordinaire a fait son temps. Il faut marcher avec le progrès. Dorénavant, nous passerons les délinquants au jiu de tabac !... »

L'Eclair fait paraître. une longue et importante étude. M. Gaston Jollivet rédige un considérable article :

> « Les Parisiens très nombreux auxquels leur guenille est chère, commence-t-il, et qui en tout cas tiennent à la garder le mieux possible contre les apaches, ont appris une bonne nouvelle, cette semaine : l'ouverture de cours de jiu-jitsu pour les sergents de ville... »

Bref ! Partout c'est un cri de délivrance. Il semble que Paris, obsédé par la terreur des apaches, respire enfin. Imaginez aujourd'hui Chicago délivré d'Al Capone et de sa bande. C'est à peu près ça. On reconnaîtra qu'à distance cela ne laisse pas de paraître légèrement disproportionné... D'autant plus disproportionné que le jiu-jitsu naturellement fut un fiasco. C'est merveilleux de connaître des prises irrésistibles ; encore faut-il pouvoir les opérer. Les agents de M. Lépine, bâtis en chars d'assaut, ignorants du sport et de ses effets, incapables aussi de faire un cent mètres, étaient bien dans l'impossibilité de se saisir de malfaiteurs dont le plus malingre savait au moins courir et « se débiner ».
Depuis, les choses ont changé.

MAISONS AMIES

Autant le dire, la maison Poulaga n'est pas une maison amie ! D'ailleurs, c'est vrai, Louis, que les choses ont changé ! Les condés sont toujours autant des buses en *jiu jitsu*, mais ils sont armés et nous tirent comme des lapins. Merci Léon-Martin !

EDITION DU SANDRE : Nous aimons particulièrement les éditions du Sandre et saluons Guillaume. Ne ratez sous aucun prétexte les sorties qui suivent...
Emile Zola, Ecrits sur la musique : Parallèlement à sa carrière littéraire, Zola fut un critique musical très actif, en prise avec les débats esthétiques de son temps. Ce volume réunit l'ensemble des écrits de Zola consacrés à musique, dont une bonne part, parue en revue, n'avait jamais été éditée. Edition établie et présentée par Olivier Sauvage. Date de parution : décembre 2010
Charles Cros, Œuvres complètes : Proche de Rimbaud et du cercle Zutique, Cros (1842-1888) était considéré par Breton comme l'un des précurseurs du surréalisme. Poète, il fut aussi un inventeur de grand talent : on lui doit la photographie en couleur et le disque à microsillons par exemple. Si son œuvre fut longtemps éditée dans la Pléiade aux côtés de celle de Tristan Corbières, elle est désormais introuvable. Edition établie et présentée par Jacques Brenner.
Guy de Maupassant, Théâtre complet : Théâtre érotique ou drames bourgeois, les pièces de Maupassant sont mal connues mais délicieuses, et font pleinement partie de son œuvre. Edition établie, annotée et présentée par Noëlle Benhamou.
Et Rappelons le plus ancien mais toujours aussi intéressant : ***Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste,*** Michael Löwy et Robert Sayre : Parce que le romantisme est une vision du monde, il traverse l'ensemble des domaines de la culture, prenant de multiples formes, se jouant des catégories a priori et s'incarnant en de multiples figures. On ne s'étonnera donc pas de voir se croiser et s'articuler ici mouvements culturels (le surréalisme), événements historiques (la Révolution française, l'insurrection républicaine de 1832), philosophie (Sorel, Benjamin, Adorno…) et littérature (Wilde, Faulkner, Huysmans…). Les auteurs se sont aussi intéressés aux rencontres du romantisme et d'autres courants philosophiques, politiques ou littéraires, comme la philosophie des Lumières, la littérature dite « décadente », le féminisme ou le marxisme.
Editions du Sandre : 57, rue du Docteur Blanche, 75016 Paris

MOUCK : Chouette découverte que ces éditions Mouck, basées à paname. L'idée, des textes anciens illustrés pour la jeunesse d'aujourd'hui. Du Victor Hugo, du Daudet, du Mark Twain, du Zola, du Rimbaud, du Flaubert, dès 5, 7 ou 8 ans. Voilà qui est plutôt sympathique. Un peu cher, (en moyenne 15 neurones), avec au catalogue, notons-le, Le Masque prophète de Napoléon Bonaparte. Et ça, c'est la classe de faire lire du Napoléon à ses chiards…
Editions Mouck, 7 rue Guy Patin, 75010 Paris.

A REBOURS : Les Editions A Rebours nous plaisent énormément. De par leur nom, évidemment. Mais aussi pour leur catalogue, heureusement. L'incroyable *Messaline* de Jarry, les coruscants *Physique de l'amour* et *Proses moroses* de Remy de Gourmont, le suintant *Sainte Lydwine de Schiedam* de J.-K. Huysmans, le cinglant *Traité du fouet* d'Amédée Doppet, le profond *De la sodomie* de Sinistrari d'Ameno, l'injuste *Marquis de Sade* de Jules Janin, l'occulte *Joris-Karl Huysmans et le satanisme* de Joanny Bricaud, les sanglants *Ecrits d'un tueur de bergers* de Joseph Vacher, l'infernal *Infernaliana* de Nodier, le pendable *Hermiston, le juge pendeur* de Stevenson, le marquant *Du Tatouage chez les prostituées* des docteurs Le Blond & Lucas, l'aimable *Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse* de Jean de Tinan ou le sévère *Eau de Jouvence* de Sacher-Masoch…

LE CASTOR ASTRAL : On a beaucoup parlé de ce castor dans la presse lors de la sortie des *Moustiques n'aiment pas les applaudissements.* Moins à l'occasion de celle du *Soleil de Satan*, de *Monsieur Ouine*, de *la France contre les robots*, des *Grands Cimetières sous la lune* ou de la *Nouvelle Histoire de Mouchette* de Georges Bernanos. Nous signalerons pour notre part *Précaution inutile* de Marcel Proust et *Conscience contre violence* de Stefan Zweig… Le Castor Astral : 52 rue des grilles, 93500 Pantin.

CYNTHIA 3000 : Juste un titre pour les amis de Cynthia. Laurent Tailhade : *Au pays du mufle*, Edition revue, augmentée et annotée par Gilles Picq. 146 pages. 15 x 21 cm. 300 gr. Prix : 20 € [+ port].il s'agit d'une édition revue, et augmentée de quelques inédits retrouvés et contenant les variantes des différentes éditions, autant dire l'édition définitive des ballades et quatorzains de la période 1884-1894, où le pamphlétaire fustige le mufle et la muflerie de ses contemporains. Leur nouvelle adresse : Cynthia 3000, 5, rue du bauchet, 51470 Saint-Memmie

LA PART COMMUNE : Les gens qui se cachent derrière les Editions La Part commune sont des gens, ma foi, fort sympathiques. Dernièrement sortis, nous vous conseillons évidemment l'excellent *Chants de la pluie et du Soleil* d'Hugues Rebell, incontournable, *Le Salut par les juifs* de Léon Bloy, *Sous-Offs* de l'ami Descaves (et tant que nous y sommes, allez donc faire un tour sur le site qui lui est dédié), *Wassila et les voleurs* d'Aurore Gailliez ou le très joli livre de Mario Otero et JL Coatrieux sur le tango (*Tango-Monde*)… La Part commune : 27 rue de Lorgeril, 35000 Rennes .

SULLIVER : Chez Sulliver aussi, nous trouvons de très jolies choses comme *Lettres et dessins d'Otto Dix,* traduit de l'allemand et présenté par Catherine Teissier. L'excellent *Cinéma enragé au Japon* de notre ami Julien Sévéon. La curieuse *Pétition à l'académie des Beaux-Arts pour les étudiants que l'on empêche de dessiner* de Sophie Herszkowicz. L'épatant et revigourant *Georges Darien* de David Bosc. La très discutée *Littérature à contre-nuit* de Juan Asensio (où l'on parle entres autres grands noms de Georges Trakl, Bernanos ou Ernest Hello). *Les Chroniques politiques* de Guy de Maupassant. L'indispensable *Champavert, le lycanthrope* du très malchanceux Petrus Borel. Le non moins

formidable *Belluaires et Porchers* de Léon Bloy. Et pour votre table de chevet, *La Révolution* de ce très brave type que fut Gustav Landauer. Sacré catalogue encore une fois ! Editions Sulliver, BP 8, 06530 CABRIS.

LE VISAGE VERT : Pas de grand discours autour de cette surprenante maison d'édition ; juste deux titres indispensables !!
Yue Laou. Le Faiseur de lunes par Robert W. Chambers, illustrations de Lancelot Speed : «Alors tout autour de nous dans les roseaux secs se fit un bruissement comme si des animaux eussent rampé, et une odeur fétide et âcre emplit l'air : je la connaissais, cette odeur. Je vis les animaux aux corps de crabe, aux pattes d'araignées, pulluler autour de nous et traîner leurs corps jaunes, mous et poilus, dans les herbes écartées. Il en passa des centaines, empoisonnant l'air, culbutant, se tortillant, rampant, levant leurs hideuses têtes sans bouche. Les oiseaux, à moitié endormis et surpris par l'obscurité, voletaient devant eux, en proie à une terreur panique. Les lapins surgissaient de leurs terriers ; les belettes se glissaient pareilles à des fantômes en fuite. Tout ce qui restait d'êtres vivants dans la forêt se levait et fuyait devant cette invasion hideuse. J'entendis le cri d'un lièvre terrifié, le reniflement d'un chevreuil en déroute, et le galop pesant d'un ours. Pendant ce temps, j'étouffais, à demi suffoqué par cette odeur empoisonnée ! »
De l'Américain Robert William Chambers (1865-1933), la postérité n'a retenu que l'étonnant recueil Le Roi en jaune (1895), trait d'union entre Edgar Poe et Lovecraft. Dilettante du fantastique et du macabre, Chambers a su parfois renouer avec l'inspiration de ses débuts, comme en témoigne la longue nouvelle que nous proposons dans une traduction révisée. Avec l'érudition qu'on lui connaît bien, Michel Meurger commente la grande richesse symbolique et culturelle du Faiseur de lunes, dans son étude « Le Chaînon manquant entre l'oursin, l'araignée et le diable. L'altérité plurielle chez Robert William Chambers ». Un volume de 145 x 215, 100 p., 11 euros
Edgar Allan Poe. Essai par Hanns Heinz Ewers : « Griswold avait raison : Edgar Allan Poe buvait. Or, étant donné que son corps – comme c'est notre cas à tous – était relativement peu sensible à cette intoxication éthylique, le terrain n'ayant été que trop bien préparé par les générations successives de buveurs qui constituaient sa lignée, il buvait beaucoup. Il picolait. Mais il le faisait sciemment, il le faisait pour parvenir à cet état d'ébriété grâce auquel il pourrait créer – peut-être des années plus tard – de nouvelles valeurs artistiques. Une telle ivresse n'est pas un plaisir, c'est une épouvantable torture qui ne peut être ardemment désirée que par celui qui porte au front la brûlante marque d'un Caïn de l'Art. »
Auteur de Mandragore et de L'Araignée, Hanns Heinz Ewers (1871-1943), généralement plus connu pour ses contes cruels et son goût de la provocation, se livre ici à un exercice d'admiration inattendu. C'est l'occasion pour l'esthète allemand d'analyser le processus créatif chez Edgar Poe et de définir sa conception de l'Artiste. En complément à l'essai d'Ewers, notre édition propose des variations autour du Corbeau : l'original d'Edgar Poe (1849), ainsi que la traduction allemande (inédite) d'Ewers et une traduction française peu connue de William L. Hughes, illustrées par John Tenniel, C. J. Staniland et Gustave Doré. Un volume de 145 x 215, 94 p., 11 euros

ARTHUR CRAVAN

Le poète aux cheveux les plus courts du monde

Noël Godin

« Restez mystérieux », conseillait Arthur Cravan. « Plutôt que d'être pur, optez-vous nombreux. » Nombreux comme lui qui prétendait être ou avoir été marin, muletier, cambrioleur', poète, ex-champion de France de boxe, cueilleur d'oranges en Californie, neveu d'Oscar Wilde, prospecteur de mines d'or, professeur de pugilat, rat d'hôtel... » et qui, pas plus qu'à un signalement anthropométrique, n'aurait supporté d'être annexé à un rôle (« Il jugeait dérisoires tous les rôles qui nous sont imposés de la naissance à l'agonie [2]. Son rire narquois, destructeur, visait tout ce qui nous rétrécit. » [François Bott]), à une signature unique (il écrivait tout lui-même dans sa revue *Maintenant* mais y essaimait les pseudonymes), à une identité ethnique (« Je me lève londonien, je me couche asiatique »), à un *modus vivendi* (« Je ne veux pas me civiliser »[3]) ou à une gugusserie idéologique comme celle de l'égalitarisme (« Qu'il vienne celui qui se dit semblable à moi que je lui crache sur la gueule. »).

Comme pour Artaud, il était du dernier ton pour Cravan de « jouer des tours de son métier » au public de ses causeries. André Salmon rapporte sans rire d'un pied très carré dans le Gil Blas du 30/11/1913 que « parlant de la littérature » au cercle parisien de La Biche, « Cravan regretta que le choléra n'ait pas emporté à trente ans les grands poètes, ce qui leur eût épargné une vie mesquine ». Et nous apprenons par Paris-Midi à quoi ressembla sept mois plus tard la conférence de l'aède-pugiliste aux « Sociétés Savantes » :

«*Avant de parler il a tiré quelques coups de pistolet puis a débité, tantôt riant, tantôt sérieux, les plus énormes insanités contre l'art et la vie. Il a fait l'éloge des gens de sport, supérieurs aux artistes, des homosexuels, des voleurs du Louvre, des fous, etc. Il lisait debout en se dandinant, et, de temps à autre, lançait à la salle d'énergiques injures. (...) Les choses ont failli se gâter quand cet Arthur Cravan a éprouvé le besoin d'envoyer à toute volée sur le premier rang des spectateurs un carton à dessin qui, par hasard, n'atteignit personne*.»

De son côté, l'historien du dadaïsme Georges Hugnet laisse entrevoir ce que fut, en avril 1917, l'allocution sur la peinture prononcée par Cravan le jour du vernissage du premier Salon des Indépendants de New York :

«*Le public est choisi, élégant et intellectuel, à la fois bon enfant et sophistiqué. Cravan se présente à lui quelque peu débraillé et traînant une valise qu'il ouvre et vide de son contenu, répandant tout autour de lui des paquets de linge sale. Manifestement ivre mort, il ne dit rien mais commence à se déboutonner. Les dames du monde se voilent la face et crient. La police arrive.* »

On embêta encore Cravan parce que, « révolté intégral jusqu'à mépriser les centres révolutionnaires où l'individu est requis par le groupe » [André Salmon, *Souvenirs sans fin*, 1951], il aimait faire l'amour sur le ponton des bateaux-mouches, il avait le coeur sur les lèvres (« La littérature, c'est ta, ta, ta, ta, ta, ta »; « Tous les propriétaires sont des termites »; « J'allais mordant les passants »; « Je trouve que ceux qui rient devant une fumisterie ou un chefd'oeuvre sont des gens heureux »...) et il faisait toujours faux bond à ses camarades d'attelage (à propos de sa self-démobilisation pendant la guerre 14-18: « J'aurais eu honte de me laisser entraîner par

l'Europe - qu'elle meure, je n'ai pas le temps ». Et Gabrielle Buffet-Picabia raconte comment il parvint à échapper en 1917, aux States, à une brusque mobilisation générale en se déguisant... en permissionnaire, tandis qu'on sait par Blaise Cendrars qu'il continua sa décarrade de Montréal à Terre-Neuve travesti jacklemmonesquement en dame[4]).

Mais c'est sa fumante critique du Salon des Indépendants, qu'il vendait lui-même à la porte de la manifestation sur une poussette des quatre-saisons, qui atteindra le plus de «petits mystiques-roquets» [Georges Bataille] dans leur honneur et dans leur dignité. Ecoutons le Journal de la Rive Gauche prendre fait et cause le 15 juin 1914 pour « le poète aux cheveux les plus courts du monde » alors qu'il venait d'écoper de huit jours de maison d'arrêt :

« *Nous nous joignons à tous nos confrères de la presse indépendante pour demander l'acquittement en appel du critique d'art et boxeur Arthur Cravan, condamné en correctionnelle à huit jours de prison sans sursis pour avoir critiqué en termes violents les ordures ménagères, tableaux vaselines, statues en fer blanc, gravelures en taille d'ours, que des pseudo-peintres ou sculpteurs métèques exposaient il y a quelques mois, dans une immense poubelle baptisée pour la circonstance le Salon des Indépendants. Ces peintres et sculpteurs, cubistes, futuristes, simultanéistes qui ne craignent pas d'insulter au bon goût français, par les oeuvres ou leurs hors-d'oeuvres, et dont les peintures violentes ont déterminé de nombreuses conjonctivites chez les visiteurs, ont la prétention de museler les critiques qu'on n'achète pas et de les traîner devant les tribunaux pour leur inculquer de gré ou de force les principes futuristes, cubistes ou simultanéistes. Certes, il serait préférable de promener une torche incendiaire parmi les détritus de l'art métèque que de critiquer les malheureux détraqués ou fumistes qui s'exhibent dans un endroit clos, mais Arthur Cravan est un timide, un doux, qui préfère tuer les cubistes par le ridicule en les critiquant dans un langage de boxeur.* »

NOTES :

l. Gabrielle Buffet-Picabia: « Cravan se vantait d'avoir accompli le « cambriolage parfait » chez un bijoutier de Lausanne. »
2. Mina Loy, sa seconde épouse (Cravan était bigame) : «Sa vie était irréelle ou surréelle, en ceci qu'il n'a jamais été la chose qu'il aurait risqué d'être. (...). Exemple, ayant trouvé un petit emploi chez Brentano's, il envoya tous les livres à la tête de sa première cliente parce qu'elle s'était permise de dire : «Allons, allons !» alors quil s'escrimait à ficeler la commande : il estimait outrageant qu'une petite soubrette de comédie s'arroge le droit de lui dire - à lui - « Allons, allons ! », et il planta tout là.»
« Il a une fois travaillé à Berlin dans une fabrique de produits sucriers, versé dans un fossé au volant de la voiture dans laquelle avait pris place son patron, après quoi il était parti à pied, disant au dit patron et montrant la voiture: « Débrouillez-vous pour la remettre sur ses roues. » »
3. Témoin le maître d'école qu'il « coucha en travers de ses genoux pour lui administrer la canne. » [Mina Loy].
La même : « Il était renvoyé de partout - de l'école, du lycée, plus tard de son travail.»
4. André Breton dans une lettre à R. Gaffé (3 novembre 1932) : « Arthur Cravan avait réussi, je crois, à être déserteur à la fois de cinq ou six pays. »

Boxes, ou l'art en boite...

Du 26 avril au 28 mai 2010 a eut lieu l'exposition des œuvres plastiques de Pétra Werlé et Lolita M'Gouni, intitulée *Eros & Thanatos*, au musée Dupuytren à Paris.

Pétra Werlé fait ici œuvre d'entomologiste. Elle confectionne des fées, des elfes, des farfadets et des lutins en mêlant les enzymes de sa salive avec le gluten de la mie de pain qu'elle malaxe pour empêcher à l'artefact de se décomposer. Ses scènes pornographiques sous cloche sont charmantes. Selon elle, « c'est aussi une fresque humaine. Un genre de vanité. Car il y a quelque chose du tragique de la condition humaine dans le fait de se parer de ses plus beaux atours comme si l'immortalité pouvait exister. Tout cela est vain puisqu'on est tous condamnés.» Il en va de même évidemment de la sexualité. En ce sens elle rejoint le travail de Lolita M'Gouni, avec qui elle exposait donc, et que les lecteurs et lectrices d'*Amer* connaissent bien. Lolita travaille, elle aussi, la mie de pain, mais cette fois comme matériau périssable et tente par là de révéler la finitude qui existe en chaque chose. La plus belle pièce à notre goût, qui est aussi la plus représentative de son travail, demeure son autoportrait d'anticipation qui interroge radicalement les limites effectives entre le provisoire et le durable. Ce *memento mori*, une tête en cours de putréfaction et à moitié décharnée, se dévoile comme un «autoportrait évolutif et prémonitoire» qui endosse sa décrépitude et évoque la fin programmée de l'auteur appréhendé ici comme «son propre agent critique». Les travaux de Pétra et Lolita étaient présentés au sein du formidable musée d'anatomie pathologique de la Faculté de médecine de Paris. Notons que cette exposition a posé, une nouvelle fois encore, la question de la place de l'art dans notre société en soulevant celle de la légitimité d'une telle incursion dans un musée tératologique. Il serait bien impudent de balayer cette interrogation d'un revers de manche et nous vous laissons tout entier à cette réflexion en encourageant ceux et celles qui ne l'ont pas encore fait à visiter ce musée, Centre des Cordeliers 15 rue de l'Ecole de médecine - 75006 Paris. Et pour ceux et celles qui ont loupé l'exposition, vous pouvez toujours zieuter ce vestige de la manifestation dans l'espace virtuel que nous espérons également périssable : http://www.youtube.com/watch?v=GsFPc1UjqqQ&feature=youtube_gdata

L'Oeuvre secrète de Gustav-Adolf Mossa,

Mossa est considéré aujourd'hui comme le dernier peintre symboliste français. Il vécut toute sa vie à Nice, ce qui en soi, est déjà un exploit, et se consacra essentiellement à sa fonction de conservateur du

musée des Beaux-Arts de la ville, poste qu'il occupa dès 1926. Son oeuvre symboliste fut cachée par ses soins, puis redécouverte dans les réserves après sa mort en 1971. L'exposition présentée au musée Rops, à Namur, entre le 30 janvier et le 16 mai 2010, présentait une soixantaine d'oeuvres provenant d'institutions publiques et de collections privées, tant belges qu'étrangères et dont trois oeuvres sont issues de la collection d'Anne-Marie Gillion-Crowet, célèbre collectionneuse d'Art nouveau et inspiratrice de René Magritte. L'expo, en un seul mot : éblouissante ! Ne ratez jamais une occasion de voir ou de revoir l'oeuvre de ce peintre ! L'année 2010 sera aussi celle d'une exposition sur le même Gustav-Adolf Mossa au Musée des Beaux-Arts de Nice et la sortie du catalogue raisonné de son œuvre aux éditions Somogy dans le cadre du 150ème anniversaire du rattachement de Nice à la France. Nous avons choisi à l'occasion de cette belle expo de republier un court, mais joli texte de notre ami Patrick Wald Lasowski. Qu'il en soit vivement remercié. L'exposition à Namur est aujourd'hui terminée, mais vous pouvez toujours visiter la superbe exposition permanente consacrée à cet autre très talentueux artiste qu'est Félicien Rops. Beaucoup de choses ont été écrites sur lui. Nous lui laissons la parole pour quelques conseils d'entraînement non pas pour la boxe, mais pour le *rowing* :

> Traitement préparatoire.
> Commencer par réduire de moitié la consommation de tabac et de café. S 'éponger le matin le corps avec de l'eau froide. On s'essuie avec un linge rude et l'on frotte, jusqu'à produire de la rougeur : cela donne aux muscles une grande élasticité. Exercice des haltères pas longtemps et modérément. Promenade de 5 à 6 kilomètres donc deux kilomètres au pas de gymnastique ; pas d'aviron. Nourriture ordinaire.
> 2e. traitement (au bout de 15 jours).
> Purgation légère. Demi-ration de tabac et de calé. Continuer l'eau froide au matin et les haltères. Au matin, 4 kilomètres au pas de gymnastique ; le soir, 6 kilomètres d'aviron en promenade.
> 3e traitement (8 jours après)
> Demi-ration de tabac et de café. Eau froide et haltères au matin. 6 kilomètres de pas de gymnastique. Le soir : 12 kilomètres en promenade. Supprimer les alcools et les excès de farineux dans la nourriture. Conserver les bières.
> 4e traitement (8 jours après)
> Purgation légère. Suppression de tabac et de café. Eau froide et haltères. 8 kilomètres au pas de gymnastique au matin, le soir l'aviron, en course, en augmentant tous les deux jours la longueur de la course. Nourriture énergique et peu de bière, cependant, plutôt de la bière que des alcools. Suspendre l'entraînement pendant quelques jours si on s'aperçoit de la perte de l'appétit. Pas de femmes sous aucun prètexte.
> Le traitement que je t'envoie est le traitement suivi à Oxford et à Cambridge.
> Remarque importante donnée à la course gymnastique et à la suppression de l'entraînement si on perd l'appétit.
> Pour reprendre l'entraînement, on le reprend au traitement précédent.
> Très peu de bains, surtout pendant le dernier entraînement, il faut alors les supprimer entièrement.

(Lettre à Jud Trépagne)

Gustav-Adolf Mossa

Patrick Wald Lasowski

A Nice, les palmiers feignent la bienveillance. Azur et Carnaval. Qui se souvient du temps où l'Europe accourait dans sa capitale d'hiver ? Les princesses russes exhibent leurs joyaux. De pâles anglais aiguisent leur luxure. Les marquis pommelés croisent les courtisanes tombées de Notre-Dame-la-Lune. Sous les coupoles buboniques, un monde s'éprend de son hystérie et promène sa légende sur fond de baie des Anges. Ne bougeons plus. Feuilletés de dentelles, esclavages de perles. La pose est prise. Villa maure, façade gothique, salon oriental. Si « l'ornement est un crime », on entre ici au palais des supplices.

Légende dorée de l'Art nouveau. Dès 1857, Alexandra Feodorovna jette la famille impériale russe dans la mêlée des masques. Menacés par l'Histoire, le roi Carol de Roumanie, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, le comte Leliwa de Rohozinski se redorent en visitant ces lieux. Secrétaire de Nicolas d'Oldenbourg, petit-fils du tsar Paul Ier, Paul Vérola tombe amoureux de la plus jeune fille du prince. Le poète commence par des œuvres éthérées, Nuages de pourpre et Nirvana, avant d'écrire *L'Infâmant*, le roman de la vérole. Le symbolisme fait l'aveu de lui-même.

Gustave Adolphe Mossa est l'enlumineur des Très riches heures de Nice. La Méditerranée baigne tant de scènes de crimes ! Circé, Léda, Mary de Magdala, Poppée, Dalila, Sapho, Cléopâtre, Hérodiade, Judith, Salomé : toutes sont présentes dans l'œuvre du peintre, fatales jusqu'au bout de leurs griffes, mondaines jusque dans la queue du scorpion de diamants qui tire la langue entre leurs seins. Vertiges de la Riviera. Délices vipérines. La peinture s'enivre de tout le sang versé.

Grand imagier, fétichiste scrupuleux, Mossa s'arrête aux chapeaux de Léda, de Poppée, de Mary. Rien ne lasse les gants d'Esther. Les bijoux viennent de la place Vendôme. L'artiste est jivaro à qui la Femme confie ses trophées. Ici, é promène la tête du prophète dans son panier à provisions, J glisse dans son sac la tête réduite d'Holopherne, tandis que dans la cour le corps du monarque tressaute encore. La tête tranchée n'est-elle pas l'accessoire obligé que les élégantes sur le point de sortir emportent avec leur nécessaire ?

Le gotha de la Décadence se retrouve à Nice à travers Mossa. Ses belles vénéneuses écrasent dans leurs mains des foules d'homuncules et de cochons entassés. La fascination est le dernier recours d'un monde condamné qui cherche le moyen d'adorer encore un peu. La tête de Méduse voudrait figer l'Histoire et conjurer l'horreur à venir. Il n'y a pas loin de la Femme à la Guerre, du soleil de Nice à la boue des tranchées. Si les sabres sautent aux yeux, si dans chaque tableau la décapitation crève la toile, c'est qu'un monde est sous le coup de la Faux.

A Nice, la fin de siècle s'étire. Salomé s'éternise. Parques vont couper le fil. « Encore, encore » murmure vaguement la mer.

Les palmes inclinent à l'indulgence.

Marge(s)

Notre camarade **YANN LEVY** a sorti en novembre 2009 un chouette pavé photographique chez **Libertalia.** Il expose aujourd'hui un peu partout en France, et notamment à Reims du 28 septembre au 13 novembre 2010 à la Cartonnerie. Yann a commencé la photographie en 1999. En 2001, il expose déjà ses photos, en compagnie de Poch, et participe en 2006 à l'ouvrage *Teenage Kicks* de ce dernier, aux éditions Alternatives. Il signe ensuite les couvertures des deux premiers ouvrages des éditions **LIBERTALIA**, *Le Mexicain* du boxeur de rue Jack London (2007) et *La Petite Maison dans la zermi* d'un autre combattant, Thierry Pelletier (2007). En 2009, il publie aux mêmes éditions **Libertalia** son premier ouvrage photo, *Marge(s)*, une monographie de 200 pages grand format (en couleur et noir et blanc) qui rassemble une minuscule partie des clichés qu'il a pris ces dix dernières années au milieu des graffeurs, des performeurs, des émeutiers, des artistes queers, des punk rockers et autres boxeurs ou au cours de ces voyages en Israël et en Palestine, en Amérique du Sud, en Inde, et généralement là où on lutte (autant dire un peu partout sur ce foutu globe)... Vous retrouverez par ailleurs le bonhomme dans la revue de combat ***Barricata*** puisqu'il y est maquettiste et photographe.

Crime et Châtiment

L'exposition *Crime et Châtiment* qui s'est achevée le 27 juin 2010 au Musée d'Orsay, à Paris, présentait 457 œuvres autour du regard fasciné des artistes sur le crime et du rapport troublant qu'entretient l'homme criminel avec la société punitive. Elle s'ouvrait notamment sur une guillotine recouverte d'un voile noir qui venait cacher, criminelle qu'elle est, le superbe tableau de l'épatant Franz Von Stuck. Pour Robert Badinter, « La guillotine, transformée en objet de musée ! On ne peut pas rêver un symbole plus éclatant de l'abolition de la peine de mort » . Nous lui rappelons juste que si la peine capitale a été effectivement abolie en 1981, en France, elle a été remplacé par l'horreur des longues peines et de la perpétuité qui sont des mesures d'élimination sociale aussi abjectes, sinon plus, que le couperet. Que toutes les bonnes âmes qui se sont félicités d'un tel progrès et qui ont profité de cette exposition pour se congratuler de nouveau sur leur grande humanité s'interrogent une seconde sur la logique de remplacer une barbarie par une autre ! Que crève la prison, nom de Dieu, et ce monde qui la légitime ! Mais d'aucuns diront que ce n'est pas le sujet. Soit ! Jean Clair, commissaire général de l'exposition, résume pourtant parfaitement le paradoxe d'un tel évènement : « Nous traitons du crime, suivi de son châtiment qui est un autre crime ». Notons pour finir qu'en plus d'avoir présenté de très belles œuvres (Géricault, Goya, Füssli, Von Stuck, Gustave Moreau, etc.), cette exposition a donné lieu à un très joli catalogue, mais qu'un livre n'a jamais suffit à rattraper la très mauvaise organisation d'une telle manifestation à l'instar d'un éclairage catastrophique et totalement indigne d'un musée tel que celui d'Orsay... Pour tout dire, c'est un véritable crime ! A quand le châtiment ?

L'association **LA BELLE ÉPOQUE** a toujours été très enthousiaste à notre égard et fait partie des forces vives qui depuis longtemps aident de manière très concrète la revue. C'est avec la même foi qu'aujourd'hui elle propose l'exposition «**Marie Laure Dagoit - Tom de Pékin**» qui présente une série originale de Marie laure (cf Amer #2), des dessins récents de Tom de Pékin, ainsi qu'un travail en binôme des deux artistes où textes et images se confrontent. A cette occasion, **La Belle Epoque** édite 4 sérigraphies originales de Tom de Pékin et, à n'en pas douter, Marie Laure Dagoit proposera diverses éditions subtiles et originales, sorties de ***derrière la salle de bains***, comme à son habitude. **Une Poussière dans l'œil**, 17bis chemin des vieux arbres, 59650 Villeneuve d'Ascq (Lille). L'exposition est visible du 9 octobre au 6 novembre 2010, les mercredi, vendredi & samedi de 15h à 18h30 ainsi que sur rendez-vous (06.09.96.71.47), http://labelle.epoque.free.fr

OLGA ou pourquoi j'ai cousu ma chatte de Lolita M'Gouni est le premier texte édité par les Ames d'Atala. C'est donc non sans une certaine émotion que nous sommes allés voir l'adaptation chorégraphique de ce petit monologue par **Pauline Sol Dourdin,** le samedi 24 avril, au lieu dit le **CHAT CREVé**, rue de bellevue à Lille-Fives. Jolie surprise au final que cette lecture très personnelle d'***OLGA*** où nous retrouvons l'ambiance grand-guignolesque du texte de Lolita M'Gouni à travers un numéro de cabaret parfaitement maîtrisé par la danseuse **Pauline Sol Dourdin**, dont l'énergie, portée par une scénographie et une ambiance pré apocalyptique signée **R-Trude,** ne peut laisser indifférent. Ne manquez pas d'aller voir ce spectacle lorsqu'il passera – car il passera – près de chez vous. A noter que ce soir là, nous avons également vu deux autres spectacles –entre théâtre et danse– interprétées par deux autres amies : **A'COR'ROMPU**, solo de danse par la compagnie KALI, et **CLARA 69**, monologue carcéral, par la compagnie Ta zoa.

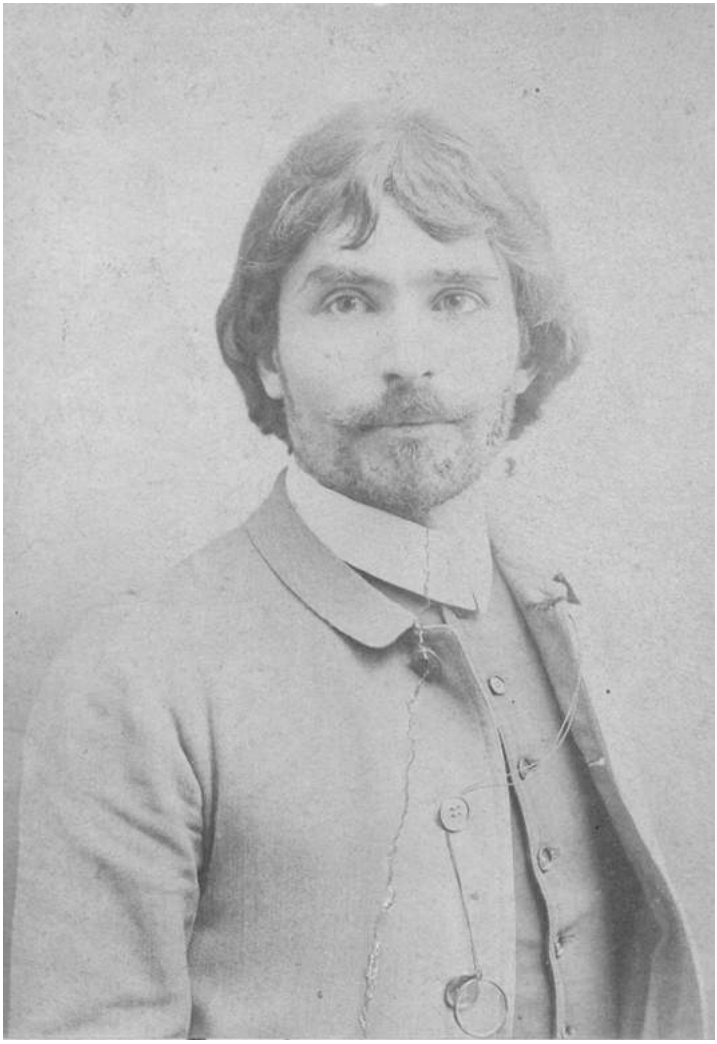
Un Regard Moderne : Toute petite librairie, librairie foutoir même je dirais. Sorte de grotte aux livres dans Paris, en marge des flots de touristes du quartier St Michel. Des piles de livres, partout, qui tiennent grâce à d'autres piles de livres. De la BD, du livre d'art, du fanzine, du roman aussi, des livres introuvables, surprenants, ceux dont on n'y croyait plus.
On peut y fouiner là-bas, mais c'est pas mal de savoir ce que l'on recherche aussi, pour que le maître des lieux vous guide, vous teste et vous montre les choses que vous ne cherchez pas, mais qui vous plairont. Parfois, la faune peut être un peu insupportable. Cet endroit a désormais quelques années derrière lui et il est de bon ton chez quelques écrivains Stgermaindesprèsnesques & consort d'y venir se distraire. Les cavernes de cette trempe sont parfois (souvent) pris pour cible des petits bourgeois intellectualopuant, la mine «cool », la mèche rebelle, le pseudo discours faussement « pas-préparé », ne se rendant même pas compte de leur caractère grotesque. Il doit y en avoir des biens, oui oui, mais je ne suis pas à l'aise, ça m'énerve, je dirais même je ne les aime pas. Donc quand c'est le cas, ne pas laisser tomber, repasser, un autre jour, fouiner, tranquillement, discuter, passionnément. 6 rue Gît-le-coeur – Paris 6è – m° St Michel (Lu dans A Gore Hurlant)...

Armez-vous uniquement de vos poings, cela suffira.
Révisez chacune de vos phalanges : ouvrez, dépliez, étirez puis,
Tassez méthodiquement les unes aux autres.
Humectez ensuite vos paumes, enduisez-les d'un beurre rance, gras,
Un onguent sans cuisson et pour autant déjà puant, épais et noir.
Relevez la tête, regardez vous, vérifiez votre thermostat.

Choisissez l'œil le plus bombé des deux, à priori ce sera le droit,
Respirez, ajustez, puis par cinq fois frappez ; démolissez le centre,
Appliquez-vous, soignez la collision, percez la poche ronde.
Videz le jus du dessous : œuf borgne, épais, fibreux, opaque.
Appréciez la déformation progressive de votre face et,
N'omettez pas de correctement vous rincer les doigts.

Recette de l'œil au beurre noir

Lolita M'Gouni



Saint-Pol-Roux, champion de savate idÉorÉaliste

par **Mikaël Lugan**

Ah ! sacré nom de vous ! l'heure est venue des épées ! J'en suis !

Saint-Pol-Roux & les symbolistes sur le ring fin de siècle

Que Saint-Pol-Roux fût un acteur important du symbolisme, en sa période héroïque, est fait connu. Il collabora, dès son deuxième numéro, au *Mercure de France*, qui en sera l'organe officiel, souscrivant deux parts de la société nouvelle administrée par Vallette ; et, s'il n'y fera paraître que trois poèmes, en février, août et décembre 1890, il y publiera dix-huit textes, dont la moitié en prose, dans dix des douze livraisons de 1891. Il n'hésita pas, non plus, à donner de sa personne et de sa voix : on n'ignore pas la fougue que déploya le poète lors de la représentation du *Cantique des Cantiques* de Paul-Napoléon Roinard sur la scène du Théâtre des Arts de Paul Fort ; indigné par le manque d'enthousiasme de Francisque Sarcey et de son voisin (qui s'avéra être le père de l'auteur), il avait menacé « de choir de tout son poids sur ces Béotiens insupportables[1] » ; cette même soirée, il cria au peintre Ibels, qu'horripilaient les vers du « Concile féerique » de Laforgue, d'aller au diable. L'excès verbal semble proportionnel à l'enjeu de ces manifestations publiques. Sur les tréteaux, en effet, se joue l'avenir de l'art et de la poésie. Il faut à tout prix en déloger le boulevard et le naturalisme odieux pour que puissent s'imposer les représentations idéales. Saint-Pol-Roux dramaturge tentera de récupérer, sans succès malgré le soutien d'Octave

Mirbeau, la direction de l'Odéon, laissée vacante par Porel en mars 1892.

Le goût de l'époque s'accommode assez mal des allégories et du langage poétique, et dès lors, le théâtre symboliste ne peut connaître d'autre gloire que celle, sulfureuse, du scandale. Scandaleuses apparaissent tout particulièrement les créations aux Bouffes du Nord, en octobre 1893, de *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, durant laquelle, rapporte Rachilde, Saint-Pol-Roux « eut des altercations furieuses [et] criait des choses très belles que personne, d'ailleurs, ne comprenait[2] », et des *Âmes solitaires* de Gerhart Hauptmann, au théâtre de L'Œuvre, le 13 décembre de la même année. Pour celle-ci, le scandale ne fut pas tant public que politique. Les fidèles de Lugné-Poe l'accueillirent même avec enthousiasme : « Il n'y eut pourtant qu'une seule représentation : la répétition générale[3] ». Il convient, pour en saisir les causes, de rétablir le contexte socio-politique de cette fin de XIXe siècle. L'affaire de Panama qui a conduit 85.000 souscripteurs à la banqueroute, a considérablement affaibli le gouvernement et permis le développement de la droite antisémite et antiparlementaire ; l'opposition se renforce également à gauche. La révolution industrielle en marche aggrave toujours plus les conditions de la classe ouvrière. Contre la IIIe République dont les vingt années d'existence ont suffisamment montré l'incompétence, l'anarchisme de Ravachol incarne la plus intransigeante et violente des réactions. Partageant le même culte de l'individu et de la liberté, militants et artistes se rejoignent sur le plan intellectuel. « Dans cette société sans stabilité, sans unité, il ne peut se créer d'art stable, d'art définitif. De cette organisation sociale inachevée, qui explique en même temps l'inquiétude des esprits, naît l'inexpliqué besoin d'individualité dont les manifestations littéraires présentes sont le reflet direct[4] », explique Mallarmé à Jules Huret. Ecrivains et activistes font alors cause commune. Les petites revues littéraires se réclament ouvertement de l'anarchisme. *La Plume* lui consacre un numéro spécial, le 1er mai 1893 ; la *Revue Blanche*, dès 1891, les *Entretiens politiques et littéraires*, dès 1892, réunissent poètes symbolistes

et auteurs libertaires dans leur comité de rédaction. Plus manifeste encore, *L'Endehors* se définit comme l'organe « que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce passionnel tant complexe, ce hors la loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà[5] ». Le journal, qui tire à plus de 6000 exemplaires, totalise, rappelle Jean Maitron, pour les six premiers mois de 1892, « sept ans et quatre mois de prison et 13 150 F d'amende[6] ». Au sommaire de ces revues, on relève les noms de Paul Adam, Henri de Régnier, Remy de Gourmont, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Verhaeren, Camille Mauclair, Saint-Pol-Roux, etc. Sans être pour autant des militants actifs, ils tiennent à montrer leur solidarité à ceux qui ont engagé plus que leur esprit dans la lutte contre la société. Ainsi « une souscription pour secourir les enfants d'un des complices [de Ravachol], organisée par Zo d'Axa, […] réunit les oboles de […] Lucien Descaves, Félix Fénéon, Bernard Lazare, Octave Mirbeau, Michel Zévaco, Séverine, Henri de Régnier, Saint-Pol-Roux, Jehan Rictus, Léon Cladel, Emile Verhaeren, etc.[7] » On comprend combien les jeunes poètes, qui ne se contentent pas de libérer le vers, peuvent facilement paraître suspects et leurs manifestations s'avérer dangereuses pour le pouvoir en place. L'interdiction de la représentation des *Âmes solitaires* intervient significativement après un attentat à la bombe contre la Chambre des députés ; et elle s'accompagne de l'arrestation d'Alexandre Cohen, le traducteur de la pièce, alors suspecté d'anarchisme. La protestation publiée dans le premier numéro de *La Revue Libertaire*[8], le 15 décembre 1893, ne parvient pas à lever la censure.

L'idée reçue selon laquelle le mouvement symboliste, enfermé dans la tour d'ivoire qu'il s'est construite en pierres idéales, a refusé de s'impliquer socialement, ne saurait donc rendre un compte juste de sa véritable nature. Il devrait être admis aujourd'hui, après l'article de Jacques Monférier[9], et à la suite de la longue étude de Jean Maitron qu'« on était symboliste en littérature et anarchiste en politique, Stéphane Mallarmé, Remy de Gourmont, Francis Vielé-Griffin, Pierre Quillard, Saint-Pol-Roux sont là pour l'attester[10] ».

Le Magnifique vs le Symbolisme

Une même haine de la société bourgeoise, un même désir de liberté unissent donc intellectuellement, en ces années 1890, poètes et militants ; mais le culte de l'individu, l'effort apporté à sa libération, poussés à leur plus haut période, conduisent quelques-uns de ces artistes à s'affranchir du groupe et à suivre un itinéraire singulier.

Les historiens s'accordent pour voir en 1891 l'année de « consécration[11] » du Symbolisme. La presse commence, en effet, à s'intéresser plus sérieusement à ce groupe de jeunes écrivains rassemblés autour de Verlaine et Mallarmé. Cette recrudescence d'attention semble être la conséquence du Banquet du *Pèlerin passionné*, organisé le 3 février, par Henri de Régnier et Maurice Barrès, en l'honneur de Jean Moréas, auteur du manifeste fameux de 1886 ; en réalité, simple prétexte, selon le mot de Guy Michaud, à une célébration de l'art nouveau. La belle organisation de la manifestation et sa *couverture* médiatique sont parvenues à donner l'illusion que le mouvement est enfin formé, unifié, qu'une école est née. La liste des participants, groupés autour de Mallarmé, est prestigieuse : Catulle Mendès, Anatole France, Octave Mirbeau, Félicien Rops, Gauguin, Edouard Schuré, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Francis Vielé-Griffin, Chabrier, Alfred Vallette, Pierre Louÿs, Quillard, etc. Mais, dans cet apparent consensus, quelques discordantes absences : Verlaine, Gustave Kahn, René Ghil, Saint-Pol-Roux – comme un refus d'adhésion ou d'annexion. La sécession latente éclatera, un mois plus tard, à l'occasion de l'*Enquête sur l'évolution littéraire* lancée par Jules Huret dans l'*Echo de Paris*, le 3 mars 1891. L'intention avouée du journaliste est de discerner, en interrogeant soixante-quatre écrivains de renoms divers, les tendances nouvelles qui redessinent le paysage littéraire. Dans l'ouvrage qui recueillera, en septembre, chez Charpentier, les interviews, il propose un classement où se distinguent huit écoles ou mouvements : les Psychologues, les Mages, les Symbolistes et Décadents,

les Naturalistes, les Néo-Réalistes, les Parnassiens, les Indépendants, les Théoriciens et Philosophes ; parallèlement, il présente dans son « avant-propos », un tableau où il effectue, dit-il, « d'autres rapprochements (…) catégorisant [ses] interviewés, non d'après leurs intérêts et leurs doctrines, mais selon les attitudes d'esprit manifestées sous [ses] yeux[12] ». Six catégories y sont recensées : les Bénins et Bénisseurs, les Acides et Pointus, les Boxeurs et Savatiers, les Vagues et Morfondus, les Ironiques et Blagueurs, les Théoriciens. « Cette récréation anodine », aussi amusante qu'elle paraisse, n'en révèle pas moins la profonde mésentente qui règne dans la petite République des Lettres. Vingt noms composent la liste des « Boxeurs et Savatiers » et quinze celles des « Théoriciens ». Si les différents entretiens rendent d'abord compte, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, de la violente concurrence entre symbolistes et naturalistes, d'une part, entre symbolistes et parnassiens, d'autre part, plus surprenantes sont les multiples invectives échangées par les membres de la nouvelle école. L'unité qu'avait scellée le banquet du *Pèlerin passionné*, moins d'un mois auparavant, vole en éclats. En voici quelques-uns : René Ghil fusille – « Verlaine ? Ce n'est pas une œuvre. Mallarmé ? Ce n'est pas une œuvre. Laurent Tailhade ? G. Kahn ? Charles Morice ? Tous chefs d'écoles ! De *vieux jeunes* ;… c'est le ratage, l'avortement. » – et Gustave Kahn donne le coup de coup de grâce – Mallarmé est « cet ancien poète trop vieux pour [qu'on] en dise du mal », Moréas n'a pas de talent, de Régnier pas davantage, « il a le droit d'aller prendre sa chaise chez Mallarmé ».

De cette bruyante mêlée où chacun, finalement, défend son bout de territoire poétique, la réponse de Saint-Pol-Roux, versé parmi les Théoriciens, se détache autant par la qualité de sa réflexion théorique que par sa dimension critique. C'est, retiré à Saint-Henry, loin de l'agitation et des querelles, qu'il répond par une lettre-manifeste – la plus longue contribution à *l'Enquête* –, datée du 17 mai 1891, à Jules Huret. S'il participe, avec humour et cruauté, à l'éreintement presque général de Moréas, le définissant « un trombone à

coulisse qui dégagerait des sons de fifre[13] », Saint-Pol-Roux cherche principalement à réunir les tendances opposées en un mouvement qui offrirait « une confuse mais fertile variété de crédos et de formules », semblable à celui que connut la Renaissance, accouplant, pour souligner la justesse de sa comparaison, « Luther-Wagner, Pic de la Mirandole-Villiers de l'Isle Adam, Montaigne-Taine, Machiavel-Zola, Rabelais-Rodin, Théodore de Bèze-Mendès, Vinci-Puvis de Chavannes, Jacob Boehm-Mallarmé, Nicolas de Cuss-France, Paracelse-Huysmans, Copernic-Mirbeau[14] ». Voilà donc rassemblés, sans parti pris d'école, psychologues (France), symbolistes et décadents (Villiers et Mallarmé), naturalistes (Zola et Huysmans), néo-réalistes (Mirbeau) et parnassiens (Mendès), dans un même élan vers « l'Art espéré ». Car, pour le Magnifique, les mouvements littéraires précédents ne sont que les étapes nécessaires d'une dialectique artistique et historique dont le terme ultime est la révélation de la Vérité, jusqu'alors enfouie sous la poussière. Ainsi, « le Romantisme n'a glorifié que les micas insectes et coquillages de ce sable, le Naturalisme a dressé la comptabilité de ses grains ; les écrivains à venir joueront de ce sable puis lui souffleront dessus afin de ressusciter le symbole enseveli, (…) l'esprit de la substance[15] ». On aurait tort, cependant, d'en conclure que le poète considère le Symbolisme comme le terme ultime de l'évolution esthétique. Bien au contraire, il l'estime, pour l'heure, insuffisant ; il « engonce l'art dans le carcan du système, le restreint au séminaire du dogme. […] Instituer une école symboliste – c'est fonder une Suisse de la Poésie[16] ». Conscient du danger de sclérose qu'encourt le mouvement, suite à la direction qu'ont pu lui indiquer certains épigones de Mallarmé, Saint-Pol-Roux conclut sa critique :

> Ce Symbolisme est un peu la parodie du Mysticisme. […] Le Symbolisme exclusif est anormal en notre siècle considérable de combative activité.
>
> Considérons donc cet art de transition comme une spirituelle niche faite au Naturalisme, aussi comme un prodrome (aucunement négligeable) de la Poésie de demain, et passons.[17]

Passons… mais à quoi ? La démarche dialectique exige un

troisième terme qui soit la résolution des deux tendances, romantique et naturaliste, en apparence contradictoires, et que le Symbolisme n'a pu que préfigurer. Ni description objective du réel, ni fuite dans un idéel fantasmé, la poésie doit agir sur l'homme et le monde. « Nous allons entrer dans le Magnificisme[18] », clame Saint-Pol-Roux. Comment ne pas voir alors dans l'école nouvelle de 1886, le véritable adversaire du Magnifique, le groupe à abattre ? L'examen de la correspondance inédite du poète avec son ami Gabriel Randon – le futur Jehan Rictus – ne laisse sur ce point aucun doute[19]. On y découvre un Saint-Pol-Roux fin stratège et tacticien, qui parviendra, avec le concours du jeune homme et celui de Jules Méry, autre acolyte, à forcer, contre toute attente, l'*Enquête sur l'évolution littéraire*, imposant, dans l'*Echo de Paris*, son épistole, quand tous les autres participants ont accepté le jeu de l'interview. Il aura fallu trois mois aux trois comparses pour arriver à leur fin, trois mois au cours desquels Saint-Pol-Roux assène de sévères coups au Symbolisme. Randon entre dans la partie le 8 avril 1891, date à laquelle notre poète lui écrit :

> Dans quelques jours le Mx… (vous comprenez, n'est-ce pas ?) est lancé dans l'*Echo de Paris* par un manifeste daté de Saint-Henry. Huret, abominé par tous à cause des piteux symbolistes, veut se relever de son échec inquisitorial – et conclure son Office par un coup firmamental.
>
> Il m'est difficile ici de vous instruire de la diplomatie qui a présidé à cet Austerlitz des Lettres contemporaines. Bref, j'ai confié – devant m'absenter – j'ai confié la clé de l'énigme à Méry. Je lui avais laissé mission de faire tourner l'enquête au profit d'une Idée mienne (et notre à tous). Sous le sceau du secret il a reçu l'avènement prochain du Mx. […] Je vous dis tout cela pour que vous sachiez la parfaite atmosphère de nos relations. Veuillez donc vous aboucher avec Méry s'il y a lieu – et s'il n'y a aucun dérangement de votre part. *Je vous prie de ne dire à personne que l'écho va m'écrire.* C'est le secret le *plus absolu*. La chose doit éclater comme un tonnerre.

Saint-Pol-Roux se voit donc en Napoléon des Lettres, mais en Napoléon employant les armes de l'anarchie faisant exploser *idéalement* l'avant-garde littéraire au profit de ses propres conceptions :

> Songez au nez des égyptiaques et des diplomates du *Th. D'art* si *l'enquête* inspirée par les symbolistes concluait au bénéfice des Magnifiques. Et cette bombe éclaterait à la veille de la représentation symboliste[20] ! (Lettre à Randon du 14 avril 1891)

Le lendemain, le Manifeste est rédigé. « J'y présente, confie le poète, une théorie et une philosophie de la divine *POESIE* essentiellement *nouvelles* ». C'est sur le ring des idées, que Saint-Pol-Roux entend donc remporter son combat. Il s'agit de rendre l'art à l'avenir :

> Je prédis que la poésie va entrer dans L'ÂGE DE DIAMANT, que la Renaissance de demain sera faite par la *Croisade Magnifique*, et que nous allons entrer dans le MAGNIFICISME. Vous voyez la bombe étincelante le jour de l'Echo. Un obus de perles mettant en pièces les nombrilistes du Symbolisme. (Lettre à Randon du 24 avril 1891)

Cette correspondance dénote une violence de propos, non exempte d'humour et d'enthousiasme juvénile, que Saint-Pol-Roux semble avoir atténuée dans sa lettre à Huret, préférant sans doute apparaître comme un indépendant[21], un conciliateur au-dessus de la mêlée. Le journaliste aura eu raison de le classer, dans son ouvrage, parmi les Théoriciens. Pourtant le Magnificisme ou Idéoréalisme était un formidable coup porté dans le ventre mou du Symbolisme. Et si Saint-Pol-Roux fut incontestablement théoricien, son manifeste, et les lettres à Randon, décochent des idées qui le révèlent aussi habile boxeur et savatier.

Notes

[1] Propos rapportés par Auguste Bergot dans *Le Solitaire de Camaret*, Brest, éd. Poesia, 1947, p. 56.
[2] Lettre de Rachilde à Léon Bloy reproduite par ce dernier dans *Léon Bloy devant les cochons*.
[3] Joan U. Halperin, *Félix Fénéon « Art et anarchie dans le Paris fin de siècle »*, Paris, coll. « nrf Biographies », Gallimard, 1991, p. 292.
[4] Réponse de Stéphane Mallarmé à l'*Enquête sur l'évolution littéraire*, de Jules Huret, Paris, éd. Charpentier, 1891 et José Corti, 1999, p. 101.
[5] Zo d'Axa dans *L'Endehors*, n°2, 12 mai 1891, cité par Jean Maitron dans *Le mouvement anarchiste en France, I, Des origines à 1914*, Paris, coll. tel, Gallimard, 1992, p. 137.
[6] *Ibid*.
[7] Raymond Marriny et Philippe Diole, *Sous les plis du drapeau noir*, éd. Dumat, 1949, cités par Thierry Maricourt dans *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 52.
[8] Joan U. Halperin, op. cit., p. 417, relève les signatures de Georges Auriol, Henri Bauër, Louis Capazza, Charles Chatel, F. A. Cazals, Rodolphe Darzens, Léon-Paul Fargue, L.-W. Hawkins, André Ibels, Alfred Jarry, Julien Leclercq, Stuart Merrill, Gabriel Mourez, P. N. Roinard, Saint-Pol-Roux, Paul Sérusier et Georges Vanor.
[9] Jacques Monférier, « Symbolisme et anarchie », *Revue d'Histoire Littéraire de la France, De Barrès à Dada*, n°2, Armand Colin, avril-juin 1965, p. 233-238. L'auteur étudie le lien qui unit les deux mouvements à partir de textes parus dans les *Entretiens politiques et littéraires* et la *Revue Blanche*. Il cite abondamment, à l'appui de sa thèse, la pièce *Le Fumier* de Saint-Pol-Roux, publiée dans trois livraisons, de mai, juin et août 1894 de la *Revue Blanche*. Il faut citer aussi les importants travaux de Caroline Granier.
[10] *Op. cit*., I, p. 480.
[11] C'est le titre d'une section de la thèse de Guy Michaud, *Message poétique du Symbolisme*, Paris, Nizet, 1947.
[12] *Op. cit*., p. 49.
[13] *Ibid*., p. 176. La réponse de Saint-Pol-Roux paraît en deux fois dans les livraisons du 17 et 18 juin 1891.
[14] *Ibid*., p. 169-170.
[15] *Ibid*., p. 174-175.
[16] *Ibid*., p. 177.
[17] *Ibid*., p. 178.
[18] *Ibid*., p. 178.
[19] Il revient à Philippe Oriol, qui l'a reproduite en annexe de sa thèse, *Jehan Rictus l'homme et l'œuvre*, d'en avoir révélé le haut intérêt.
[20] Ladite représentation symboliste, où l'on jouera *Chérubin* de Morice et *L'Intruse* de Materlinck, aura lieu en matinée les 20 et 21 mai.
[21] Jules Huret avait d'abord pensé faire paraître la réponse de Saint-Pol-Roux dans la série des Indépendants.

Au beau milieu des héros de Proust

Witold Gombrowicz

Jeudi.
Concert à Colon,
Que peut bien valoir le meilleur virtuose comparé aux dispositions de mon âme ? De mon âme qui pas plus tard que cet après-midi vient d'être pénétrée par un air, d'ailleurs faux, fredonné par quelqu'un ? De mon âme qui, ce soir et dans cette salle, repousse avec dégoût la musique qu'un *maestro* en habit essaie de lui servir sur un plat de vermeil, avec des paupiettes tout autour ? Ce n'est pas toujours dans les restaurants de première classe que la chère est la meilleure. Et d'ailleurs, en ce qui me concerne, presque toujours l'art me parle et m'émeut avec plus de force quand il s'exprime de façon imparfaite, fortuite et fragmentaire, quand il se borne à signaler pour ainsi dire sa présence, me permettant de la pressentir à travers une interprétation médiocre. Je préfère un Chopin m'arrivant par bouffées d'une fenêtre ouverte que ce même Chopin joué avec force fioritures sur une estrade de concert.

Accompagné par l'orchestre, le pianiste, un Allemand, galopait. Bercé par la musique, je vaguais dans une sorte de rêverie, tissée de souvenirs, et puis de de choses terre à terre - ce dont je devais m'occuper le lendemain, et puis encore le petit fox-terrier de B... Pendant ce temps, le concert fonctionnait, le pianiste toujours galopant. Pianiste ou cheval ? J'aurais juré qu'il n'était plus question de Mozart, mais de savoir si ce coursier saurait battre au finish Horowitz ou Rubinstein. Une seule question préoccupait les types qui étaient là : quelle est la classe de ce virtuose, ses piano sont-ils à la hauteur de ceux d'Arrau, ses forte à la hauteur de Gulda ? Alors, rêvant plutôt d'un match de boxe, je voyais déjà mon pianiste faucher d'un bel arpège de la gauche Brailovski, assommer Gieseking à coups d'octaves, enfin d'un trille magistral mettre Slomon knock-out. Pianiste, cheval, boxeur ? Tout à coup, j'optai pour un boxeur qui avait enfourché Mozart, chevauchait Mozart, le frappant, le harcelant et tapant comme un sourd, l'éperonnant et piquant des deux. Tiens, mais que se passe-t-il ? Il a touché au but ! Applaudissements, applaudissements, applaudissements ! Le jockey, descendu de son coursier, saluait bas, tout en s'épongeant le front.

La comtesse dont je partageais la loge soupira :

- Ah, c'est merveilleux, merveilleux !...

Et son mari, le comte, de dire :

- Moi, je n'y connais rien, mais j'avais bien l'impression que l'orchestre n'arrivait pas à suivre...

Je les regardai comme des chiens ! Qu'il est énervant de voir des aristocrates ne pas savoir se conduire comme il faut ! On leur demande tellement peu et même ça, ils n'y arrivent pas ! Ces personnes n'avaient pas le droit d'ignorer que la musique, elle, n'est qu'un prétexte à réunion mondaine, réunion dont elles formaient un élément avec toutes leurs manières et leurs mains tellement soignées. Mais au lieu de demeurer sur leur terrain, celui d'une aristocratie mondaine qui leur est propre, elles ont voulu sans crier gare prendre l'art au sérieux, croyant devoir lui rendre un craintif hommage, et alors, ébranlées dans leurs assises de grands seigneurs, elles sont retombées à l'état de potaches ! Personnellernent, je

n'aurais rien eu contre des clichés de pure forme, prononcés avec tout le cynisme de gens qui n'ignorent pas le poids des compliments... mais, non, ils tâchaient -les malheureux ! - de se montrer sincères...

Puis nous passâmes au foyer où mon regard se plut à contempler l'auguste foule qui circulait tout en échangeant force saluts. Tenez, voilà X..., ou Y..., le millionnaire. Et, là-bas, le général qui cause avec l'ambassadeur, et plus loin le président-directeur général en train d'encenser le ministre qui, lui, envoie un sourire à l'épouse du professeur ! Je me croyais au beau milieu des héros de Proust où personne ne ne va au concert pour écouter, mais uniquement pour magnifier la réunion de sa présence, où les grandes dames s'épinglent du Wagner dans les cheveux en guise d'agrafe de diamants, où, sur des airs de Bach, défile la grande parade des noms, des dignités, des titres, des millions et du pouvoir. Tiens, tiens, mais qu'était-ce donc là ? Dès que je m'approchai, ce fut le crépuscule des dieux, et de la grandeur, de la puissance... J'osai comprendre qu'ils échangeaient simplement leurs impressions sur le concert... impressions tout humbles d'ailleurs, et bien timides, et remplies de respect pour la musique... encore qu'inférieures à ce qu'aurait pu dire du haut de son poulailler le premier aficionado venu. Alors, ils en étaient là ? Et je ne les voyais plus en présidents-directeurs, mais comme des potaches de troisième, et comme je n'aime guère revenir à mes années scolaires, je quittai non sans hâte cette timide jeunesse.

Rentré dans ma loge, et tout seul, je me disais, moi le moderne, et libéré des préjugés, moi l'ennemi des salons, moi à qui le cinglant fouet du désastre a fait passer à jamais le goût de toute prétention et de toute lubie, je me disais donc qu'un univers où l'homme s'adore tel un dieu dans la musique est davantage à mon goût que l'univers où l'homme fait son dieu de la musique.

Puis on assista à la seconde partie du concert. Le pianiste avait enfourché Brahms et galopait. Personne, à la vérité, n'aurait su dire ce qu'on était en train de jouer, la perfection du virtuose nous empêchant de nous concentrer sur Bra-

hms, la perfection de Brahms distrayant notre attention du virtuose. Et pourtant il arriva au poteau. Applaudissements. Applaudissements de connaisseurs. Applaudissements d'amateurs. Applaudissements d'ignorants. Applaudissements grégaires. Applaudissements provoqués par les applaudissements. Applaudissements croissant et s'étageant, se suscitant et se provoquant les uns les autres, et personne ne pouvait ne pas. Nous allâmes dans la coulisse, pour rendre hommage à l'artiste.

L'artiste serrait les mains, échangeait des politesses, recevait force compliments et invitations, avec aux lèvres son sourire de comète errante. Je l'observais, lui et sa grandeur. Eh bien, il avait l'air d'un homme fort agréable, subtil, intelligent... Quant à sa grandeur ? Il semblait la porter comme son habit - et n'était-ce pas en réalité un tailleur qui la lui avait si bien ajustée ? À voir et entendre tous ces hommages, et tellement empressés, on aurait pu s'interroger sur la différence entre sa gloire à lui et la gloire de Debussy ou de Ravel : son nom en effet était sur toutes les lèvres, et n'était-il pas un « artiste », tout comme eux... ? Et pourtant... pourtant... Sa célébrité était-elle celle de Beethoven ? ou bien des lames Gillette, des stylos Waterman ? Quelle différence, dites, entre une gloire que l'on paie et une gloire qui vous fait gagner de l'argent ?

Lui n'était toutefois pas de force pour s'opposer au mécanisme qui l'exaltait, et il ne fallait pas s'attendre à le voir y résister. Bien au contraire ! il dansait au rythme des violons et jouait pour faire danser ceux qui dansaient autour de lui.

[projet AD VIVUM]

Ne bougez plus ! Sortie imminente...

Aux Âmes d'Atala

MAISONS AMIES

La boxe française n'a pas encore un siècle d'existence. Elle a fait son apparition vers 1824 sous le nom de savate. De son origine on ne sait pas grand-chose. On sait seulement qu'elle désignait l'art de lancer des coups de pied et qu'elle était surtout en honneur aux anciennes barrières de Paris. Le professeur Charles Lecour adjoignit l'usage des coups de poing à la savate. Charlemont père et fils la perfectionnèrent et en firent ce qu'elle est actuellement. Elle comprend les coups de poing, les coups de pied, les prises de corps et de tête ; en un mot, elle utilise et combine tout les moyens que possède l'homme pour se défendre. On peut la définir l'art de la défense personnelle.

Charlemont

Ci-dessous, une petite sélection des ouvrages proposés par les éditions ***EMOTION PRIMITIVE,*** tous disponibles à Paris chez BUDO STORE, 34 rue de la Montagne Sainte Geneviève - 75005 PARIS ou à leur adresse, directement : 13 avenue du Vercors, BP100, 38602 Fontaine, France... C'est pas donné, ça a un siècle et surtout, ça reste des livres. Rien ne remplacera jamais la pratique. A consulter donc en appui d'un entraînement rigoureux et fréquent. Enfin, ce qu'on en dit, hein...

La boxe anglaise par P. BOUCHER & J. DESRUELLES
Cet ouvrage est la réédition intégrale du livre de P. Boucher et J. Desruelles publié par les éditions Roger Leveillard à Amiens en 1920 sous le titre complet : *La boxe anglaise, traité indispensable aux débutants, aux amateurs, aux combattants.* Ouvrage illustré de 18 planches de photos hors texte. 98 pages.

Traité de canne, boxe et bâton (Anonyme)
La fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième plusieurs publications sur les arts martiaux « à la française » virent le jour, nous devons celle-ci aux éditions parisiennes Delarue. Ce manuel théorique et pratique ravira autant les pratiquants d'aujourd'hui que les amateurs de l'histoire de ces sports de combats. Ce volume est composé de trois parties dont la troisième est la plus développée : la boxe anglaise, la boxe française, la canne et le bâton. Ces pages sont la réédition du livre ''anonyme'' publié en 1908 par les éditions Delarue à Paris sous le titre : *Traité de canne, boxe et bâton, théorie et exercices.* Illustré de 47 figures dans le texte. 152 pages - Format 14x20 cm.

La boxe française, traité théorique et pratique par le célèbre JOSEPH CHARLEMONT.
Si certains livres sont des références alors qu'ils sont très peu courants, ce livre de Joseph Charlemont en est certainement une. L'édition proposée fut publiée à compte d'auteur en 1878. Joseph Charlemont avec sa méthode fait partie avec Louis Leboucher et le professeur Albert des trois figures marquantes qui ont permis de codifier la boxe française dans sa première période d'avant 1900. Cet ouvrage est composé de sept chapitres : 1- énumération

et explication théorique des coups, parades et mouvements, 2- exercices simples et combinés dans le vide, 3- exercices contre un adversaire, 4- prises de corps et coups de lutte, 5- des coups d'arrêt en général, 6- boxe anglaise, 7- de l'assaut. Illustré de 65 figures dans le texte. 168 pages.

La défense dans la rue par l'ami de Jean Lorrain, JEAN JOSEPH-RENAUD
Jean Joseph-Renaud s'est efforcé dans ces pages de préciser aux virtuoses de la boxe, du tir, de la canne, du jiu-jitsu, etc., quels sont dans une affaire sérieuse, les côtés de leur sport les plus pratiques, et aussi d'enseigner aux personnes qui n'ont que peu de temps à consacrer à l'entraînement un certain nombre de moyens de défense faciles et sûrs.
Ce fort volume s'articule autour des têtes de chapitre : le revolver, la canne, escrime pratique de la canne, distances plus rapprochées, la boxe française, coups de pied hauts, examen de la méthode Charlemont, les coups de poing, gammes d'entraînement, le corps à corps, le jiu-jitsu, principales chutes, le combat à terre, pratique du jiu-jitsu dans le combat, les prises debout, association raisonnée des trois sports, boxe française contre boxe anglaise, coups de poing ou jiu-jitsu contre coups de pied, jiu-jitsu contre coups de poing, le couteau, contre le revolver, contre le couteau, la tactique du combat dans la rue, et la défense féminine. Il est la réédition intégrale du livre de Jean Joseph-Renaud préfacé par M.-F. Goron (ancien Chef de la Sûreté ACAB) et publié en 1912 par les éditions Pierre Lafitte & Cie à Paris dans la collection ''Sports-Bibliothèque''. Ouvrage orné de 48 pages d'illustrations photographiques hors texte et de 44 schémas dans le texte. 446 pages - Format 14x20 cm. Un peu cher.

100 coups de jiu-jitsu par ÉMILE ANDRÉ
D'origine japonaise le jiu-jitsu fut adopté comme méthode par la préfecture de police française à la fin du 19éme (cf Boxe et police dans la présente revue) Une grande partie de cette méthode était déjà connue sous le nom de lutte libre. On peut s'étonner que la partie commune au jiu-jitsu et à la lutte libre connue en Europe n'ait été aussi appréciée qu'après avoir revêtu une étiquette japonaise. La partie originale de cette méthode comprend entre autres, un certain nombre de coups et parades qui ne sont guère possibles que pour des hommes à la fois très doués et très entraînés. D'autres coups, d'autres moyens défensifs sont plus à la portée du commun des mortels, et c'est sur ceux-là que l'auteur insiste. Ce livre est composé de deux parties, « Coups et parades tenant lieu de la boxe française » et « Coups de lutte libre ». Illustré de 47 figures dans le texte. 160 pages

Manuel de boxe et de canne par ÉMILE ANDRÉ
Cet ouvrage est la réédition intégrale du livre d'Emile André publié en 1904 sous le titre : *Manuel de boxe et de canne*, ouvrage contenant des chapitres complémentaires sur les principaux coups de lutte pratique et sur les ruses diverses utiles pour la défensive dans la rue. Ce n'est pas pas le seul ouvrage que publia Emile André, mais d'après l'éditeur, c'est le plus complet. Il est composé de quatre parties, « Coups de poing » (formant la boxe anglaise et faisant partie de la boxe française), « Coups de Pied » (Complétant la boxe

française), « Coups de lutte et ruses diverses pour le combat réel » et « Maniement de la canne et du bâton à deux mains ». Illustré de 73 figures dans le texte. 244 pages - Format 14x20 cm.

L'art de se défendre dans la rue par ÉMILE ANDRÉ
« Se défendre ! Contre quoi, même en temps de paix, ne faut-il pas se défendre – dans tous les sens de cette expression ? Mais trêve aux réflexions philosophiques qui me viennent à la pensée : il s'agit uniquement, en ce livre, des moyens de se défendre, au sens le plus terre à terre de ces mots, lorsqu'on est attaqué dans la rue, spécialement, et… un peu partout. » Émile André. Voilà qui est clair. Cet ouvrage est la réédition intégrale du livre d'Émile André qui fut publié en 1937 sous le titre : *L'art de se défendre dans la rue avec armes ou sans armes.* Résumé des parties les plus simples et les plus pratiques de la boxe française, de la lutte, du jeu de la canne et du bâton, du maniement du couteau et du poignard, avec des détails spéciaux sur les coups de surprise dans la rue. Conseils pour l'emploi de diverses armes, du revolver et du pistolet automatique. Un peu vieillot, mais bon... Illustré de 63 dessins dans le texte. 200 pages - Format 14x20 cm.

100 façons de se défendre dans la rue avec armes par ÉMILE ANDRÉ
Cet ouvrage vient compléter les divers ouvrages d'Emile André par un cours pratique de défense personnelle avec arme. Composé de six parties ces pages traitent de : la canne, le bâton à deux mains, le couteau et poignard, la canne à épée et canne-matraque, le coup de poing américain, bague de défense et casse-tête et les armes à feu.
Cet ouvrage est la réédition intégrale du livre d'Emile André aux éditions Ernest Flammarion dans les années 1900 sous le titre complet : *100 façons de se défendre dans la rue avec armes (Canne, Bâton à deux mains, couteau et poignard, canne à épée, coup de poing américain, revolver, pistolet automatique)*. Ouvrage illustré de 17 gravures dans le texte.160 pages - Format 14x20 cm.

La boxe française éducative et sportive par ***P. Boucher***
A un niveau sportif et éducatif, ce manuel propose une méthode structurée et complète d'entraînement à la boxe française des années 1920. Sociologiquement parlant, il présente un message du passé ''Essayez et vous serez rapidement convaincu qu'avec la boxe française vous détenez le secret de la santé, source de bonheur, de richesse et d'influence...''. Les planches de photos contenues dans cet ouvrage bien que de faible qualité sont le reflet d'une autre manière de voir la boxe, comme ces deux femmes en jupe nous démontrant les coups d'arrêt. Cet ouvrage est la réédition intégrale du livre de P. Boucher qu'il publia en 1929 aux éditions Armand Girard dans la collection ''Olympic'' sous le titre : *La boxe française éducative et sportive illustrée par la photographie*, présentée d'une manière moderne par le Professeur P. Boucher. Pratique, Technique, Directives, Conseils, Plans et leçons. Préface du Dr. H. Diffre chargé de conférences au cours supérieur d'éducation physique. Illustré de 37 dessins dans le texte et 8 planches de photographies hors texte 108 pages - Format 14x20 cm.

Manuel de lutte libre par A. BIRMANN
Peu de combattants connaissent l'existence même de ce petit livre proposé par Emotions primitives. En 1870 Monsieur Birmann se voit confier la rédaction d'un recueil des prises les plus courantes de lutte libre. Dans ces pages, toutes les prises et les tours sont représentés par des gravures, basées sur des photographies. Outres les instructions pour la lutte libre, l'ouvrage renferme la description de 14 tours principaux avec les tours secondaires relatifs et de 19 figures. Dans la règle, ces tours sont dénommés d'après les parties du corps saisies en première ligne par l'attaquant. Ils sont divisés en prises par les jambes, prises par le torse, prises par les bras et prises par la tête. Cet ouvrage est la réédition intégrale de la traduction en français du livre d'A. Birmann publié en 1876 à par Lœrtscher & fils libraires éditeurs à Vevey (Suisse) sous le titre : *Manuel de lutte libre*. L'édition originale en allemand fut publiée par la librairie H.-R. Sauerlœnder à Aarau vers 1870. Illustré de 19 planches. 72 pages - Format 14x20 cm..

Guide du jeu de la canne, par M. LARRIBEAU publié en 1856 à compte d'auteur sous le titre : *Nouvelle théorie du jeu de la canne, par M. Larribeau professeur d'escrime, de canne et de boxe française, et d'un système spécial de défense qu'il démontre en 10 leçons à l'aide d'une canne pour laquelle il est breveté*. Illustré de 30 planches.

Traité de l'art des armes, boxe française et canne par B. BONNEL. Illustré de 13 figures dans le texte. 176 pages.

MARTINET On nous reproche parfois de sentir le moisi. Alors on s'efforce de sortir de l'ornière finiséculaire en comblant nos lacunes contemporaines. De belles découvertes parfois, comme ***Somnolence*** de Jean-Pierre Martinet ou ***La Grande vie*** parue chez nos amis de l'Arbre vengeur. Jean-Pierre Martinet *La Grande Vie.* Préface d'Eric Dussert. — Talence, L'Arbre vengeur, 64 p., 9 euros
Nous vous conseillons par ailleurs de ne pas manquer le recueil concocté par Julia Curiel, autour des différents écrits de Martinet, dont ses entretiens avec Ernst Jünger (oui oui !!!) ou Roger Caillois, et son essai sur Thomas Hardy (Hors Commerce, Alfred Eibel éd.)…
Jean-Pierre Martinet Le Peuple des miroirs. Textes critiques. Textes rassemblés et présentés par Julia Curiel. – Clichy-la-Garenne, France Univers, 130 pages, 18 euros. France Univers, 3, rue d'Estienne-D'Orves, 92110 Clichy-la-Garenne
Et sinon, donc, Jean-Pierre Martinet *La Somnolence*. – Bordeaux, Finitude, 256 pages, 20 euros. Finitude qui avait déjà édité ***Jérôme***…

DARIEN. Admiré par Alfred Jarry, Alphonse Allais et plus tard par André Breton, Georges Darien (1862-1921) est apprécié dans les milieux libertaires. Auteur de romans (***L'épaulette, Biribi, Le voleur***…), il est l'un des pamphlétaires le plus virulent de cette fin de XIXe siècle. Il collabore à plusieurs revues anarchistes, parmi lesquelles *L'Escarmouche, L'Ennemi du peuple* et *L'En dehors* de Zo d'Axa. *L'Ennemi du peuple* est un recueil d'articles dans lesquels il dénonce aussi bien les maîtres que les esclaves. De son côté Georges Randal, le héros du *Voleur*, a décidé de dire non à la bourgeoisie, à l'ordre, aux politiciens…
L'ennemi du peuple par Georges Darien. L'Âge d'homme, 2009. 186 p. (Le livre carabiné). 17€. ***Le voleur*** par Georges Darien. Nouvelle édition. Gallimard, 2009. 512 p. (Folio classique ; 1798). 7€. (***Anartiste*** n°14)

SCHWOB La 3e livraison de *Spicilège - Cahiers Marcel Schwob* doit paraître en novembre 2010. Le dossier est consacré à *La Croisade des enfants*. Outre le texte du livret écrit par Schwob pour Pierné, la société publie le texte inédit du récit radiophonique, *La Croisade des enfants*, créé par Michel Suffran en 1959, ainsi que plusieurs inédits de Schwob. Voici la nouvelle adresse de la société: Société Marcel Schwob, 80 rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris.

TRAVEN. La vie de l'écrivain B. Traven (1882??-1969) reste encore mystérieuse car il a toujours cherché à brouiller les pistes. Sous son vrai nom Ret Marut, il a collaboré à la revue radicale *Der Ziegelbrenner* (Le Briquetier, 1917-1921) et a participé à la Révolution des Conseils à Munich en tant qu'anarchiste. Il échappe à la répression et après une longue errance, il se réfugie au Mexique où il écrira la plupart des ses livres devenus des classiques du roman d'aventure engagé. Sa biographie écrite par Rolf Recknagel est la première publiée en langue française. Son chef d'œuvre ***Le Trésor de la Sierra Madre*** (1927) est réédité dans une nouvelle traduction intégrale. Ce texte a été adapté au cinéma par John Huston en 1948, il met en scène trois chercheurs d'or confrontés à la misère, l'avidité et la violence.
Insaisissable ? ***Les Aventures de B. Traven*** par Rolf Recknagel ; traduit de l'allemand par Adèle Zwicker. L'Insomniaque, 2009. 352 p. 18€. ***Le Trésor de la Sierra Madre*** par B. Traven. Sillage, 2008. 313 p. 19,50€. (***Anartiste*** n°14)

Le Buttin
Honfleur
Calvados

[30 juillet 1900[1]]

Mon cher ami,

Nous sommes installés. On vous attend. Vous serez étonné de la beauté de l'endroit. Des arbres comme des temples[2], et de la salle à manger qui domine la mer, on voit, au-dessus des fourches des arbres – dans les interstices des feuilles – passer la marine de Lanessan[3]. C'est bien petit[4] !

J'ai mes gants de boxe, un appareil Sandow[5], tout ce qu'il faut pour se flanquer des coups de poing[6]. Enfin, il n'y a pas de meilleure barbue, nulle part au monde. Arrangez-vous, mon cher Huret... mais venez ! Venez passer ici une huitaine, ça sera délicieux !

Nous vous embrassons tendrement.

Octave Mirbeau

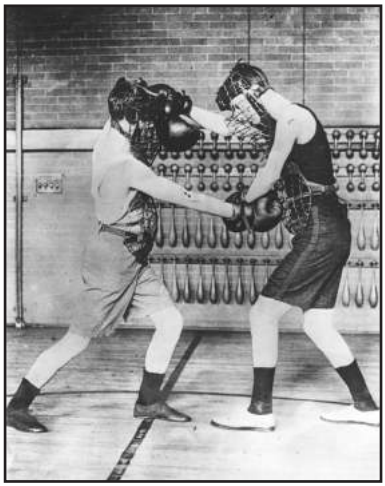
P. S. Et si vous aimez le vieux Calvados.....

Pierpont Morgan Library, New York. Extrait dans le catalogue de la vente Huret du 30 novembre 1933, Hôtel Drouot, p. 20.

[1] Date manuscrite de la main de Jules Huret.
[2] Réminiscence baudelairienne : « La Nature est un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles » (« Correspondances »).
[3] Jean-Marie de Lanessan (1843-1919), député radical, était alors ministre de la Marine dans le cabinet Waldeck-Rousseau. Le 20 juillet a eu lieu à Cherbourg, en présence du président de la République Émile Loubet, une grande revue navale, à laquelle ont participé les deux escadres du Nord et de la Méditerranée, soit quatorze mille hommes et quarante-six vaisseaux de guerre, tous placés sous le commandement de l'amiral Gervais. Jules Huret, qui a déjà consacré un article à « la politique de M. de Lanessan », le 6mai

1894, y a été envoyé en reportage pour le compte du *Figaro* et en a rapporté la matière de deux nouveaux articles.
[4] C'est presque dans les mêmes termes que se terminait son article, « Dans la sente », paru le 22 juillet 1900 dans *Le Journal* : « Entre les fourches des arbres, et les interstices des feuilles, sur la grande nappe infinie, je voyais passer les escadres de M. de Lanessan. Comme c'est petit... » La flotte française faisait « petit » en comparaison de la flotte anglaise : trois ans plus tôt, une revue navale avait rassemble 118 navires de guerre ! En 1901, Lanessan lancera un plan de six ans pour combler le retard de la marine française.
[5] Ce sont des sangles élastiques d'entraînement pour faire de la culture physique.
[6] On savait Mirbeau adepte de la « petite reine ». On le découvre ici sportsman complet et boxeur : c'est inattendu. Dans son étude sur *Le Sport et l'avenir*, qui paraîtra chez Mathot en 1910, Georges Casella pourra écrire : « Jules Huret fut l'un des premiers fervents de la boxe anglaise, en compagnie de Maurice Donnay, Octave Mirbeau, Rostand et Decourcelle » (p. 207).

Cette lettre nous a été communiquée, nous vous le donnons en mille, par Pierre Michel et vient prouver que Mirbeau pratiquait la boxe comme son ami Huret. Dans une vieille et copieuse biographie de Léon Daudet, nous dit encore Pierre Michel, il est raconté que, le 31 décembre 1899 ou 1900, Octave Mirbeau, Léon Daudet et Jules Huret s'entraînaient à la boxe et se donnaient en spectacle dans l'appart d'Octave Mirbeau.



PARIS VIOLENCE

L'entretien avec Flavien dans le premier opus d'*Amer* se terminait sur une histoire de dérive psychogéographique au coeur de Paris, un katana à la ceinture. Peu de temps auparavant il nous faisait les louanges de Yoko Ogawa et de Murakami Ryû. C'est donc en toute logique que nous le retrouvons pour parler du Japon à l'occasion de la sortie en CD de l'album vinyl : *Le Vent divin souffle toujours*. Ce n'est pas la première fois que Flavien aborde le thème du Japon traditionnel, puisqu'on se souvient du 45tours *Les Mondes flottants* dont nous retrouvons ici les 3 titres *Bushidô, Caste guerrière* et *Du haut de la falaise* dans de nouvelles versions. Ce dernier titre résume bien le concept album, si on peut s'exprimer ainsi, puisqu'il éclaire deux figures majeures de la japonité, le samourai et le kamikaze à la lumière d'une troisième icône, l'écrivain Yukio Mishima à qui P.V. rend ici un bel hommage. Cet album célèbre donc à sa façon ce vieux concept confucéen (repris dans la bushido japonais) de l'alliance du sabre et de la plume, le *Bun Bu Ryo Do*. L'idéal du Samouraï était d'atteindre un équilibre entre la culture de soi et la pratique du combat, la voie du guerrier étant la double voie de la «Plume et du Sabre». Mishima a montré qu'en s'attachant assidûment à ces deux voies, on pouvait devenir un guerrier (ce qui ne veut pas dire qu'il le soit devenu), qui plus est, lorsqu'on n'est pas « naturellement » disposé à l'être. Notons que si avant l'ère Meiji, *Bu* signifiait le combat (contre les autres), à partir de cette ère, il a signifié le combat contre soi-même, contre ses ennemis internes, ce qui relie expressément cet *opus* aux thémes des précédents albums de *Paris Violence* qui ressurgissent comme en creu aux hymnes guerriers : les angoisses existentielles, la décadence, le nihilisme et la tentation du néant. Tout ça pour dire que derrière l'expression de la force se cache une faille qui rend cet album particulièrement intéressant.

Au rayon nouveauté, mais pas vraiment, signalons l'édition vinyl très attendue de *Temps de crise* chez Joe Pogo (avec 5 nouveaux titres). La réédition vinyl de *Mourir en novembre*. Un CD « best of » intitulé *Chantons avant l'assaut*, un LP limité regroupant les titres des éditions confidentielles intitulé *La Mort en toute intimité*, et un split EP avec le groupe polack Lumpex 75. Pour finir, nous annonçons avec un plaisir non dissimulé la sortie d'un nouvel album 10 titres dans la lignée d'*En attendant l'apocalypse* intitulé *Fleurs de névroses et d'éther* qui devrait plaire à tous les lecteurs et lectrices d'Amer et qui fait suite au 45tours récemment sorti chez Koi et Troopers rcds, *Rivages de la tristesse.* avec une photographie très fin-de-siècle de Mono en pochette.

BANDE SON...

Il s'en passe des choses en un an. ***Teenage wasteland*** n'existe plus. Et c'est bien dommage. Mais ***Anxiety attack*** a vu le jour et prévoit déjà de participer à la future compilation LP Punk/Hardcore Français **BMAB** avec 2 titres, *What we Feel* et *Go Fuck Yourself* ! Pour ceux et celles qui ne l'ont pas eu, repressage de la K7démo chez **Give us a chance records**. Et puis surtout, leur debut EP 11 titres chez **Build me a bomb** et **Don't trust the Hype** en décembre 2010 ! L'autre bonne nouvelle, c'est la naissance de ***Coffee mug*** qui depuis d'ailleurs ne s'appelle plus comme ça ! Il paraît que c'est ***Idiot talk*** à présent. Au final, on ne sait pas trop ce qui sera écrit sur la k7 démo que devraient sortir conjointement **Build me a bomb** et **Middle classe zombies attack** pour l'hiver 2010. Ça reste du très bon hardcore... Sinon, nous attendons toujours l'album de ***Rodeo superstar***... Celui des disparues et regrettées ***Dig bastards*** peut s'écouter là : http://www.myspace.com/digbastard/music/playlists/featured-songs-126483. Par contre, nous n'aurons entendu que le vrombissement des ailes de ***Cocks in hell***, autre combo lillois qui ne sera pas sorti de la cave du *full option*. ***Larcin***, eux, ont mis le nez dehors pour déjà quelques très joyeux concerts dont celui à *l'écume des jours* et au *chat crevé* avec ***Bière sociale*** et ***Hwar***. Cette fois, c'est de la oi ! finement exécutée avec des textes chantés en français, en anglais et en italien. Bref, bonnes paroles, bonne voix, bonne musique ! A quand le EP chez **UVPR** ? Allez ! L'autre versant oi! du coin, c'est évidemment les ***Fabulous Bastards*** qui après un mémorable concert avec ***The Oppressed***, à Anvers, en juin dernier, s'apprêtent à sortir un split album, sur vinyl, avec ***Chuche Ma Gaillette***. Ça devrait s'appeler *This is NP2C*, à la gloire du Nord Pas de Calais. Il y a une souscription qui tourne et le disque devrait coûter la modique somme de 5 euros. *This is NP2C* ! On profite de l'occasion pour signaler la sortie du CD démo de ***Maraboots*** chez **Parmentier records**. Autre style, autre moeurs: nous avons cru comprendre que ***Louis Minus XVI*** enregistrait. Est-ce que ça veut dire qu'on pourra bientôt les écouter dans son salon ? Pour ***le Comptoir***, en tous cas, c'est déjà le cas, et autant dire que nous aimons beaucoup. ***Le Comptoir***, c'est l'autre projet hip-hop, instrumental cette fois, mené par RyOcKsTeAdY de ***Radikal Kroonersz*** et GuY De Zy, Pascal Omilflow, Pépé, Shemale Boudin et Shakirou. C'est tout à fait boulversifiant et ça s'écoute en téléchargeant à cette adresse : http://www.mediafire.com/?zugidmdbjny. Rayon rap, nous attendons toujours le nouvel album de ***Singe des rues***... Le groupe ***Corde Brève*** est un duo bordelais composé de Thomas Sinier (Jon Smith) et Charlotte Jubert qui a eu la bonne idée de mettre en musique des poèmes du dix-neuvième siècle (Mendès, Richepin, Rollinat, Prudhomme ou Dierx). Leur premier album est sorti chez **Vicious Circle**. Nous vous conseillons pour finir de lire ce quatrième numéro d'*Amer* après quarante cinq minutes de footing, une cinquantaine de pompes, une centaine de squats et d'abdominaux, vingt minutes de shadow boxing ou de sac de frappe et un bon travail de placement. Ou en écoutant dans votre fauteuil la compilation musicale *Coups et blessures* de l'émission **ZAPZALAP** (http://zapzalap.wordpress.com/). La revue a été composée en écoutant principalement le EP *All my sons* de ***Down to nothing***, *La Jeune Fille et la Mort* de ***Franz Schubert*** et tout ***Frustration***.

LA DICTATURE DU NEANT
Strindberg, Artaud, Jarry et les autres

« LE SONGE » DE STRINDBERG AU THÉÂTRE ALFRED JARRY

Procédant par explosions, le Théâtre Alfred Jarry donne des spectacles sans lendemains : volonté de restituer au théâtre sa puissance d'émotion par l'intensification du lien magique qui encercle auteur, metteur en scène, acteurs et spectateurs et les sépare du monde. Ce qui un soir a dépassé la réalité, ne saurait être répété sous la même forme. L'année dernière, le Théâtre Alfred Jarry montait *Les Mystères de l'amour*, de Roger Vitrac, pièce ensorcelée où toutes les réalités ne sont que des désirs, puis un beau cri humain : *Le Partage de midi* de Paul Claudel.

Et, maintenant, c'est *Le Songe, ou Jeu de rêves,* du grand dramaturge suédois Strindberg. Cette pièce sera donnée pour la première fois en France aux spectateurs des deux représentations du Théâtre Alfred Jarry, les samedis 2 et 9 juin, en matinée, sur la scène du Théâtre de l'Avenue.

Jeu de rêves, jeu de tarots toutes les figures humaines sont comme des signes avec leur sens profond ; et, cependant, le dialogue est tout simple, extraordinairement émouvant, à la Strindberg.

Collaboration nécessaire pour une telle oeuvre Antonin Artaud fait la mise en scène, c'est dire qu'un réseau subtil s'étendra sur acteurs, les spectateurs, et que tous seront prisonniers d'une poésie étrange, d'un monde mystérieux de lumière et d'ombre, où vivent les réalités d'un autre plan. Mme Tania Balachova, qui a été admirable dans *Le Dibbouk*, en l'absence de Marguerite Jamois, sera une Agnès virgilienne dans cette dantesque promenade.

MM. Raymond Rouleau, Boverio et tous les autres donnent une valeur de sentiments aux êtres qu'ils évoquent.
Une fois de plus, le Théâtre Alfred Jarry nous aura révélé un chef-d'oeuvre, et comme le rêve renouvelle incessamment ses fantasmes, il prépare d'autres images, d'autres pièces aussi vivantes, aussi significatives.

Émile Monchon.
(*Paris-Soir*, 1-6-28.)

UNE REPRÉSENTATION DE STRINDBERG TUMULTUEUSE LA POLICE INTERVIENT

Hier après-midi, à trois heures, le Théâtre Jarry donnait dans la salle du Théâtre de l'Avenue, une première représentation d'une oeuvre du dramaturge suédois Strindberg : *Le Songe ou Jeu de Rêves.* Quelques spectateurs se permirent des réflexions à haute voix et tentèrent d'empêcher, par des interruptions très fréquentes, la représentation. Vers le milieu du spectacle, les disputes particulières, les protestations se firent si nombreuses, le bruit devint si intense que les acteurs durent s'arrêter et le rideau fut baissé. Alors, dans la salle affolée, commencèrent des combats singuliers qui ne cessèrent que peu avant l'arrivée de la police aussitôt alertée. Les perturbateurs s'éloignèrent en toute tranquillité ; et, après un entracte d'une heure environ, la représentation put être reprise, devant une salle à demi désertée, sous la protection de quatre solides agents cyclistes, qui restèrent dans la salle.
Je protesterai toujours contre un certain snobisme qui consiste à admirer le parti pris de tout ce qui est étranger. August Strindberg est un grand auteur dramatique, peut-être - sans doute - le plus grand auteur suédois, je le crois. Mais les plus grands, les plus indiscutables de tous pays ont tous fait, *volontairement ou non,* des oeuvres sans valeur et souvent ridicules. De ces oeuvres-là, nous en avons suffisamment en France. Pourquoi aller en chercher à l'étranger ? Je m'élève contre le principe de l'obstruction dans un théâtre, je réprouve la manifestation d'hier au Théâtre Jarry, parce

que grossière, malhonnête, mais je comprends les réactions d'un public français sain, devant une oeuvre grotesque et qui ressemble à une plaisanterie de mauvais goût.

J'encourage et j'admire toutes les innovations de toutes les écoles, toutes les audaces de nos jeunes littérateurs, parce qu'elles restent dans la tradition du génie de notre race qui est dominée par les sommets Simplicité, *clarté*, et qu'elles ne dépassent pas les limites extrêmes du bon sens et du bon goût.

Ce sont les extravagances de certains spectacles dits d'avant-garde, ridicules et prétentieux, *incompréhensibles pour tous*, qui ont jeté le discrédit sur d'autres efforts en avant, très souvent intéressants. Au théâtre, il y a une loi éternelle qu'il ne faut pas violer : il faut comprendre avant tout ! August Strindberg a sans doute voulu faire un bon tour en écrivant *Le Songe* (qu'il aurait dû intituler *La Clef des Songes* - les tableaux sont des tarots pour cartomancienne - encore que ce soit une clef qui n'ouvre rien) et j'admets la plaisanterie ; mais je comprends moins la complicité de ceux qui osent représenter de sang froid des oeuvres pareilles au public. J'ai le courage de le dire et tous les gens sensés seront avec moi !

Je ne parlerai pas des acteurs qu'il vaut mieux ne pas juger dans une oeuvre pareille, où ils ne peuvent être que mauvais et ridicules.

Henry Vautour.
(*Le Soir*, 4-6-1928.)

A PROPOS DES MANIFESTATIONS SURRÉALISTES DU « SONGE » DE STRINDBERG UNE LETTRE DE M. ARTAUD

Nous avons raconté ici-même comment la représentation du *Songe* de Strindberg, au Théâtre Alfred Jarry, avait été troublée par des manifestations surréalistes, et comment M. Artaud, le metteur en scène de ce spectacle, avait pris la parole pour faire quelques déclarations pour le moins inattendues,

et qui avaient fortement ému les spectateurs suédois qui se trouvaient dans la salle.

M. Artaud nous envoie, pour expliquer son attitude, cette lettre que nous publions pour clore cet incident, et des termes de laquelle nous lui laissons l'entière responsabilité.

> Monsieur,
>
> Les déclarations auxquelles je me suis livré, samedi dernier, au cours de la représentation du *Songe* de Strindberg, demandent des éclaircissements.
>
> Les voici :
>
> Je ne pardonnerai jamais aux surréalistes de m'avoir pour ainsi dire mis en demeure, dans des circonstances où il s'agissait de théâtre et non de révolution sociale, d'affirmer une attitude antisociale qu'ils ne pouvaient mettre en doute et sur le sens de laquelle ils auraient dû s'interdire de jeter l'équivoque. J'ai prononcé des paroles violentes qui avaient pour but de dissiper cette équivoque et que les Suédois présents dans la salle ont prise pour une malveillance particulière à l'égard de leur pays. j'affirme n'avoir jamais eu l'intention d'insulter la Suède en tant que nation particulière, mais bien d'exprimer une pensée de révolte contre toute société organisée. C'est
> une conviction qui n'intéresse que moi et que je n'aurais jamais songé à manifester sans la perfidie des provocations surréalistes. Croyez, Monsieur, en mes remerciements distingués.
>
> Antonin Artaud.
>
> P.S. : En ce qui concerne les dons faits par des Suédois, il est bien entendu que le Théâtre Jarry les restituera entièrement.
>
> **A.A.**

Espérons que cette lettre mettra au point définitivement les éléments objectifs de cette fâcheuse querelle.

P. A.

(*Paris-Midi*, 8-6-1928.)

La question de l'interprétation est insoluble, par l'impossibilité où l'on est de trouver des acteurs exercés à jouer dans un style approprié, par l'impossibilité où l'on est également dans un groupement irrégulier de faire un assez grand nombre de répétitions pour obtenir un ensemble homogène. Là réside la plus grave lacune qui fausse le point de vue. Peut-être Anto-

nin Artaud eût-il eu intérêt à laisser ses acteurs jouer sur un ton plus humain, la différence de plans étant suffisamment précisée par le décor. Il eût obtenu plus d'unité.

On devine ce qu'il indique à ses acteurs sans que ceux-ci soient parvenus à le réaliser, mais la réalisation qu'il a cherchée aboutit parfois à des effets déclamatoires qu'il aurait certainement voulu éviter à tout prix. On s'est très exactement rendu compte de cela au cours de la brève apparition qu'Artaud fit au dernier tableau et où il s'imposa comme étant le seul vraiment dans le ton. L'effort et le dévouement des autres artistes, toutes réserves étant faites, restent sympathique et louable au plus haut point.

Raymond Cogniat.
(*Chantecler*, 9-6-1928.)

LES BAGARRES DU THÉÂTRE JARRY. QUAND LE DIABLE SE FAIT POLICIER...

Il était une fois un petit acteur qui se plaignait de sa tête. Comme il se piquait de littérature, il publiait de nombreux volumes où il se plaignait de ses migraines, insultait le pape, l'armée et la police, et s'affirmait naturellement surréaliste. Quand on voulait bien de lui, il jouait des rôles au théâtre et au cinéma avec un égal succès de gaité. Comme son débit était lent et qu'il avait une tête patibulaire, il joua les traîtres, puis, ce débit se ralentissant, il joua les rois. Le débit se ralentissant encore, il ne lui resta plus qu'un seul rôle à jouer, celui de Dieu. Mais c'est un rôle assez rare au théâtre, encore que M. Artaud se soit cru capable de l'assumer.

N'ayant plus d'engagement, il fonda un théâtre à lui, le Théâtre Jarry, où, voici quelques jours, il annonça la représentation du *Songe* de Strindberg, avec l'appui de la légation royale de Suède.

Les amis lui firent observer que, si sympathiques que soient la Suède et les Suédois, il est peut-être un peu exagéré de se faire « appuyer » par une légation royale quand on « vomit les patries ». (C'est son expression même.)

M. Artaud eut peur. Pour ne pas fâcher ses amis et ménager la chèvre et le chou, il déclara donc en plein théâtre qu'il « vo-

missait » (encore) la Suède, la Finlande, l'état social, le monde tout entier, le Pôle Nord par surcroît, ça devenait de l'entérite humide.

Les Suédois trouvèrent excessif de payer et d'être « vomis ». Ils se fâchèrent. M. Artaud calcula que les Suédois étaient plus nombreux que ses amis et aussi qu'ils étaient plus riches et c'est ainsi qu'hier au Théâtre de l'Avenue, M. Artaud, anarchiste, eut recours à la police bourgeoise.

Les habituels « fauteurs» de désordre et leurs hommes, MM. Aragon, B. Peret, Unik, Baldensperg, Prévert et Boiffard se firent arrêter.

Classiques en leurs gestes, ces jeunes hommes avaient rossé le pauvre M. Artaud, ainsi que son coéquipier, M. Aron.

Les agents sont de braves gens, ils arrêtèrent également, au hasard, de braves gens qui n'avaient rien à faire dans cette histoire. Le commissaire du quartier du Roule, souriant et parisien, remit en liberté les assaillants après l'habituel interrogatoire d'identité.

Dans la salle, cependant, un chahut commencé sur la scène même par un membre du groupe journaliste, s'étendait. Ce fut un bien beau spectacle prévu d'ailleurs par la direction, car celle-ci avait fait distribuer prudemment aux spectateurs le tract suivant :

> Après les incidents qui se sont produits samedi dernier au cours de la représentation du Songe, mis par de nouvelles menaces dans la nécessité de défendre à tout prix la liberté de son action, le Théâtre Alfred Jarry, n'acceptant nulle contrainte, se déclare décidé à employer tous les moyens, même ceux qui lui répugnent le plus, pour sauvegarder cette liberté. Les perturbateurs possibles en ont été avertis.
>
> **Antonin Artaud - Robert Aron.**
> **9 juin 1928.**

La police fut donc prévenue qu'elle répugne à ceux qui lui demandent des services... Et ceci est parfaitement comique et la seule chose de nature à réjouir Alfred Jarry s'il était encore de ce monde.

P. Guillais.
(*Le Soir*, 11-6-1928.)

LE THÉÂTRE ALFRED JARRY ET LES SURRÉALISTES

Le jeudi 7 juin 1928 les surréalistes invoquant des raisons dont certaines étaient défendables, d'autres non, mais qui toutes, comparées à l'importance spirituelle du Théâtre Alfred Jarry n'avaient qu'une valeur anecdotique, interdisaient au Théâtre Alfred Jarry de donner la seconde représentation du *Songe* de Strindberg, qui devait avoir lieu le samedi 9 juin en matinée au Théâtre de l'Avenue. Quelles que fussent les raisons invoquées, les surréalistes n'avaient aucun droit de formuler une telle interdiction. Le Théâtre Alfred Jarry, créé à côté d'eux et malgré eux, n'avait aucun ordre à recevoir d'eux, malgré les affinités spirituelles qui pouvaient exister entre eux et lui.

Antonin Artaud et moi-même décidâmes donc de passer outre à cette interdiction. Ayant examiné successivement les divers moyens de résistance qui s'offrent à deux individus isolés contre trente perturbateurs, et ayant constaté qu'il n'en était d'efficace, nous écrivîmes à André Breton un pneumatique, le 8 juin au soir, pour l'avertir que nous ne céderions pas à ses menaces et que pour l'empêcher de pénétrer dans la salle, nous emploierions, quoi qu'il dût nous en coûter, tous les moyens, « même ceux qui nous répugnaient le plus ».

Cette périphrase se retrouva dans un tract que nous distribuâmes le samedi 9 juin à l'entrée du spectacle et qui était ainsi rédigée :

> Après les incidents qui se sont produits samedi dernier au cours de la représentation du Songe, mis par de nouvelles menaces dans la nécessité de défendre à tout prix la liberté de son action, le théâtre Alfred Jarry, n'acceptant nulle contrainte, se déclare décide à employer tous les moyens, même ceux qui lui répugnent le plus, pour sauvegarder cette liberté. Les perturbateurs possibles en ont été avertis.
>
> **Antonin Artaud - Robert Aron, 9 juin 1928.**

Ainsi la question se trouvait nettement et loyalement posée : nous sentions, aussi cruellement que quiconque, quelle contradiction constitue l'aide même limitée de la police pour un théâtre dont nous voulions faire une entreprise d'esprit révolutionnaire. Mais la volonté destructrice de nos adversaires nous enfermait dans ce dilemme : ou céder aux ordres

surréalistes et renoncer à la liberté de notre action, ou, malgré notre répugnance, résister par le seul moyen efficace, la police (1). II convient, pour signaler ce qu'a d'inadmissible l'attitude surréaliste, de rappeler que dans sa première année d'existence le théâtre Alfred Jarry a provoqué, de sa propre initiative, les seules manifestations d'esprit surréaliste courageuses et dangereuses, qui aient eu lieu depuis au moins deux ans. La représentation du *Partage de Midi* le 14 janvier 1928 sans l'autorisation de l'auteur, suivie d'une annonce d'Antonin Artaud dénonçant la trahison de Paul Claudel - la déclaration publique de révolte faite le 2 juin au cours de la première représentation du Songe - comportaient des risques pénaux graves, que nulle manifestation surréaliste n'a jamais encourus depuis longtemps. Par là elles cessaient, à vrai dire, d'être des manifestations surréalistes, pour devenir presque des manifestations révolutionnaires - les deux mots ayant depuis longtemps cessé d'être conciliables.

Qu'il y ait eu jadis, chez les surréalistes, un certain esprit, ou une certaine sentimentalité révolutionnaire, ne saurait se nier. Et certains passages de leur déclaration du 27 janvier 1925 (2) annonçaient une action, auprès de laquelle quelques chahuts sans lendemains et sans risques dans des salles de spectacle ou à des banquets littéraires apparaissent comme dérisoires.

N'acceptant de courir aucun danger réel, et incapables d'efficacité, manquant donc des deux qualités proprement révolutionnaires, les surréalistes restant, quoi qu'ils en aient, sur le terrain littéraire ou artistique, n'encourent d'autre risque que celui, souhaité comme la consécration de leur activité puérile, d'un bref séjour au commissariat de police.

Pour en finir avec cette dictature du néant, dont l'activité dérisoire compromet jusqu'aux idées qu'elle prétend défendre, tous les moyens m'ont semblé provisoirement bons, même ceux qui me répugnent le plus. C'est pourquoi, n'ayant pas d'autre moyen pratique de résister à une autorité creuse, sans me dissimuler la bassesse de l'aide demandée, décidé à ne pas pardonner à André Breton de m'avoir réduit à la plus compromettante équivoque, j'ai eu le courage, plus grand que celui d'envahir à trente une salle de spectacle, d'utiliser

la police - quoi qu'il doive m'en coûter, quelque malentendu auquel je m'expose, quelque écoeurement de moi-même que je doive en garder.

Écrit en mon nom propre et n'engageant que moi.

ROBERT ARON

Le 10 JUIN 1928

(1) Il faut noter que la seule aide demandée par nous à la police tendait à interdire aux manifestants l'entrée de la salle. Et toute l'activité policière dans la salle et dans la rue, avait été réclamée par d'autres que nous, à notre insu et « antérieurement à notre demande» ...

(2) « Nous lançons à la Société cet avertissement solennel.

« Qu'elle fasse attention à ses écarts, à chacun des faux pas de son esprit nous ne la raterons pas.

« A chacun des tournants de sa pensée, la société nous retrouvera.

« Nous sommes des spécialistes de la Révolte.

« Il n'est pas de moyen d'action que nous ne soyons capables, au besoin, d'employer. »

(Déclaration du 27 janvier 1925).

La revue des revues

Le Rocambole, n°51 est consacré à André Laurie
Annoncé depuis plusieurs années, voici le dossier « André Laurie ». Certes, ce n'est pas l'ensemble des activités de l'individu Paschal Grousset qui est présenté dans cette nouvelle livraison de la revue du roman pop', mais la partie de son œuvre romanesque publiée sous le pseudonyme d'André Laurie. Un dossier qui propose des éclairages sur les divers aspects de cette œuvre et sur les divers genres qu'elle traverse, et qui pose en filigrane la question de l'oubli de cette œuvre : peut on lui trouver une explication ? A la suite de ce dossier, les « Révélations de Rocambole » se présentent toujours aussi riches et variées. Signalons en particulier un survol des *Éditions de l'Arabesque*, avec les témoignages de trois de ses auteurs aux nombreux pseudonymes. Une autre maison d'édition est également « révélée », les *éditions Colbert* créées Jean d'Agraives qui est bien connu comme romancier, mais moins comme éditeur. Et aussi des révélations sur Terry Stewart, les éditions Dumas, la collection belge « Nos secrets », etc. (Bulletin des amis du roman populaire, Les Belles lettres, 2010.)
A.A.R.P., B.P. 20119, 80001 Amiens cedex 1

L'Or aux 13 îles
Une très belle revue a paru en janvier dernier et... nous avions omis de vous en parler. C'est à peine supportable, n'est-ce pas ?
Et par ces temps de chaleur la fraîche figure du collage de couverture réalisé par Jean-Christophe Belotti tombe à point nommé. Au sommaire de cet inaugural numéro, trois ensembles consacrés au film *Démence*, de Jan Svankmajer, quinze commentaires de l'oeuvre de Jean Terrossian et le «musée» breton de l'abbé Fouré, sculpteur de rives. Dans le détail, cela donne ceci : Où le rêve trébuche sur sa réalité, Jean-Christophe Belotti, Morale d'une fable noire, d'après le film *Démence* de Jan Svankmajer, par Bertrand Scmitt, Des gants en peau de Gifle I & II, I. Sade, la honte, par Jean-Pierre Guillon, II . Nadja trahie, par Jorge Camacho, Alain Gruger, Bernard Roger, Enquête sur l'exaltation, Réponses de Roger Renaud à huit questions de François-René Simon, 15 miroirs de nuits tournés vers Jean Terrossian, par Quinze regardeurs. Maison Hantée, par Malo-Auguste de Coëtquen, Histoire du Moyen Âge, Pierre Peuchmaurd & Georges-Henri Morin. Le Musée Fantôme de l'abbé Fouré, les bois sculptés de l'abbé Fouré, l'ermite de Rothéneuf. Réédition d'un document rare décrivant son musée en 1919, par Bruno Montpied, Entre surréalisme et art brut, très généreusement illustré, cet Or des 13 îles — clin d'œil à Stevenson, *for sure* — est à visiter.
Il y a fort à parier que dans ce réjouissant archipel, c'est tous les jours la saison.
L'Or aux 13 îles, Jean-Christophe Belotti, 7, rue de la Houzelle, 77250 Veneux-les-Sablons, 108 pages, 18 euros
(Eric Dussert, L'Alamblog, 12 juillet 2010)

Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française, n° 52 : *J.-K. Huysmans chez lui*, études réunies par Marc Smeets, 2009.
J.-K. Huysmans chez lui, c'est d'abord Huysmans en Hollande. L'écrivain, rappelons-le, a des attaches familiales dans le Nord. Il s'en glorifie, parfois mais pas toujours. Le rapport à la Batavie est essentiellement ambigu. Mais l'écrivain chez lui, c'est aussi toute une thématique de la réclusion et de l'enfermement. Huysmans cherche les « coins douillets », la chaleur du foyer. Le célibataire veut construire sa maison, sa thébaïde. Or il n'y réussit pas vraiment. Dans ce volume est explorée – à travers une riche palette méthodologique et sous des angles différents – la tension spécifiquement huysmansienne entre le dedans et le dehors, l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre.

Au sommaire du n°161 de la revue **Gavroche** (janvier-mars 2010), « À bas les gros, à bas les porcs ! L'obésité péjorative dans la caricature politique au XIXe siècle », par Guillaume DOIZY, pour faire écho au texte de David Perrache « Homo Porcus ». Et dans le dernier numéro, la représentation des apaches à la Belle Epoque. Gavroche, 52 avenue de Flandre, 75019 PARIS

Le Bulletin de la société Théophile Gautier, n°31, paru en 2009, est consacré à « Gautier et les arts de la danse ». En 1847, Baudelaire écrivait dans La Fanfarlo : « Chez nous, l'on méprise trop l'art de la danse, cela soit dit en passant. Tous les grands peuples, d'abord ceux du monde antique, ceux de l'Inde et de l'Arabie, l'ont cultivée à l'égal de la poésie. (…) La danse peut révéler tout ce que la musique recèle de mystérieux, et elle a de plus le mérite d'être humaine et palpable. La danse, c'est la poésie avec des bras et des jambes, c'est la matière, gracieuse et terrible, animée, embellie par le mouvement. » Un tel propos aurait pu être tenu par Théophile Gautier lui-même qui, sa vie durant, ne cessa d'écrire, de commenter, de rêver la danse. La vingtaine d'auteurs, chercheurs et danseurs, qui ont contribué à cet ouvrage a tenté de décrypter les tenants et les aboutissants de cette passion de Gautier pour ce qu'il appelait « la littérature des jambes ».

Syn. Bric-à-brac, Bazar, Bordel (vulg.), etc.
L'histoire du livre le montre assez : libraire d'ancien et éditeur sont deux rôles synergiques - pour dire ça comme ça. Et on ne compte pas les maisons, les marques d'édition qui se sont forgées parallèlement ou sur la base d'une librairie de livres anciens. Le Dilettante est un exemple notoire, mais aussi La Connaissance - certes, c'est un peu plus vieux - ou, plus récemment, les éditions Nicolas Malais.
De fait, et pour une raison toute simple, la double casquette est profitable : le libraire d'ancien voit passer des documents inédits, sous forme manuscrite, ou publiés dans les revues et journaux, qu'il sait déguster et rêve de voir publiés. Mis en forme, ces écrits, ces articles, ces dessins, ces correspondances deviennent de parfaits volumes, appréciables, délectables, quelques fois même indispensables.
La maison Finitude qui a délaissé sa prime activité de librairie pour assumer

tout à fait le succès grandissant de ses éditions, a trouvé un palliatif à un problème récurrent de ce type d'activité : que faire, en effet, lorsque les documents que l'on a sous la main n'offrent pas la matière d'un volume, même maigrelet ?
Et bien on fait une revue !
Et la voici, sobre comme tout (très belle photo de Raymond Guérin dans l'eau jusqu'au cou) et pleine de textes repêchés dans les revues et journaux du siècle dernier, avec, en prime, une paire d'inédits, l'un de Raymond Guérin (des notes extraites d'un album de vacances, avec photographies) et l'autre de Georges Arnaud (une nouvelle débutant sur un suicide de militaire) :

« Et plof ! c'est parti mon kiki, l'ecclésiastique se répand. »

Surtout, surtout, surtout, on trouve là une lettre de Jean-Pierre Martinet à Michel Ohl, qui contenait la promesse d'un texte oublié de l'auteur de Jérôme, publié en 1987 dans un magazine de Bordeaux aux côtés d'une visite au «Café des Arts» de notre cher Michel Ohl. Ne comptez pas sur nous pour vous en dire plus... d'autant que pour le même prix vous aurez du Eugène Dabit, du Marc Bernard, du Georges Hyvernaud et du Stevenson. Alors ?
Il faut noter encore que les éditions Les Insomniaques avaient lancé en 2009 Capharnaüm, une revue de créations libres. Le n° 1 avait pour thème «La crise», le n° 2 qui vient de paraître s'occupe de «Faire sa cuisine».
Capharnaüm, n° 1, 96 pages, 13 €, Finitude, 14, cours Marc-Nouaux, 33000 Bordeaux, 05 56 79 23 06, editionsfinitude@free.fr
Capharnaüm, n° 1, 3 € / n° 2, 5 €, Les Insomniaques, C/O Chloé Bergerat, 133 rue Raymond Losserand, 74 014 Paris. lesinsomniaques@yahoo.com
(Eric Dussert, L'Alamblog 13 juin 2010)

MURMURE hs# 5
De l'incidence éditeur, 2010, 246 pages, 16 euros
Alors que 2009 célébrait le centenaire du Manifeste du Futurisme qui prit acte des formes nouvelles de la vitesse avec la venue de l'automobile et du cinéma, ce volume n'entend pas faire crédit à une compréhension du concept dont la visée et le contenu seraient assurés. Autrement dit, il est possible que la notion de vitesse, en dehors de son acception mécanique courante, ait une existence paradoxale. Ainsi la vitesse se retrouve au sein d'un ensemble mobile de postures, de gestes, de langages, de sensations et d'affects qu'elle déplace autant qu'elle-même se voit modifiée au fur et à mesure que les conditions de possibilité de la pensée se transforment (par la syntaxe, le ralenti, la stagnation, la syncope ou l'arrêt autant que par l'accélération, le tempo, la trépidation ou le rythme).
Adresse : 78, rue Gabriel Péri 76600 Le Havre

A CORPS PERDU, ***revue anarchiste internationale***, #3, septembre 2010.
Si nous n'étions que moyennement convaincus par les deux premiers numéros, ce troisième essai nous rassure quand à la volonté des rédacteurs et rédactrices de réinventer un espace commun de débat à partir de contextes particuliers. A corps perdu présente d'abord deux textes, dont l'un est la traduction d'un article italien intitulé « Au centre du volcan »

qui traite en gros du sentiment d'impuissance révolutionnaire au cœur de la barbarie, et l'autre, intitulé « Le sol instable du néant », sur le danger pour les révolutionnaires de s'embourber dans l'aliénation et les affres de l'idéologie. Puis le dossier sur l'insurrection qui se compose quant à lui de réflexions sur la Grèce rebelle, la révolte incendiaire de novembre 2005 en France, les soulèvements et contradictions populaires en Argentine & en Bolivie et quelques commentaires -enfin- sur l'insurrection qui vient qui mettent un terme aux fatigantes insinuations et aux trop fragmentaires critiques émises à l'encontre de cet ouvrage publié chez La Fabrique, en mars 2007, par le comité invisible. Aucun texte raisonné n'était encore paru posant les bases d'une critique argumentée de la part de ceux et celles qui se réclament de l'anarchisme quant aux faiblesses et aux contradictions d'un livre partout décrié. Il aura fallu, dirons-nous, le temps de la réflexion pour dépasser le stade du ressentiment. Reste à présent à avancer... A corps perdu, 21ter rue Voltaire, 75011 Paris

ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES, n°179, septembre 2009, sur les Pratiques martiales et les sports de combat. Numéro très intéressant pour tous ceux et toutes celles qui s'intéressent aujourd'hui aux arts martiaux et aux sports d'opposition avec des articles sur la genèse du *Pencak Silat* moderne, les pratiques martiales japonaises en France, le *vale tudo* en Bolivie, la genèse et la dynamique des « combats ultimes », la codification des pratiques martiales, la *capoeira*, la boxe thaïlandaise comme sport international et produit culturel et la boxe au féminin. A lire... Editions du Seuil, 12 rue du Cap vert, 21800 Quetigny

RECOINS, Arts, Belles lettres et Rock'n roll.
Cette revue moderne d'arrière garde publie des textes inédits sur des sujets oubliés, négligés ou confidentiels, au gré des emportements de ses rédacteurs. Elle s'appelle revue «recoins» parce que c'est là qu'elle va chercher ses sujets. Toutes les illustrations qu'elle contient, les dessins, les peintures, les collages et les photos, sont des inédits et des originaux. Elle vénère Arthur Cravan et la boxe 1900, tape du pied à l'écoute des musiques binaires et craque littéralement pour la poèsie des faits divers. A noter dans la troisième livraison un article intitulé «Raccrocher les gants» sur quatre héros de la musique populaire aux prises avec le Noble art, un autre sur la vie et l'oeuvre de Millange, le peintre paysan (1869-1953), un texte de Sébastien Soulier «Du Sang et des réclames», un article sur le sculpteur tchèque Jan Krizek (sans les accents), bref, du tout bon : 13 rue Bergier, 63000 CLERMONT-FERRANT.

ENTRETIEN

Le 4 avril 1894, Paris. En pleine instruction du procès d'Emile HENRY, une bombe explose au restaurant Foyot. L'écrivain libertaire Laurent Tailhade qui se trouvait là par hasard, perd un oeil dans l'explosion. L'anarchiste Louis MATHA sera soupçonné d'être l'auteur de l'attentat, mais aucune preuve ne pourra être retenue contre lui. Félix Fénéon aurait en fait, été l'auteur de cet attentat... Sacré Félix !

MILLE MARMITES !

Entretiens croisés avec ***Marianne Enckell***

Dis ce que crois, advienne que pourra.
Ernest Coeurderoy, *Hurrah !!! ou la révolution par les Cosaques*

L'entretien qui suit est la retranscription d'une correspondance croisée avec Marianne Enckell, réalisée par Jean-Marc Delpech du Jacoblog et la revue [Amer]. Nous tenons à remercier vivement Jean-Marc, évidemment, (nous en profitons d'ailleurs pour vous inciter à consulter régulièrement le blog qu'il rédige autour de la figure de Marius Jacob), et Marianne, surtout, qui s'est prêtée au jeu parfois fastidieux des questions à rallonge, et ce, malgré un emploi du temps surchargé ! Nous rappelons pour tous ceux et toutes celles qui seraient intéressées l'adresse du CIRA : av. de Beaumont 24, 1012 Lausanne (Suisse). Faites-en bon usage mille marmites !

Marianne Enckell est née le 22 octobre 1944 à Stockholm (Suède) et elle est traductrice indépendante et collaboratrice de maisons d'édition. Elle collabore au Centre Internationnal de Recherches sur l'Anarchisme (CIRA) de Lausanne, depuis 1963 (après le départ forcé de Pietro Ferrua), ce qui l'a mise en relation avec des militants anarchistes du monde entier dont elle partagea très tôt les idées. En Suisse, elle participa au soutien des objecteurs de conscience, aux mouvements de Mai 68 et aux activités du Mouvement de libération des femmes (MLF) (1971-1977 environ). Elle co-organisa plusieurs colloques internationaux, dont celui de Venise en 1984. Marianne Enckell a publié de nombreux articles dans la presse et les revues anarchistes, parfois sous le nom de Marie Martin. Elle a fait partie de nombreux comités de rédaction : *Anarchisme et non violence, Interrogations, Volontà* (en Italie), *MA !, Réfractions et le bulletin du CIRA.*

[Les Âmes] Marianne, tu as écrit en 1971 un ouvrage consacré à la *Fédération Jurassienne* en t'intéressant aux origines de l'anarchisme en Suisse. Selon certains, dont Kropotkine, la *Section des Montagne*s est aussi à l'origine du mouvement anarchiste international. Cette petite fédération, que James Guillaume a présenté dans ses mémoires, semble en effet avoir marqué bon nombre de théoriciens et d'activistes tels que Bakounine ou Elisée Reclus. Nous savions, à travers les images d'Epinal que le jurassien était bourru et robuste ; il est aussi par certains côtés éminemment sympathique...

La circulaire de Sonvilier, qui résulte du congrès statutaire de la Fédération Jurassienne, en novembre 1871, de par son antipolitisme et son caractère intégralement antiautoritaire a, sans aucun doute, été constitutive du courant anarchiste international, de même que le pacte de Saint-Imier conclut le 15 Septembre 1872 lors du premier « Congrès antiautoritaire international » dans le Jura bernois. On y rappelait, face au dogmatisme et au centralisme marxiste, et pour reprendre les termes employés par Malatesta, que « la destruction de tout pouvoir politique était le premier devoir du prolétariat » et que « toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire pour atteindre une telle destruction ne pouvait être qu'un leurre supplémentaire et qu'il serait aussi dangereux pour le prolétariat que tous les gouvernements en place ». Ca avait le mérite d'être clair !

Il semblerait par ailleurs, qu'après la Commune de 1871, la Fédération Jurassienne ait intègré de nombreux réfugiés parisiens et qu'il se soit développé au sein de ce milieu fortement lié à l'artisanat horloger des relations d'entraide et de fraternité proprement anarchistes.

Peux-tu, en quelques mots, nous expliquer en quoi le milieu des horlogers, graveurs et guillocheurs jurassiens présente, selon les termes de Mario Vuilleumier et si tel est le cas, une telle « *homologie structurale* » avec la communauté libertaire (à l'instar peut-être des typographes parisiens ou des cordonniers catalans) ?

[Marianne] Eh bien, je ne suis pas du tout d'accord avec cette thèse, je crois que c'est une légende (même si la notion d'homologie structurale peut être utile dans certains cas), qu'on pourrait qualifier de « légende ethno-génétique ». Il n'existe pas de population « prédisposée » à être anarchiste - et il n'y a pas d'anarchistes avant que les principes de bases soient formulés et qu'un mouvement se soit organisé ! Être anarchiste, c'est non seulement avoir pris conscience des rapports de classe et de domination, c'est aussi et surtout vouloir les abolir, donc s'en donner les moyens, qui ne sont ni spontanés ni donnés par les directives d'un parti.

Ce que j'ai essayé de formuler, il y a quarante ans, c'est que le mouvement anarchiste naît d'une rencontre entre des militants ouvriers et un théoricien de la révolution. Depuis la fondation de la Première Internationale, en 1864, se développent des organisations ouvrières autonomes, qui s'émancipent de la philanthropie, du paternalisme, de l'influence des Eglises. Elles inventent ainsi le syndicalisme, parfois sous des formes balbutiantes, parfois de manière radicale. Et elles se mettent à réfléchir à la politique.

La fomulation des statuts de l'AIT prête à confusion : « l'émancipation économique de la classe ouvrière est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen ». Pour Marx, c'est la politique qui doit servir à l'émancipation ; les sections jurassiennes pensent plutôt qu'il faut se débarrasser du résidu politique qui entrave leurs efforts. Certains s'essaient aux « candidatures ouvrières » d'inspiration proudhonnienne, mais ça ne marche évidemment pas.

C'est alors que Bakounine vient dans la région, en février 1869 : « la familiarité de son accueil lui gagnait les cœurs ; il fit immédiatement la conquête de tout le monde », raconte Guillaume. Il fait « devant un auditoire qui comptait à peu près autant de femmes que d'hommes, une conférence sur la Philosophie du Peuple » et sur l'évolution de la bourgeoisie, le public est surpris et intéressé - avant de repousser les tables et de se mettre à danser. Et Bakounine est séduit à son tour par les contacts avec les ouvriers, par leur travail quotidien

et leur organisation. A mon avis, c'est un moment clef pour la construction du mouvement anarchiste qui se fera au long des années suivantes : c'est ensemble qu'ils développent la critique sociale, la critique des institutions, les propositions pour la société de l'avenir. C'est grâce à cette rencontre entre travail manuel et travail intellectuel, entre pratique de résistance quotidienne et théories plus ou moins fumeuses de la révolution qu'on parvient à dire, à définir ce qu'on entend par anarchisme. Bakounine a des intuitions géniales, mais ce sont Elisée Reclus, Pierre Kropotkine et Errico Malatesta qui, après sa mort, vont donner forme au mouvement anarchiste.

[Les Âmes] Je partage tes remarques sur cette idée inepte de prédisposition à la révolte ou à l'anarchisme. Cela me rappelle par ailleurs que l'histoire du CIRA est aussi celui d'une rencontre. Marie-Christine Mikhaïlo (née Söderhjelm), ta maman, est issue de la haute bourgeoisie finlandaise. Elle a passé son adolescence en Suisse, dans la maison de Beaumont, à Lausanne (là où se trouve l'actuel CIRA si je ne me trompe pas). En 1954, elle découvre l'anarchisme en rencontrant un objecteur italien alors réfugié en Suisse, Pietro Ferrua. Trois ans plus tard, celui-ci fonde, à Genève, le « Centre International de Recherches sur l'Anarchisme ». Mais en janvier 1963, il est expulsé de Suisse et se réfugie au Brésil. C'est donc elle qui s'occupe du CIRA. Elle en assurera en ta compagnie la continuité et le developpement pendant de longues années. A l'occasion d'un entretien filmé, elle a clairement dédié son émancipation sociale à cette rencontre : « Si je n'avais pas rencontré, il y a trente ans la pensée anarchiste, je n'aurais jamais osé briser les lois du conformisme bourgeois qui m'emprisonnaient .»
Mais bref... Marie-Christine Mikhaïlo, puisque nous en parlons, parlait plusieurs langues, et a réalisé, tout comme toi, de très nombreuses traductions. C'est le cas également de Pietro Ferrua, dont c'est, si je ne me trompe, le métier puisqu'il travaille comme interprète AIIC. Que penses-tu de la polémique qui l'a visé il y a quelques années, dans un article

de Franco Albi paru dans le journal anarchiste britannique *Freedom*, quant au fait qu'il a réalisé de très nombreuses traductions pour des chefs d'Etat et de gouvernement, des hauts dignitaires ou d'autres crapules que les anarchistes répugnent généralement à cotoyer (la même question pourrait se poser à un autre niveau pour les camarades correcteurs et correctrices qui travaillent pour la presse bourgeoise ou le Capital) et qu'il a par ailleurs été pris en photo aux côtés de ces différents hauts responsables politiques, rois et reines ? Soyons clairs, le cas Ferrua ne nous intéresse pas pour lui-même, et il ne s'agit pas de faire son procès ni d'alimenter une polémique vieille de trente ans, mais de s'interroger plus globalement sur ce que cela impliquerait d'être anarchiste et de s'engager dans la guerre sociale.

[Marianne] La plupart d'entre nous ne côtoient-ils pas des crapules et de braves gens tous les jours au boulot ? Dans sa note autobiographique (http://raforum.info/spip.php?article101), mon vieil ami Ferrua mentionne en effet les noms des grandes oreilles dans lesquelles il a chuchoté – *with a grain of salt*, bien sûr : si ces rois et présidents avaient su qu'il était un dangereux anarchiste, persona non grata dans leurs pays, la situation aurait pu devenir cocasse. Prendre ce qu'il dit pour de la vantardise, c'est n'avoir rien compris.

[Les Âmes] Nous évoquions précédemment la figure de James Guillaume. Rappelons qu'il était le responsable de la Fédération Jurassienne, et donc de l'AIT dite antiautoritaire. En 1871, il écrit *Une Commune Sociale*, récit utopique dans lequel il décrit plus ou moins précisément une communauté au lendemain de la révolution dans le Jura suisse. Quelques années plus tard, en 1874, il précise sa pensée dans *Idées sur l'organisation sociale* (le titre rital est plus explicite : *Dopo la rivoluzione*) en décrivant ce que serait la société future au lendemain d'un mouvement insurrectionnel triomphateur. Dans cet essai important pour l'histoire de l'anarchisme, Guillaume développe les bases théoriques de l'organisation

des communes après la révolution qui implique pour lui l'expropriation définitive de l'industrie et la collectivisation des moyens de production. Bien que le travail collectif soit encouragé, les unités de production, comme les services publics dont les communes auraient la charge, conserveraient une forte autonomie, dans le respect des valeurs pluralistes véhiculées par l'idéal libertaire. Il n'est pas abusif d'affirmer que les anarchistes espagnols, en 1936, ont offert à ce programme utopique une réalité révolutionnaire au coeur de la Catalogne. Cela n'empêche qu'on a pratiquement oublié l'existence de James Guillaume et de ses idées. Certains diront qu'il n'aurait pas dû signer le *Manifeste des 16* (prenant parti, au nom de l'anarchisme, contre l'agression allemande lors de la Première Guerre mondiale au côté des Alliés). Il est vrai surtout que la question des services publics dans l'Internationale est un point intéressant, sur lequel tu t'es penchée, mais qui ne fait pas particulièrement rêver ceux et celles qui naïvement peut-être ne songent qu'au renversement de la société, et non à son lendemain.

[Marianne] Beaucoup de remarques en un paragraphe ! Tu me donnes l'occasion de relire les *Idées* de Guillaume, c'est plein de choses intéressantes. Que veux-tu que j'ajoute ?

[Les Âmes] Oh ! Rien !.. En fait ça a été pour moi aussi l'occasion de remettre le nez cet été dans les écrits de James Guillaume, notamment ceux concernant l'éducation. Exclu du professorat en 1869, ce suisse né à Londres est devenu par la suite typographe et traducteur. Il a travaillé jusqu'en 1872 dans une petite imprimerie qu'il gérait à Neuchâtel. C'est sans doute là qu'il a synthétisé ses idées quant à une éducation intégrale, ouverte et permanente, jamais séparée du monde du travail, celles qu'il développa ensuite dans un chapitre entier de l'ouvrage que nous avons déjà cité, *Idées sur l'organisation sociale*, écrit en 1874. Avec un autre penseur suisse, Adhémar Schwitzguébel, il développa l'idée d'un enseignement pris en charge par les communautés, au sein d'un fédéralisme révolutionnaire qui réfutait l'État, et dans lequel les enfants

géraient eux-mêmes, autant que possible, leur enseignement et leurs formations. Il a ensuite écrit (au côté entre autres de Paul Robin) plusieurs articles dans le *Dictionnaire de pédagogie* de 1877 à 1887 et a été secrétaire de la Revue de pédagogie parisienne. En 1887, il se fourvoie définitivement en devenant membre du Comité d'Instruction Publique. Il est alors, dit-on, le grand spécialiste de l'histoire de l'instruction pendant la Révolution Française (7 volumes sont publiés sur ce thème de 1891 à 1907). Passé d'un anarchisme fédéraliste intégral au service des fonctionnaires de l'État français, il conserve néanmoins ses grands principes sur l'instruction intégrale qu'il partage avec d'autres penseurs et activistes libertaires tels que Ferdinand Buisson ou Paul Robin (qui ne font pas mieux, puisque l'un est promu aux plus hautes charges de l'État et l'autre devient inspecteur primaire à Blois en 1879 !). Notons qu'il renoua quelques années plus tard avec l'activisme libertaire, après avoir rencontré Kropotkine, et qu'il s'occupa de l'Université Populaire du 14° Arrondissement vers 1903. Entre temps, en 1890, James Guillaume poursuivit ses réflexions pédagogiques en écrivant un ouvrage sur un autre pédagogue suisse, Pestalozzi. Ce dernier valorisait un enseignement concret et adapté à la personnalité des enfants et inspira tout un chapitre à Goethe dans son utopie *Wilhelm Meister*. *Les années de voyage* (1807-1821), ainsi qu'un autre récit utopique, écrit en

1817, *Le Village des faiseurs d'or*, de J.H.D. Zschokke. Bref, tu t'es toi aussi intéressée à l'éducation intégrale en préfaçant notamment deux textes sur l'Ecole Ferrer de Lausanne (de Jean Wintsch et Charles Heimberg) parus en 2009 aux éditions Entremonde. Cette école se développa surtout autour de Jean Wintsch, qui était membre depuis 1900 de la rédaction du *Réveil - Il Risveglio socialista anarchico* de Luigi Bertoni. Fondée en novembre 1910, elle prolongeait en réalité une expérience pédagogique antérieure, menée depuis 1905, en ses débuts, elle eut pour instituteur un certain Émile Duvaud, qui fut révoqué à grand bruit par les autorités vaudoises en 1910. Ca nous rappelle évidemment la révocation de Paul Robin de l'école de Cempuis, quelques années auparavant, durant l'été 1894, après une campagne de diffamation surtout liée à ses idées néo-malthusiennes. Expulsion administrative contre laquelle Mirbeau s'était élevé dans *Le Journal* (09/09/1894), car selon lui, « jamais on ne vit, dans une agglomération d'enfants, autant de santé et autant de joie » et « pour la première fois, [il eut] l'impression d'une enfance et d'une jeunesse vraiment jeunes et enthousiastes et [il comprit] qu'il pourrait sortir de là de vrais hommes et de vraies femmes, c'est à dire des êtres admirablement armés pour le travail et la vie sociale, et qui protégés contre les disciplines esclavagistes de l'autorité, contre les déceptions énervantes des religions, puis de tout mensonge, sauront, peut-être, trouver le bonheur en soi-même et réaliser par là, la beauté de la vie ». L'expérience de Cempuis menée par Paul Robin n'était pas réellement autogestionnaire, mais elle préfigura de nombreuses autres expériences éducatives d'obédience libertaire dont, clairement, celle de Lausanne. (A Cempuis, les enfants pratiquaient le théâtre, la danse, le chant, la presse à l'école, la musique, mais également la boxe ; sais-tu si c'était le cas à l'école Ferrer !?!) Plus sérieusement, d'après toi, et puisque nous avons cité les figures de James Guillaume et de Paul Robin, vaut-il mieux essaimer des écoles libertaires au cœur des États (avec toutes les limites et les contradictions que cela implique) ou plutôt des anarchistes dans les écoles républicaines (avec leur lot de compromissions et le peu de marge de manoeuvre que leur permet l'institution) ?

[Marianne] Ceci, cela vaut-il mieux ? Ça dépend du contexte, de l'époque, et ce n'est pas forcément contradictoire. Henri Roorda qui participa à l'Ecole Ferrer de Lausanne et écrivit des articles assassins contre l'école et l'éducation fut toute sa vie prof de maths au lycée, et fort aimé de ses élèves. Wintsch était médecin des écoles municipales tout en animant une école libertaire. Si tu habites un village, envoyer tes enfants à l'école publique peut sauver celle-ci de la disparition, et améliorer tes relations avec les villageois, donc tes possibilités de leur faire de la propagande anarchiste ! Si tu habites Paris ou Saint-Nazaire, tu as la chance de pouvoir aller au lycée autogéré ; ailleurs il y aura une école Bonaventure ou une autre. Le pédagogue n'aime pas les enfants, écrivait Roorda, mais les enfants n'en meurent pas...

[J-M. D.] Peux-tu présenter la « maison mère », le CIRA de Lausanne ?

[Marianne] Le CIRA, pour moi, c'est toute ma vie adulte passée parmi les bouquins et les copains. Le CIRA, c'est bien sûr une bibliothèque et des archives, des hectomètres de cartons et de rayons ; il a vécu quasiment sans fric depuis cinquante ans en conservant la mémoire du mouvement, et en la mettant à la disposition des lecteurs et lectrices. C'est donc aussi des échanges, des rencontres – militant.e.s patenté.e.s, jeunes gens en trottinette, journalistes, punkettes, que sais-je –, des apéros, des expositions, la générosité des éditeurs et des compagnons qui nous ont donné tous les livres, tous les périodiques, toutes les archives que nous conservons.
Nous classons, trions, rangeons, informatisons, pour mieux rendre service aux chercheurs et chercheuses. Certain.e.s viennent sur place, d'autres écrivent ; naguère nous envoyions beaucoup de bouquins par la poste, aujourd'hui c'est surtout des photocopies ou des photos. Nous essayons aussi de mieux ficeler le travail des petits ciras de par le monde (avec la Fédération internationale des centres d'étude et de documentation libertaires, la FICEDL), d'aider les bibliothèques, archives et infokiosques qui s'ouvrent depuis

peu de l'Estonie à l'Indonésie. Pour une présentation plus sérieuse et plus systématique, va voir notre site < www.cira.ch > qui offre une description de nos collections et des outils de recherche efficaces.

[J-M. D.] Tu as été un des premières, si ce n'est la première, à produire une étude historique sur la répression du mouvement anarchiste à la fin du XIXe siècle, soit l'analyse d'un système éliminatoire vue par le prisme des souvenirs d'une vie de souffrances : celle de Clément Duval. Qui est-il ? Comment se fait-il que ses mémoires aient été aussi tardivement publiées ?

[Marianne] On en connaissait la version italienne publiée en 1929, un énorme pavé (le traducteur, Luigi Galleani, a enrobé le texte de beaucoup de crème chantilly), mais que je sache, personne ne s'était inquiété de savoir si l'original existait encore. Je raconte dans la préface comment des copains italo-newyorkais m'ont fourré dans les mains une épaisse enveloppe, lors d'une fin de soirée, signe de confiance et de fraternité. Je suis tombée des nues quand je l'ai ouverte… Et j'ai mis dix ans pour publier, je n'avais absolument pas prévu de faire pareil boulot. J'avais tout à apprendre, la transcription du texte, les recherches aux Archives d'outre-mer, l'accès à la BN à Paris, le monde du bagne sur lequel j'ai lu à peu près tout ce qui existait. Dur ! C'est le livre d'Odile Krakovitch, *Les Femmes bagnardes* (1990), avec la colère qu'elle exprime contre le système, qui m'a encouragée à terminer la rédaction. L'éditeur a ensuite voulu que j'opère des coupes, dommage, mais ça n'ôte pas d'informations importantes ni ne défigure le sens du livre.
Duval, c'est un bonhomme comme il y en a eu beaucoup, un ouvrier qui a souffert au boulot et à la guerre de 1870, qui a des problèmes domestiques, qui ne trouve pas d'emploi, et qui se révolte. Il fait quelques casses, amateurs, pas trop rentables ; il se défend quand le sergent Rossignol l'arrête, quoi de plus normal. Et puis, au procès, il se fait accusateur, de manière totalement inattendue : il accuse non seulement le tribunal et la société bourgeoise, mais le travail, les mala-

dies « professionnelles », la propriété. Il n'a peur de rien, et il démontre des connaissances solides et une capacité d'argumentation impressionnante.

[J-M. D.] Comment le cas du matricule 21551 peut-il être symptomatique du refus des processus de normation carcéral c'est-à-dire d'adaptation à l'institution bagne tel que Valérie Portet le définit dans son mémoire de maîtrise en sociologie politique en 1995 ?

[Marianne] Tout le récit de Duval est le récit de la résistance, physique et morale, politique. Résistance à la faim, aux travaux inhumains, aux traitements humiliants et brutaux, aux punitions injustes, aux relations dégradantes entre bagnards, aux tentations de devenir mouchard ou agent de la répression. Résistance à l'enfermement tout court, puisque c'est à sa dix-huitième tentative en quatorze ans de travaux forcés qu'il parvient à s'évader. Les dossiers d'autres bagnards racontent des destins tragiques : dix tentatives d'évasion, puis trente ans de soumission… Duval garde la tête haute, il réplique aux chiourmes, il refuse le tutoiement, refuse de forger des menottes ou d'aiguiser la guillotine, quitte à être mis au cachot.
Les autorités pénitentiaires sont bien embêtées. Elles ne cessent de saisir des lettres, des objets compromettants, de découvrir des tentatives d'évasion, d'inventer des complots ; elles punissent, mais elles n'arrivent pas à faire façon du père Duval. Il leur a donné du fil à retordre et coûté cher en rapports, l'épaisseur des dossiers à son sujet en témoigne !

[J-M. D.] Vittorio Pini est-il un contre-exemple opposable à la vie de Duval en Guyane ?

[Marianne] Le contre-exemple, c'est Papillon ! Non seulement ses souvenirs sont inventés, mais il se vante sans cesse d'être du côté du manche, il dénonce ses compagnons, il sauve la fillette d'un gardien, il se livre à tous les boulots humiliants et dégradants… Normé, il l'est, jusque dans ses

Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
ASSASSINAT DU PRÉSIDENT CARNOT

pseudo-évasions (qui sont évidemment prévues au programme du bagne).
Duval a beaucoup de tendresse pour Pini, malade, faible, réduit à l'impuissance. Mais ce n'est pas un contre-exemple : Pini pleurniche, n'ose rien tenter, mais il ne passe pas de l'autre côté, il ne vend personne même quand il connaît des projets d'évasion ou de révolte. Le bagne l'a brisé, comme il en a brisé tant d'autres, il a juste la force de survivre.

[J-M . D.] Finalement, c'est quoi, un anarchiste au bagne ?

[Marianne] Dans les dossiers de l'Administration pénitentiaire des années 1887-1894, ceux que j'ai consultés, beaucoup d'hommes sont qualifiés d' « anarchistes des plus dangereux ». Si on recherche leur biographie ou leur procès, on voit bien que tous n'ont pas été condamnés pour « faits d'anarchie ». Certains disent être devenus anarchistes sur le bateau de la transportation ; j'interprète cela plutôt comme une révolte, bien naturelle. Attention aux descriptions de l'AP : par exemple, beaucoup de relégués seraient de profession « effilocheurs », c'est tout simplement qu'on les a mis à faire de la charpie à Saint-Martin-de-Ré, avant d'embarquer…
La révolte de Saint-Joseph, en 1894, est attisée par des anarchistes sans aucun doute, Simon dit Biscuit et d'autres compagnons de Ravachol. Mais prends Garnier, condamné militaire, tué le premier : il disait à Duval « je ne suis pas encore anarchiste ». Prends Hincelin, qui « vit de ses vols » : il se serait déclaré anarchiste lors de son procès, mais on ne sait rien d'autre à son sujet, aucune activité publique, aucune appartenance à un groupe. Valérie Portet, qui a fait un beau

travail, prend un peu vite pour des anarchistes tous ceux qui sont qualifiés comme tels.
Peut-être que se dire anarchiste permet d'abord de dire merde aux juges, ensuite de trouver un milieu solidaire au bagne, de partager la résistance et le refus, ce qui aide sans doute à survivre et à garder la tête haute.

[Les Âmes] Nous l'avons dit, la Suisse, ou les suisses, pour dire mieux, ont fait grande impression à Bakounine, Kropotkine et Elisée Reclus lors de leur passage respectif de l'autre côté des montagnes. Ils ont également marqué une autre figure importante de l'anarchisme, Ernest Coeurderoy, du moins c'est ce qu'il raconte dans *Jours d'exil*, après qu'il ait fui la France et qu'il ait été condamné à la déportation, par contumace, par la Haute Cour de Versailles pour sa participation à la manifestation du 13 juin 1849 et sa présence sur les barricades.
C'est d'ailleurs à un suisse, Jacques Gross (et à un autrichien, Max Nettlau) que nous devons la redécouverte, à la fin du dix-neuvième siècle, de l'auteur de *Hurrah !!! ou la Révolution par les cosaques,* un des « pères directs de l'anarchisme » selon Benoît Malon (1879). Toi qui a écrit un article à ce sujet, peut-être pourras-tu nous confirmer que ce sont bien Elisée Reclus et Gustave Lefrançais qui ont aidé Nettlau à rassembler les diverses publications de Coeurderoy, alors que Pouget prévoyait de publier *Hurrah !!! ou la révolution par les Cosaques* en feuilleton...
Toujours est-il que ce texte est remarquable à plus d'un titre (tout comme son ouvrage précédent intitulé avec beaucoup de sobriété *La Barrière du combat ou Dernier grand assaut qui vient de se livrer entre les citoyens Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Etienne Cabet, Pierre Leroux, Martin Nadaud, Malarmet, A. Bianchi (de Lille) et autres Hercules du Nord*), et notamment quant à la question du langage, nous rappelant ainsi les réflexions d'un Darien dans *Le Voleur* : *Les hommes et les livres répètent les mêmes phrases d'usages, les mêmes lieux communs historiques, les mêmes citations ; tous s'appuient sur les mêmes autorités considérables, et pas un ne veut conclure (...) Jamais notre*

espèce bavarde ne fit plus déplorable usage de sa langue. Dans ce temps-ci, l'on ne peut guère juger de l'opinion d'un homme que par la position qu'il occupe. Le bourgeois pense pour vivre ; il ne vit pas pour penser.

Le souffle de Coeurderoy nous fait penser à celui de Lautréamont, la rancoeur en moins (Alain Thévenet), car c'est la haine qui le tient et non le ressentiment que conspue Nietszche. C'est encore à travers le thème du langage, et notamment de sa transformation au lendemain de la révolution, qu'il met en lumière le travail du négatif et la dialectique du mal : *Les rapports plus intimes entre les nations amèneront l'échange des idiomes divers. On conservera des termes imparfaits, inachevés ; on fera subir à la prononciation, à l'orthographe, à la grammaire, d'innombrables altérations. Ainsi les langues actuelles seront envahies dans le sanctuaire de leurs règles absolues ; ainsi la confusion des peuples amènera la confusion des langues, l'anarchie dans la parole comme dans la pensée. Ici encore le Bien naîtra du Mal, l'Invention de la Faute. Et de cette anarchie, de ce patois général sortira la langue nouvelle et universelle. Car aucun progrès ne se réalise sans déchirement, sans révolution, souffrance et anarchie. La Langue universelle ne sera pas créée par un système, non plus que l'ordre universel. Les systèmes sont rentrés dans le domaine de l'anatomie pathologique.*

D'après toi, qu'est-ce que la redécouverte des écrits de Coeurderoy a apporté à l'anarchisme, au tournant du siècle, et que dirais-tu pour convaincre les lecteurs d'aujourd'hui de lire ou de relire celui qui devant, « l'Ange de la Révolution », a choisit « la plume et l'épée »?

[Marianne] Il suffit juste de prendre patience : au moment où tu m'as envoyé tes questions, un éditeur prenait contact avec moi en vue d'une réédition complète, annotée et préfacée de *Jours d'exil* ! On peut à vrai dire le lire in extenso sur wikisource, mais si une belle brique de mille grandes pages parvient à voir le jour, il y aura de quoi faire des cadeaux à ses ami.e.s. Bon, Cœurderoy, ce n'est pas une théorie de la révolution ni de l'organisation, ce n'est pas Reclus ni Bakounine : c'est un grand imprécateur, un de ces précurseurs qui

nous enchantent et nous encouragent à nous révolter. Tout le boulot vient ensuite…

[J-M. D.] Beaucoup de travaux, sous couvert de recherche historique, vont dans le sens d'une condamnation et de la propagande par le fait, et de l'illégalisme. Pourquoi ? L'échec de ces pratiques, si tant est qu'il y ait eu échec, signifie-t-il la non-validité théorique et militante de la marmite à renversement et de la pince monseigneur ?

[Marianne] Mille marmites ! D'abord, il y a confusion entre la notion de propagande par le fait (qui est, en bref, l'action directe, la traduction en actes de la propagande par la parole ou par l'écrit) avec l'usage des sciences chimiques et physiques ou la pratique de la dague. Ensuite, la chimie, ce n'est plus tellement nous qui en faisons usage, actuellement… La cambriole, elle peut servir, certains de nos copains en ont fait bon usage, mais je n'irais pas jusqu'à en faire un thème de propagande, c'est trop dangereux pour les illégalistes amateurs. Mais on continue à mettre le feu aux centres de rétention, à saboter des caténaires et des champs de blé ogm : l'illégalisme a un avenir, sans aucun doute.

[J-M. D.] Tu sembles avoir eu, dans certains de tes articles, la dent assez dure à propos de la thèse de Vivien Bouhey sur *les Anarchistes contre la République*, thèse éditée en 2009 aux Presses Universitaires de Rennes, notamment à propos de l'utilisation des sources faites par ce jeune chercheur et de sa problématique axée sur la notion de réseaux agissants. Cet ouvrage est-il dangereux ?

[Marianne] Bah, j'espère qu'il sera vite oublié. Dans un numéro récent de *Réfractions*, j'ai appliqué sa prétendue méthode, permets-moi de me citer : « une revue sous le couvert de laquelle se regroupent aujourd'hui des repris de justice (quelle perversité d'avoir nommé directeur un avocat !), des personnes aux sources de revenus peu claires, des spécialistes de l'internet douteux, des gyrovagues (cherchez dans le dictionnaire ; la police belge les appelle « péroreurs meetinguistes », c'est plaisant), voire des étrangères, à en juger par leurs noms de famille. Le financement de cette revue luxueuse n'est avoué nulle part ; les rédacteurs et leurs invités logent sans payer dans plusieurs capitales du monde, sans doute pour donner des directives à leurs troupes. Et les articles vantant la propagande par le fait et l'action directe ne se comptent plus. » C'est ce que pourrait en dire un Bouhey du siècle prochain…
Le « danger », si tu veux, c'est qu'on décerne un doctorat à un type qui lit les archives de police sans le moindre élément de critique, qui invente des généalogies, qui ne vérifie pas ses sources. Elle est belle, l'Université !

[J-M. D.] Nous pouvons remarquer à la suite de, ou avec le livre de Bouhey, une floraison de publications sur l'anarchie et ses aspects violents, ses atteintes à la personne et à la propriété. Cette vision, ou plutôt ce voyeurisme éditorial, correspondent-ils à une réalité historique ? Ne faut-il pas voir dans ce grand nombre de sorties (*Dynamite Club, Hors-la-loi, Plutôt la mort que l'Injustice*, etc.) des coups éditoriaux faciles à l'approche des fêtes de noël, de la saison estivale, ou encore en parallèle à une actualité estimée explosive ?

[Marianne] Est-ce que ce n'est pas récurrent ? Après Mai 68, on a vu le même genre de vague, avec le pire (*La Grande Armée du drapeau noir, la Folie Bakounine, Nada*) et le meilleur : les mémoires de Lacenaire, la redécouverte de Darien, Déjacque et Cœurderoy… Quand l'image des anars devient celle de *black blocs*, il est plaisant de leur trouver des ancêtres, et ça fait vendre. Mais peut-être est-ce la célébrité de l'Honnête

Cambrioleur qui a donné envie à quelques scribouillards de s'essayer à l'exercice ?

[J-M. D.] Puisque tu parles de lui : Jacob est-il à tes yeux le vrai Arsène Lupin ? Pourquoi ce rapprochement entre le réel et l'imaginaire est-il aussi ancrée, même dans les milieux libertaires ?

[Marianne] Ta démonstration est sans faute. Mais l'imaginaire du bandit au grand cœur, du hors-la-loi, voire du cambrioleur astucieux est bien ancré, fait partie des légendes qui nourrissent l'esprit de révolte. Peu importe le modèle : Rouletabille et Robin des Bois, Bonnie and Clyde, Arsène Lupin et Jean Gabin défient le monde de l'argent, c'est les petits contre les gros, les rusés contre les bureaucrates et ploutocrates. Alors, que l'un ou l'autre soit un peu anar ou ait été inspiré par un des nôtres, c'est réjouissant ! Comme Phoolan Devi ou Floarea Codrilor peuvent faire rêver les copines. Tant pis pour la vérité historique, on est dans un autre registre.

[J-M. D.] Alexandre Jacob a travaillé bien au-delà des frontières hexagonales mais nous n'avons pas trouvé trace de son passage et de celle de sa bande de cambrioleurs chez les Helvètes. Qu'en est-il de l'illégalisme au pays des banques, du chocolat et du refus des minarets où tu résides ?

[Marianne] Je ne vais pas te parler des banquiers ni des mafias. J'ai aussi appris, très jeune, à ne pas poser de questions… Mais pour parler des années récentes, tu n'as pas entendu parler de « la bande à Fasel », de notre Robin des Bolzes (du nom de son quartier) ? Il a durement payé, et il n'est pas devenu marchand forain mais aubergiste au bord du Doubs, à la frontière franco-suisse, l'adresse peut servir.

[Les Âmes] Pour finir, tu t'exclamais, il y a quelques lignes, « Mille marmites ! » ressuscitant du même cri toute la verve du Père Peinard ! Ne cédons pas au culte de la charogne, comme disait feu Libertad, et faisons juste un petit détour

par le passé, les restaurants coopératifs de Nathalie Lemel ou les cuisines sociétaires d'Eugène Varlin (rappelons que ces deux-là ont créé en 1864 le *réseau des marmites*), pour rappeler que les proscrits de la Commune dans leur exil ont parfois renoué avec cette tradition des cantines révolutionnaires et militantes comme à Londres, en 1871, ou à Genève avec *la Marmite*, justement. Un siècle plus tard, s'organisent toujours à Genève et ailleurs des bouffes, des cantines ou des restos dans des lieux occupés et dans la rue. Autant dire qu'avant qu'elle ne soit à renversement, la marmite est là où on s'organise. D'après toi, est-ce que la bouffe joue un rôle important – un rôle autre que purement vital- dans l'organisation révolutionnaire, ou pour le demander d'une autre manière : la marmite s'inscrit-elle selon toi dans la propagande par le fait ?

[Marianne] « Hors de la marmite, pas de salut » : c'est une déclaration de Gallus, auteur de *La Marmite libératrice ou le commerce transformé,* paru à Bruxelles en 1865, le bouquin, ou plutôt sa réédition par Henri Desroche en 1978, qui m'a inspirée pour une intervention au colloque sur les *Incendiaires de l'imaginaire* (Grenoble 1998). Je ne sais pas si Varlin ou Lemel l'avaient lu, mais les idées devaient circuler ; l'auteur est un fouriériste, qui défend aussi les principes du « commerce véridique » de Michel-Marie Derrion (on peut lire un bon ouvrage sur lui à l'ACL). C'est vraiment une marmite pour le pot-au-feu et la mise en commun. Mais rappelle-toi qu'à Ge-

nève on célèbre toujours la Mère Royaume, qui vida sa marmite de pot-au-feu sur les soldats savoyards grimpant aux murailles de la ville en 1602 : marmite à renversement, trois siècles avant Vaillant. A l'Espace autogéré de Lausanne, on se retrouve tous les jeudis au Potage de Plombs, et je t'assure qu'on n'y mange pas des clous. Les jeunes encapuchonné-e-s des pays anglo-saxons ou d'Europe de l'est sont aussi souvent actifs dans *Food Not Bombs* ; les éditions *Elèuthera* de Milan publient des livres de cuisine anarchistes. La marmite fait bien partie de notre imaginaire, avec ses clous comme avec ses carottes.

ŒUVRE de MARIANNE ENCKELL : *La Fédération jurassienne, aux origines de l'anarchisme en Suisse,* Lausanne, La Cité, 1971 (rééd. Saint-Imier, Canevas, 1991). (éd.) Michel Bakounine, *Les Ours de Berne et l'Ours de Saint-Pétersbourg*, Lausanne, La Cité, 1972. «Max Nettlau e l'Italia», in *Anarchismo e socialismo in Italia*, Rome, 1973. (éd.) Société et contre-société, Genève, CIRA, 1974. (éd.) Louis Mercier Vega, *La Chevauchée anonyme*, Genève, Noir, 1978 (rééd. Agone, 2006). *Ciao anarchici! Images d'une rencontre anarchiste internationale* (Venise 1984), avec Agnaldo Maciel et Fabio Santin, Genève-Montréal-Montevideo-Milan-Stockholm, 1986. *Moi Clément Duval, bagnard et anarchiste*, Paris, Editions ouvrières, 1991. (éd.) *Un siècle de chansons, A Century of Songs*, Lausanne, CIRA, 1996. (éd.) Higinio Noja Ruiz, *La Armonia o la escuela en el campo* (Alginet 1923), Barcelone, Virus, 1996. «L'école et la barricade», in *Réfractions* n° 1, 1997. (éd.) Vicente Marti, *La Saveur des patates douces*, Lyon, ACL, 1998. « Une toute petite histoire de l'anarchisme », in *Réfractions* n° 7 (2001), accessible en ligne à diverses adresses. *Les Anarchistes à l'écran, 1901-2003*, avec Eric Jarry, Lausanne, CIRA, 2003. «Y en a pas une sur cent», in *Réfractions* n° 24, 2010.

Le commissariat de la rue des bons enfants après le service de la marmite

A corps défendant

Rima

Petit à petit, l'air s'engouffre à nouveau dans les poumons.
J'ai cru suffoquer d'une douce et violente agonie.
Le cœur comprimé, le cerveau gonflé de sang, les muscles lourds et épais.
Mon thorax s'ouvre et se ferme à grands coups de lames, tout mon corps suinte pareil à un plongeon en eau tiède.
Effleurer la limite, endurer la douleur à coups de convictions suicidaires, faire reculer sans cesse cet état au bord de l'anesthésie, à la frontière du supportable.

Le mensonge n'y est plus, il s'est barré avec les litres qui coulent au sol, avec ces glaires que j'ai craché, avec cette pointe dans la poitrine qui se calme et cette boule dans le ventre qui se dilate.
La suffocation est jouissive.
La douleur comme moyen d'appartenir à ce monde.
Le combat comme la condition a à peu près tout.

Mon pouls se ralentit et j'ai de nouveau de la salive en bouche.
Ma chair brûle d'impacts pressants et je localise les marques encore chaudes.
Je reste debout et humide et médusée.
Je souris.
Retour de parmi les vivants.

Le fantôme

Il perd de sa sève et de sa saveur le fantôme. Un pantin à qui on aurait appris à faire des gestes potables et mesurés, des phases de midinette, de meuf à qui on cause.
Il s'encrasse et se rouille à force de répéter ce qu'on attend de lui, à force de protéger ses arrières et de vouloir rester à la même place quoi qu'il arrive, le fantôme.
La peur l'a envahit et il n'a pas appris à combattre alors il fuit.
Il serait un homme qu'on dirait de lui qu'il est une poule mouillée, et même que sa fierté l'aurait poussé à en coller une à celui qui l'insulte.
Mais le fantôme n'est pas un homme et il s'enlise dans des schémas contraints.
Il lui manque certaines clefs, de celles qu'on lui aurait gentiment confisquées pour cause d'incompatibilité de rôles identifiés.
« Merde »
Fantômette n'a pas vraiment de solution à son problème et le problème c'est qu'elle ne voit pas le problème.
Ça fait d'elle une victime millénaire, la tristesse comme défaut de fabrication.

La salle

C'est devenu une habitude qui rythme mes jours, des allers et venues régulières, avec son lot de rituels et de doutes.
Au début, à tâtons, ensuite, à corps et à cris.
D'où je suis, j'entends les tapements réguliers de la corde sur le sol, le grincement du sac de frappe qui bascule sur sa poulie. Je sens l'odeur imprégnée des effluves de sueur. Ça pue comme dans une pièce qu'on n'aère jamais et où la puanteur est devenue palpable, accrochée aux murs et à ses fissures.
La salle est un mélange de poussière, de condensation, de bruitages fauves et de colères en sourdine réparties entre le bide et l'œsophage.
Y'a toujours cette tension qui la remplit d'une gravité sourde et muette.

La salle : où chaque pas est unique, chaque mouvement est essentiel, là où le corps se met en action, passe de la tête au corps, du corps qui ne réfléchit plus au langage du corps.

Parler

Je m'agite pour que les voix dans ma tête se taisent.
Je n'ai plus rien à devoir dire, plus de posture à aller chercher.
Le silence s'impose de lui-même au fur et à mesure.
Je transpire, c'est la seule chose qui s'échappe de moi.
Je me concentre sur les gestes, les pas, le rythme cardiaque qui sont comme le prolongement d'une parole lointaine.
Mes muscles se gonflent, mes pensées s'écrasent sous le poids des enchaînements. Plus c'est rapide et moins j'ai le temps de penser. Plus ça fait mal et plus c'est évident.
La pression augmente, avec elle, autant de défis avortés qui resurgissent à la hâte.
Je répète, en bonne élève appliquée, pour que les mouvements deviennent naturels et automatiques comme quand tu peux répondre du tac au tac.
Je répète le même geste, pour être sûre et ne pas oublier ce que ça fait d'être aphone.

Dans la rue, je crache comme un truc qui résume ce que je voudrais lui dire à ce gros porc.
Ici, ce ne sont que de la bile et des glaires.

Toucher

Peau contre peau dans un mélange humide et glissant pareil à un échange de fluides. Des odeurs animales se balancent d'attaques en défenses. La puanteur des gants gorgés de sueur flotte sous les narines.
Seins collés contre poitrine, forces maintenues entre mâchoire et os temporal, la poussée crée un appel d'air qui renvoie à distance, face à face.

On se tape. Adversaire comme différent d'ennemi. On s'tape.
Les coups ressemblent à des électrochocs d'une sensation oubliée.
Ils s'abattent sur moi avec rage et détermination. Ils percutent mes tempes et mon abdomen.
Les larmes se sèchent avec la haine.
Je relève la garde, mes poings prennent la distance, je balance mon poids d'une jambe sur une autre, de haut en bas, trouver la puissance, feinte une attaque du droit, reviens en position, esquive, et repars, mon poids vers l'avant, j'enchaîne, trois, quatre, fini au corps à corps.
C'est une danse où les bras comme des ressorts, d'une cible à une autre, d'une ouverture en contre, de brèche en cicatrice.
Le corps s'arme, la vue s'aiguise, et je cogne mon impuissance.
Les poings s'enfoncent dans la carcasse et font caisse de résonance.
Les chairs gonflent à l'intérieur et irradient instantanément en entier d'une chaleur profonde.
Bien après l'impact, la secousse perdure comme pour me rappeler le moment où je n'étouffais plus.
Cette douleur est la seule que je peux accepter.
Ecchymoses, bosses, sang.
Pieds d'appuis, distance, crochet.
Foie, tête, uppercut.
Va savoir pourquoi ces mots me semblent familiers et brillent en moi comme des étoiles.

Combat

Elle a mis ses protections pour aller dehors, et partout où elle va.
Elle a froid, souvent, mais trembler ne pourra jamais être pire.
Elle est restée assise, à écouter, la nécessité de se battre et d'être plus forte que tout le monde.

Elle est sur le ring.
Elle est dans la rue vers des destinations crasseuses.

Il y a cette aire délimitée sous ses pieds et son adversaire en face.
Il y a le vide qui s'élargit pour ne devenir qu'une lancinante mélodie.

Il y a un temps réparti et autorisé à sa colère.
Il y a ces heures d'absences que rien ne peut plus combler.

Elle crie en tapant.
Elle essaye comme elle peut de faire taire l'angoisse.

Sa tête est droite, le regard fixe.
Le reflet dans le miroir est livide.

Elle enchaîne, maîtrise chaque attaque, chaque déplacement.
Elle veut surtout sentir.

Elle se confronte elle et sa peur. La victoire devient obsessionnelle.
Elle ne fait que haïr. La défaite devient fatalité.

Elle n'est plus seule.
Elle reste inconsolable.

Bruscambille
Mud wrestler
par **Ian Geay**

A Alain Buisine

Il n'y a pas d'amalgames disparates dans une âme. Ses contradictions ne sont qu'apparentes et elles se rattachent toutes à un type fixe d'individu. Il ne faut parfois qu'un mot pour nous le faire comprendre, mais ce mot parfois nous échappe, et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, nous rassemblons mal les éléments épars d'une personnalité. Ce mot est bien pour Jean Lorrain : Barbare.

Henri Bataille, *La Renaissance latine*, 15 juin 1902.

A trente ans, célèbre et déconsidéré, Jean Lorrain comprit que la bonne société lui serait à jamais fermée. Il se rabattit donc sur la mauvaise où l'on s'amusait en tous cas bien plus...[1]

Lorrain n'a pas attendu de comprendre quoique ce soit pour se rabattre où que ce soit, puisque le « Paris infâme et sinistre », « les quais puants et gluants de saumure[2] », il y traînait déjà ses guêtres depuis quelques années lorsqu'il devint infréquentable aux yeux de ceux et celles dont il fuyait de toute façon la *bonne* compagnie. Comme le héros de *Monsieur de Phocas*, celui qui « faisait tâche, violemment, sur l'humanité banale » aurait pu dire : *J'ai passionnément aimé tout ce qui vagabonde*[3]. Par contre, Philippe Jullian a raison sur un point : Jean Lorrain cherche en premier lieu à s'amuser, ou pour être plus exact, à jouer, et tout d'abord de la manière la plus directe qui soit, c'est-à-dire la plus vilaine aux yeux des rupins et des mauvais joueurs : avec ses pognes, ses *mains*

assez longues mais grosses, les mains « peuple » bossuées de bagues étranges, mains fuyantes mais solides plus capables d'étrangler un agresseur que de serrer les doigts d'un flagorneur[4] . Lorrain est *de la foire d'empoigne*, comme on disait encore au siècle précédent, comprenez qu'il était porté aux attouchements et aux achoppements, virils bien entendu. D'où peut-être, aussi, son goût immodéré pour la lutte. C'était en tout cas un *personnage qui s'imposait autant par son apparence que par son œuvre, c'était un être de nuit tout comme ce Raitif de la bretonne, vocable sous lequel il plaçait ses chroniques*[5].

Voilà campé le personnage ! Pour ce « fanfaron du vice »[6] , le jeu consiste autant à se pasticher qu'à se foutre sur la gueule. C'est l'homme des échauffourées qui n'hésite pas, à l'occasion, à faire le coup de poing[7]. Il s'adonne aux exercices violents, comme ses lointains cousins ruffians, et se précipite tête baissée dès qu'il s'agit d'en découdre : *Plusieurs fois, sa mère ou ses amis le voient arborer un bandeau sur l'œil, ou bien la paupière tuméfiée, une main bandée ou les stigmates qu'une rixe de la veille a laissé sur son visage*[8]. Sa carrure de gladiateur et son excentricité légendaire l'exposent régulièrement aux bagarres de fond de bouges. Dans *Portraits d'hommes*, Rachilde le décrit « grand, bâti en athlète » ; « à trente ans, dit-elle, je l'ai vu coucher sur le sable un professionnel de la lutte »[9]. Mais en plus d'une solide charpente, ce Normand

qui présente une tendance négative assez marquée pour le saccage des convenances est, selon le mot de Séverine, un « byzantin attardé », et selon Henry Bataille, « un barbare authentique »[10]. Dans une lettre adressée à Ernest Gaubert, l'écrivain confesse son penchant pour l'ultra-violence :

> Vous me direz pourquoi tant de violence et si inutile ? Tout simplement parce que je suis né violent et que la vieille piraterie que je charrie encore dans mes veines me force malgré moi à des descentes sur des grèves aujourd'hui déshonorées par des Palaces Hôtels et des Casinos[11].

Ce grand barbare, tout droit sorti de Suburre, n'est pas sans rappeler le héros des *Noronsoff*, roman dans lequel Phillippe Jullian a cru déceler une « autobiographie imaginaire de l'écrivain tendant vers la catastrophe » :

> Ses instincts barbares enfin réveillés conviaient les Barbares au châtiment. Il réclamait les Huns d'Attila et les Tartares de Gengis Khan, toutes les hordes des races jaunes pour tuer, piller, voler, massacrer les Niçois, les médecins et Gourkau et lui-même, et sa mère. [...] Et dans un hoquet suprême il crachait enfin la vieille âme de Byzance trop longtemps attardée en lui[12].

Mais Lorrain est aussi un rustre en littérature et s'il doit parfois rendre compte d'une apparence qui ne passe jamais inaperçue dans les bas-fonds du Paris fangeux, il doit également s'expliquer eu égard à ses écrits qui ne manquent jamais de stigmatiser la corruption et les tares d'une société qu'il a en exécration. A travers des centaines de chroniques assassines, le « dandy de la fange » règle ses comptes avec le tout-Paris, et étrille sans vergogne bourgeois et nantis dont la suffisance le débecte :

> Cet homme qui ne vivait que parmi les riches et les repus [...] n'en a pas manqué un. Au risque de blesser de braves gens, il tapait dans leur tas pourri avec une joie sauvage, et lorsqu'il voyait s'aplatir une figure et se disloquer un pantin, il exultait. Pour ne

> pas rater un seul de leurs ridicules, pour ne risquer d'avoir oublié la moindre de leurs bassesses, il s'était accroché à eux, il ne les lâchait pas, il eût forcé leurs armoires et leurs cabinets de toilette. Grand Dieu ! Comme il les haïssait ! Il avait le génie cruel et infaillible des tares que produit la pléthore de l'argent[13].

Au final, il s'attire, non sans un certain plaisir, proche de celui extatique qu'éprouvent les boxeurs lorsqu'ils se prennent des gnons, *la haine des snobs et des sots, c'est-à-dire de tout le monde, sans parler des arrivistes et des méchants*[14] , comme en témoigne cette chronique tirée d'un « Pall-Mall » et datée du 11 janvier 1896 :

> Mardi 7 janvier 1896. Dans les couloirs des loges, à la Comédie Française, à neuf heures et demie. Je reviens du contrôle, où j'ai fait changer pour deux balcons les orchestres de deux dames mal placées ; c'est l'entr'acte, il y a foule, et, comme je cherche à m'y frayer un passage, un formidable coup m'aplatit le nez, me fend une narine, et une voix connue me crie : « Sale canaille, ça t'apprendra à dire du mal des femmes chez qui tu as dîné ! » Je suis aveuglé par le sang et les coups pleuvent encore, car je ne riposte pas et cherche juste à me garer, ayant enfin reconnu, dans un ébouriffement de plumes et de soie rose, Mme Bob Walter – Bob Parterre (elle est si courte) –, Bob Walter, la sous Loïe Fuller, un peu dompteuse aussi, des soirées de l'Olympia. Comme je suis couvert de sang et que c'est moi l'attaqué, c'est moi qu'on arrête ; j'y consens, mais à la condition qu'on appréhende aussi la dame agresseur. Elle ne m'a frappé qu'avec un « ridicule », clame et réclame-t-elle en agitant un élégant sac de soie ; oui, mais j'ai soin de faire constater qu'il a été préalablement rempli de trousseaux de clés, d'une bonne lorgnette, d'une boîte en argent et d'objets très durs, une masse d'armes, quoi ! Je m'étonne même de ne pas y trouver des ciseaux, car j'ai le front ouvert et

> la narine coupée. C'est évidemment les yeux que la douce visait ; on n'arrache pas plus galamment l'orbite à un homme coupable de vous avoir trouvée pas mal, car c'est pour l'avoir trouvée ainsi et l'avoir écrit que Mme Bob Walter a fait ce soir sa petite Ménade[15].

En guise de réponse à cet article, la jeune femme, qui avait du caractère, et présentait elle aussi un goût prononcé pour le jeu, lui renvoya chacun de ses articles qu'elle avait préalablement prit soin de souiller dans ses cabinets. La réponse facile, mais imparable du destinataire, ne se fit pas attendre, déclarant par voie de presse : *Mme Bob Walter m'a, sans doute par erreur, adressé sa carte de visite. Je la lui ai retournée et j'ai pris soin, de peur que le facteur ne se trompât, de bien écrire la suscription : A Mme Bob Walter Closet*[16]. La jeune actrice a joué. Elle a perdu. La lutte ici est celle du bon mot et il est hardi de se frotter à Bruscambille[17] ! Néanmoins, Lorrain doit parfois rendre compte de son outrecuidance et de ses insolences sur le terrain. C'est la règle d'un autre jeu qui se joue à l'époque, non plus chez les escarpes et les apaches, mais dans les milieux huppés de la bourgeoisie parisienne et les salons de la bonne vieille aristocratie française. Le duel, chez ces gens là, est plus que jamais de mise, selon les règles consignées par le Comte De Chateauvillard. Aussi Lorrain se retrouve-t-il confronté, le 6 février 1897, dans le bois de Meudon, à « Marcel Proust. Prout et Brou ! » comme il s'ingénie à clore un article en date du 22 juin 1896. Le prétexte invoqué par Proust est que Lorrain aurait égratigné la peintre Madeleine Lemaire, intime de Proust lui-même et de son ami Montesquiou. Lorrain choisit pour témoin Octave Uzanne et Paul Adam ; Proust, le peintre Jean Béraud et le maître d'armes Gustave de Borda. Deux balles furent échangées sans qu'aucun des deux hommes ne soit blessé. On a dit que les adversaires avaient tiré bien au-dessus de leur tête ! Après tout, ça les regarde. Octave Uzanne servira également de témoin à Lorrain lors d'un duel avec René

Maizeroy, et il y a de fortes chances qu'il l'eût été une fois de plus si la confrontation avec le redoutable Maupassant avait été maintenue, mais l'auteur de *Très Russe* s'était rétracté et platement excusé auprès de l'offensé. En bon joueur, Lorrain a su se retirer lorsqu'il a senti qu'il risquait d'y perdre plus que des plumes : le jeu n'en valait pas la chandelle[18]. Et lorsqu'il affronte l'acteur De Max lors d'un duel de banquet, c'est une fois de plus le Lorrain taquin qui se joue de ce qu'il prend par ailleurs très au sérieux : l'honneur, et plus encore, sa défense au sang.

> De Max disputait alors à Lorrain la palme de la mauvaise réputation. Entre ces deux messieurs, comme entre deux grandes cocottes, régnait la plus sombre jalousie. Ils décidèrent de s'affronter en donnant le même jour – et dans le même immeuble – chacun son banquet. Leurs admirateurs et leurs adeptes, mêlés à quelques naïfs et à quelques innocents, vinrent les honorer. Le premier étage était réservé à l'auteur de *Fards et poisons*, le second au noir et brillant acteur. Comme il n'y avait qu'un escalier, les deux troupes ennemies se heurtèrent l'une à l'autre sur les marches. Les maxistes et les lorrainophiles échangèrent des regards terribles[19].

C'est donc sous l'angle du jeu qu'il convient d'analyser bon nombre de traits décisifs chez Jean Lorrain, au premier rang desquels son goût affiché pour la lutte. Un sujet dont apparemment il se moque, et c'est pour cette raison que la plupart des critiques littéraires qui se sont penchés sur sa vie ont cru bon de ne pas s'y attarder sans se rendre compte qu'il s'en moquait parce qu'il prenait la chose très au sérieux.

> J'ai passé quatre jours enivrants à la fête des Invalides avec tous mes amis, les lutteurs, les cambrioleurs, les pitres, les souteneurs... J'ai jouté avec eux rue Croix-Nivert dans des costumes étourdissants, tout en velours gris, en chemise en carreaux rose, débraillé, pantoufle en tapisserie, grand chapeau gris de fort de la halle[20].

On a maintes fois reproduit l'extrait de cette lettre adressée à son ami, Oscar Métenier, afin de souligner le goût de l'écrivain pour le travestissement et pour suggérer avec beaucoup de délicatesse son homosexualité, car c'est bien connu, les hommes qui aiment se déguiser... Par contre, on l'évoque rarement, pour ainsi dire jamais, dans le but de souligner sa passion pour les jeux de force et de préhension[21]. De la même manière, les biographies n'omettent jamais de rappeler l'anecdote selon laquelle l'écrivain *emprunta le maillot rose et le caleçon en peau de panthère à son ami le célèbre lutteur Marseille*[22]. Elle permet évidemment de camper l'image du dandy fantasque à souhait, dont l'accoutrement outrancier défrayait la chronique ; moins celle d'un homme du monde, traître à sa classe, qui voulait ressembler aux lutteurs de foire : *Je voudrais être boucher, gras, râblé, sain et vigoureux d'âme et de corps, bête à miracle, bander à volonté et aimé d'une cuisinière*[23]. Le Lorrain qui aime se déguiser en lutteur renvoie à la très sérieuse, car très littéraire thématique du masque, mais rappelle également, plus trivialement, son goût pour la lutte, et plus généralement pour le jeu, ce qui, vous l'admettrez, n'est pas moins sérieux, car faut-il le préciser, les deux sont intimement liés. D'abord, la lutte, comme activité spectaculaire, a intégré depuis longtemps le costume. Ce sont les vers de *Modernités* :

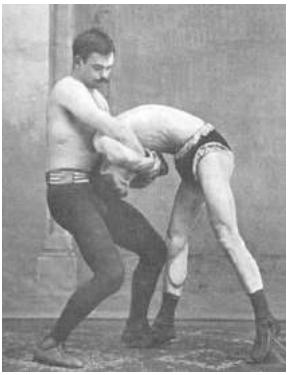
> Ces messieurs de la lutte, une peau de panthère
> Aux reins, car leur torse est nu, la peau ferme et claire[24]...

Ensuite, la bagarre, comme activité privilégiée du barbare après la sieste, n'est jamais très éloignée du goût pour l'ostentatoire et du « fétichisme superstitieux des choses »,

comme le fait remarquer Henry Bataille à propos de Lorrain :

> Du barbare il a, en effet, le goût des bijoux et des gemmes, des parfums forts, des teintures, des matières adornées, des poisons, des éthers, l'irrésistible attraction vers les chatoiements de turquerie, l'amour du bazar et le fétichisme superstitieux des choses. Du barbare, il a la convoitise gourmande et l'amusement artiste. Des rêves authentiquement héréditaires, on dirait qu'il les porte encore dans ses gros yeux aux lourdes paupières tombantes de mystique ; des images de mer et de fées s'entrecroisent réellement en eux [...]. Sa face claire aux maxillaires assassins, prête pour le casque et le turban, dit nettement les alternatives qu'il y a en son âme de raffinement et de bestialité. On y sent renaître par instant et par bordées la brute torrentueuse en proie aux poussées de l'instinct, et, d'ailleurs, d'un instinct mal défini où se heurtent, comme chez tous les êtres primitifs, les atomes mâles et femelles de l'obscure origine[25].

Lorrain, en bon barbare qu'il est, prend très au sérieux le plaisir : celui qu'il y a à écrire, celui qu'il éprouve à se battre ou celui qu'il prend à étriller le bourgeois. Selon Huizinga, *l'attitude ludique et spontanée peut être celle du profond sérieux. Le joueur peut s'abandonner au jeu de tout son être. La conscience de « seulement jouer » peut être complètement reléguée à l'arrière-plan*[26]. Ne pas prendre en compte la passion de Lorrain pour la lutte dans la petite sphère spécialisée de la littérature et de sa critique n'est pas une chose étonnante, car il est admis dans cette coterie du sérieux-séparé que la lutte n'est qu'un jeu auquel on ne peut pas réellement donner d'importance au regard de la Littérature majuscule. Edmond



de Goncourt, qui n'est pourtant pas l'auteur le plus comique qu'on ait lu, a su se préserver de ce retranchement aigri dans l'orbe du sérieux-séparé, car il partage avec l'auteur de *Monsieur de Bougrelon* le plaisir jouette de la littérature. Et de la méchanceté. Dans son journal en date du 4 juin 1891, il rapporte aussi légèrement que sérieusement l'anecdote suivante :

> Il me conte qu'à sa sortie, l'autre jour, de mon jardin, se trouvant avec un garçon faisant des instantanés et ne sachant comment l'occuper, il l'a mené au Point-du-Jour. Là, surpris par l'orage, il est entré dans un cabaret, sous une tente, et s'est vu demander une cigarette par l'un, une consommation par un autre, qui, sur son refus, lui a tiré la moustache. De là, claque de sa part, suivie d'un coup de poing de l'autre part, auquel il a riposté par un coup de bouteille du pugiliste. Alors, ruée de tout le sale monde de la tente sur sa personne à coups de chaises, et, heureusement, intervention du maître de café et de sergents de ville, qui l'ont reconduit, afin qu'il ne fût pas assommé à la sortie. Est-ce vrai ? N'est-ce pas vrai ? En tout cas, de toute manière, c'est trop une vie de bâton de chaise ![27]

Le jeu n'est pas un espace clos séparé au sein de la vie : il est une dimension totalement expérimentale qui contamine la vie dans sa totalité ! Ce que Goncourt vient résumer dans l'expression : « c'est trop une vie de bâton de chaise ». Et comment négliger la vie dans sa totalité ?_Dans *Portraits d'hommes*, Rachilde nous confie une autre aventure, tout aussi rocambolesque, qui trahit également le caractère éminemment ludique de la rixe chez Lorrain :

> En face de moi, je vis, détail qui me fit une étrange impression, la tête de Jean Lorrain comme coupée, posée sur un drap blanc (plus ou moins blanc), tandis qu'un autre drap le jugulait au cou, bien étroitement. Jean Lorrain n'était plus qu'une tête !...

Je restai au milieu de la chambre, les yeux exorbités. Et quel

désordre autour de cette tête-là ! Chaises cassées, lavabos démolis, vaisselle en éclats, une table à l'envers, et surtout, la fenêtre ouverte dont un rideau pendait, claquant comme un drapeau de bataille.

> - Tu es venue ! C'est bien. Je t'attendais. Ne me pose pas de questions. Oui, c'est clair, on s'est battu ici, et je t'assure que, d'abord, je ne me suis jamais tant amusé. J'en ai démoli deux, et le troisième, je te l'ai envoyé – un bon petit gars puisqu'il tenait à prendre de mes nouvelles... Non ! Non ! Ne t'assieds pas sur cette chaise, elle est trop mal en point ! Ce qu'ils ont osé ? Ah ! Les bandits ! Les immondes chenapans ! Ils m'ont volé mes vêtements, tous y compris ma chemise et mes boutons de manchette (...) Alors voilà. Sauf ton respect, je suis nu comme un ver là-dessous ![28]

« Je ne me suis jamais tant amusé » : Lorrain aime la castagne et ne s'en cache pas. Assimiler au jeu cette vigoureuse activité qui consiste à casser des bouteilles sur la tête des ivrognes qui l'entourent n'est pas une provocation de plus dans la bouche de l'écrivain, ni dans la nôtre. Cela ne signifie pas pour autant que c'est une activité dénuée de sérieux ou de danger, mais c'est l'affirmation d'un plaisir. Il y a un plaisir à se battre en dehors de tout cadre rationnel, de la même manière qu'il y a du plaisir à s'affronter de manière ritualisée comme dans le cas de la lutte qui est en somme la ritualisation de cette empoignade primitive qu'est la bastonnade. Mais c'est déjà moins évident, car trop souvent la règle dans ce cas se retourne contre le jeu lui-même et vient maîtriser le joueur dans ce qui ressemble plus à une mascarade qu'à un jeu. La règle s'institutionnalise dans l'objectivité et c'est ce qu'on appelle alors le devenir travail du jeu : *Le travail est le résultat de ce renversement du jeu qui s'est*

perdu au cours de son élaboration[29]. Le mépris qu'on observe pour le spectacle de la lutte foraine ou des rencontres de boxe dans les cabarets chez certains mauvais joueurs à la fin du dix-neuvième siècle provient sans doute du fait que ces combattants de foire ont rabaissé le jeu d'opposition au stade d'un vulgaire travail à une époque où ceux et celles qui goûtaient ce genre de plaisir simple honnissaient encore le turbin. Dès lors que le jeu lutte pour sa survie, ou pour le dire autrement, que la lutte joue pour sa survie, survient l'aliénation du jeu. Il y a de fortes chances pour que Lorrain ait apprécié s'affronter à des lutteurs professionnels ou amateurs, parce qu'il n'était ni lutteur de formation, ni de profession. Ce qui plaît au barbare, c'est la confrontation brutale hors de toute maîtrise technique, c'est sortir de lui tout en maîtrisant le jeu et sa sphère. S'il n'a plus la possibilité de changer les règles ou de tricher, alors ce n'est plus du jeu. C'est aussi comme cela qu'il conçoit le duel, nous l'avons vu à l'occasion de l'accrochage avec Maupassant. Mais l'aliénation du jeu menace d'entraîner dans son dépérissement jusqu'aux meilleurs joueurs. Nous ne parlons plus ici du boxeur de rue qu'il a su rester pratiquement toute sa vie, mais du terrible chroniqueur, l'équarrisseur de bonnes gens qui, sous les pseudonymes de Raitif, de Bruscambille ou de Colombine étrillait sévèrement les personnalités huppées du faubourg Saint-Germain et toute la faune des salons et des cafés qui tremblaient à l'idée de se découvrir mis à nu dans les colonnes de *l'Evènement*, de *l'Echo de Paris* ou du *Journal.*

> Mes rêves ont fait naufrage dans la bataille et je sors de la lutte ruiné physiquement, mais moralement affiné, délissé, vaporisé, avec des aspirations bleuâtres vers des sveltesses et les longues, les fines, les émaciées de la beauté spiritualiste ; des amours d'archange avec des chérubins monstrueux à force d'être purs...[30]

La rixe épuise physiquement l'écrivain, mais l'affine moralement, pour ne pas dire l'éthérise, pour reprendre l'expression de Franc Schuerewegen qui note que l'écriture représente chez Lorrain une véritable cure de

désintoxication[31]. Le parallèle entre l'activité littéraire et l'activité pugilistique n'est pas fortuite, car dans les deux cas Lorrain semble vouloir assainir son âme en se purgeant de *l'ignoble boue rose de la fête, l'immondice sanguinolente de la poussière et des confettis délayés par la pluie (...) quelque chose d'innommable, couleur de sang et de vinasse où il y a de la vomissure d'ivrogne, du fard de fille et des fonds de seau de toilette, une boue particulière aux lendemains des carnavals parisiens et qui sentent plus le hoquet que l'égout*[32]. Se battre dans les caniveaux ou traîner ses contemporains dans la boue sont les ablutions nécessaires à l'écrivain pour mener à bien son entreprise de purification, mais cette exigence finit par l'emprisonner au cœur même de cette formalisation où *le jeu abdique la liberté de se transformer, et le doute sur son but*[33]. Passé un temps, la boue sèche et corrompt ce qu'elle fige ou sédentarise : ce qui était des plaisirs volubiles de barrière, des plongées purificatrices dans le vice, se fige en règles sans que le joueur ne se rende compte qu'il n'est plus le maître du jeu, mais qu'il en est devenu l'objet. Cette corrosion progressive de l'activité littéraire, puisque c'est de cela dont il s'agit, est d'autant plus trompeuse pour celui qui se laisse prendre au jeu qu'elle finit par ne plus être de la littérature, au sens ludique et subversif du terme, bien qu'elle en conserve ses principaux attributs. Et c'est peut-être là que réside le drame, car cruellement, elle se poursuit sans lui. Lorrain adorait écrire et lutter dans la boue : il est devenu boueux dans l'écriture sans même s'apercevoir de sa propre abdication devant le jeu. L'aliénation de l'écrivain peut se traduire simplement par la perte d'intensité du jeu qui s'est retrouvée absorbée par sa propre forme qu'est la règle : on ne collabore pas impunément à un journal. Lorsque le jeu s'inverse et se fige hors de toute possibilité de dépassement, il s'opère un glissement significatif du jeu au travail. D'aucuns ne nous pardonneront pas ces quelques lignes. Qu'ils sachent que nous pouvons nous arranger. Nous leur laissons le choix des armes. Nous pouvons également nous tromper, mais nous gardons pour nous d'être demeurés fidèles à Lorrain en écrivant ce qui suit.

Après avoir été un écrivain de la merde, comme nous le rappelle Alain Buisine dans *Byzance copronyme*[34], le dandy de la fange est devenu, sauf son respect, un écrivain de merde, ou pour le dire autrement, un journaliste : c'est lui qui le dit[35] ! Toujours aussi lucide sur lui-même, celui qui se dépeignait sous les traits d'un crapaud, se lamente en des termes peu équivoques sur ce qu'il est devenu : *A... dire qu'ils ont fait de moi un journaliste, les cochons !*[36]. On ne saurait le réconforter. Mme Charpentier raconte qu'après avoir croisé *un vieux monsieur du faubourg St-Germain, qui lui aurait craché à la figure, en l'appelant « sale journaliste », Lorrain lui aurait donné des coups de canne sur la tête*[37] ; il y a fort à croire que l'écrivain a renoué avec le vieil usage de la canne en ville[38], moins pour l'humiliation du crachat que pour s'être fait insulter de journaliste, le méchant qualificatif jouant peu dans l'affaire. On ne joue plus ! L'offenseur n'est plus le bagarreur de rue toujours près à se battre, c'est le journaliste offensé qui défend autant son métier qu'il se défend d'être ce qu'il est pourtant devenu. Il le confiait d'ailleurs à Catulle Mendès : *Je ne fais rien de ce qui me plairait et fais toujours ce qui m'ennuie. (...) Je meurs d'ennui dans cette boue, cette pluie, ces papotages et ces intrigues. Lorrain vomit le Raitif*[39]. L'écrivain, celui qui joue avec les mots, vomit le journaliste pour qui la langue est devenue essentiellement un travail, une grille répressive de la pensée. Mais il persiste dans ce flot « d'immondices et de fiel lentement amoncelés dans le cloaque de ses rancunes ». La boue, cet ancien lutteur devenu éboueur s'y complaît malgré lui comme l'amant sur la couche de la Goule : *la chronique où il faut se dépenser chaque jour, croyez-vous qu'elle ne trompe pas, elle aussi, cette maîtresse quotidienne, qui boit notre sang sous forme d'encre et aspire lentement notre sève toute chaude qu'elle sert à un public blasé sur du papier d'imprimerie ?*[40].

Au final, Lorrain l'avoue dans une lettre adressée à Georges Casella :

> Je sens et je déplore non moins amèrement ce que le journalisme m'a fait gâcher et dilapider de documents et de sensations qui auraient pu être mieux employés – et combien ! Mais sans aucune fortune, il m'a fallu vivre et la littérature ne nourrit pas son homme[41].

Comme le dit fort à propos Pierre Kyria : *Le paradoxe est là : Lorrain a eu recours au journalisme pour avoir loisir de vivre en esthète, mais il devint un esthète esclave du journalisme*[42]. Et interrogé sur la littérature dans les bureaux du *Gil Blas*, Lorrain enfonce le clou : *Le journalisme a tué la littérature désintéressée, la littérature d'imagination*[43]. De la lutte dans les Lettres, « l'homme carré d'épaules, roux de poil et teint vermillonné »[44] n'a pas même retenu le spectacle forain, les estrades et les coups d'esbrouffe ; il s'est définitivement éloigné du caractère authentiquement ludique du pugilat qui soignait si bien sa méchanceté d'homme blessé en gagnant sa vie là où il était question de ne pas la perdre. Jean Lorrain a perdu la maîtrise du jeu. Il n'a pas perdu au jeu ; il a perdu le jeu. C'est du moins ce qu'il tente de nous dire à la fin de sa vie.

Au cours d'un dîner, Lorrain retrouve Camille Mauclair, un des nombreux amis avec qui il s'est brouillé. En guise d'excuse, ou plus simplement d'entame, le grand écrivain qu'il reste lui dit : *J'ai jadis écrit cette phrase : on est toujours vengé des gens quand on les regarde vivre. Regardez-moi.* Nous sommes bien en peine de savoir qui parle : l'homme malade, au terme d'une vie corrompue par les fards et les poisons, l'homme blessé de s'être trompé de voie, ou le joueur qui revient sous les traits du tricheur et qui refuse de perdre la partie ? Bien plus que la lutte ou la boxe, la lucidité sur soi, au seuil de la mort, conduit à de terribles souffrances, mais en bon lutteur, Lorrain sait accuser les coups les plus bas et surmonter la douleur. Car nous ne sommes pas dupe : c'est bien l'invétéré joueur, le lutteur boulevardier, qui refait surface à l'orée d'un diner. Et cette fois, Lorrain triche avec du vrai, lui qui aura passé sa vie à se jouer du faux...

Notes

[1] Philippe Jullian, *Jean Lorrain ou le Satiricon 1900*, Fayard, 1974.
[2] Jean Lorrain, *Correspondance*, Baudinière, 1929.
[3] Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, Ollendorff, 1903. A son ami Méténier, il écrivit un jour : « J'ai un grand penchant pour les voyous, lutteurs forains, garçons bouchers et autres marlous (...) ».
[4] Georges Normandy, in *Jean Lorrain, intime,* Albin Michel, 1928.
[5] Philippe Jullian, *Jean Lorrain ou le Satiricon 1900* , op. cit.
[6] L'expression est de son amie Rachilde.
[7] « Dans les rencontres et les altercations, il devenait entièrement viril, se jetait […] tête baissée dans tous les mauvais cas et s'en tirait mal, mais belliqueusement », Colette, *Mes Apprentissages*, Ferenczi, 1936.
[8] Thibaut d'Anthonay, *Jean Lorrain*, Plon, 1991.
[9] Rachilde, *Portraits d'hommes*, Mercure de France, 1930.
[10] Henri Bataille, op. cit.
[11] Lettre à Ernest Gaubert, cité par Thibaut d'Anthonay, op. cit.
[12] Jean Lorrain, *Le Vice errant*, Ollendorff, 1902.
[13] Francis de Miomandre, *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Dorbon, 1911.
[14] *Lettre à un ami*, vers 1898, citée par Philippe Jullian, op. cit.: « Je ne puis plus habiter Paris, Paris m'intoxique et m'empoisonne... J'ai trop donné à Paris et il m'a si peu rendu ; sept ans de « Raitif » m'ont démoli. Je m'y suis attiré la haine des snobs et des sots, c'est-à-dire de tout le monde, sans parler des arrivistes et des méchants ».
[15] Jean Lorrain, *Pall Mall* du 11 janvier 1896.

[16] Georges Normandy, in *Jean Lorrain, intime,* Albin Michel, 1928.
[17] Lorrain a utilisé de très nombreux pseudonymes dont Raitif de la Bretonne, Arlequine, Mimosa, Le Cadavre Stendhaletta ou Bruscambille. Une histoire de masques en somme...
[18] « Persuadé que tout Paris l'identifiera avec le stupide Beaufrilan, Maupassant décide de provoquer Jean Lorrain en duel. Etant l'offensé, il choisit comme arme le pistolet. Il y est imbattable. […] le jour même Jean Lorrain, apeuré, se rétracte et déclare publiquement que Beaufrilan est « fabriqué d'après plusieurs individus » et que Maupassant n'a pas agi autrement en créant le personnage de Bel-Ami. A contrecœur, Maupassant accepte les excuses de ce pédéraste malveillant et couard. » in Henri Troyat, *Maupassant*, Flammarion, 1989. Couard, couard, facile à dire, un siècle plus tard.
[19] André Germain, *Les Fous de 1900*, La Palatine, 1954.
[20] Lettre à Oscar Méténier, citée par Georges Normandy, in *Jean Lorrain*, Vald-Rasmussen, 1927.
[21] On aurait pourtant pu insinuer aussi délicatement qu'il était homosexuel par goût de l'empoigne.
[22] Philippe Julian, op. cit.
[23] Lettre à Oscar Méténier, citée par Georges Normandy, in *Jean Lorrain, intime,* Albin Michel, 1928.
[24] Jean Lorrain, *Modernités*, E. Giraud & Cie, 1885.
[25] Henri Bataille, op. cit.
[26] Johan Huizinga, *Homo Ludens - Essai sur la fonction sociale du jeu*, 1938 : « La joie liée au jeu de manière indissoluble ne se mue pas seulement en tension mais aussi en transport. L'extravagance et l'extase constituent les deux pôles de l'ambiance ludique ». Lorrain n'a de cesse d'osciller entre la comédie et la tragédie, entre le vrai et le faux, entre « l'extravagance et l'extase », pôles opposés entre lesquels le jeu va et vient au bon gré de celui qui sait encore jouer.
[27] Edmond de Goncourt, *Journal*, Flammarion-Flasquelle, 4 juin 1891.
[28] Rachilde, op. cit.
[29] « Du jeu », *Bibliothèque des émeutes*, Bulletin n°8, 1995.
[30] Lettre à Charles Buet, citée par Pierre-Léon Gauthier in *Jean Lorrain, la vie, l'œuvre et l'art d'un pessimiste à la fin du XIXème siècle*, André Lesot, 1935.
[31] Franc Schuerewegen, « Jean Lorrain ou l'étherisation », in *Revue des Sciences Humaines, Jean Lorrain, vices en écriture,* n°230, 1993.
[32] Jean Lorrain, *La Ville empoisonnée*, Jean Crés, 1936.
[33] « Du jeu », op. cit..
[34] Alain Buisine, « Byzance Copronyme » in *Revue des Sciences Humaines*, *Jean Lorrain, vices en écriture*, n°230, 1993.
[35] Et c'est celui qui dit qui y est.
[36] Cité par Philippe Julian, op.cit.
[37] Cité par Thibaut d'Anthonay, op. cit.
[38] A l'occasion de l'incendie du Bazar de la Charité, Lorrain écrivait dans un « Pall-Mall » : « Les hommes du monde, pour ne pas insister davantage sur leur fuite éperdue à travers la chair de femme, ont violemment canné ; la canne, cette suprême élégance de la tenue masculine, s'est changée au poing

des flirteurs en merlin et en masse d'armes : l'instinct de la conservation, plus fort que celui du sexe, a fait la métamorphose (...) ».

[39] Lettre à Catuelle Mendès, cité par Philippe Jullian, op. cit.

[40] *Le Journal*, 23 janvier 1896, in Pierre-Léon Gauthier, op. cit.

[41] Lettre à Georges Casella, in Jean Lorrain, *Correspondance*, op. cit., p.205.

[42] Pierre Kyria, *Jean Lorrain*, Seghers, 1973.

[43] Georges Le Cardonnel, Charles Vellay, *La Littérature contemporaine*, Mercure de France, 1905.

[44] Laurent Taillhade, *Imbéciles et gredins*, Editions de la Maison d'art, 1900.

LECTURES

JEAN LORRAIN

Tous ceux et toutes celles qui font des recherches, notamment en littérature, savent que lorsqu'on finit de rédiger une étude, sort généralement dans la foulée un nouvel ouvrage ou un article éclairant sur l'auteur ou la question que vous avez entrepris de traiter. C'est ainsi et il faut apprendre à composer avec. A peine avons-nous finit notre article sur le Lorrain bagarreur que nous avons reçu par l'intermédiaire de nos amis de la librairie l'Harmattan, à Lille, le livre de **CHRISTOPHE CIMA** consacré à la ***Vie et l'oeuvre de Jean Lorrain, ou chronique d'une guerre des sexes à la Belle époque***, paru chez Alandis éditions. Nous nous contenterons pour cette fois de relever ce qui nous intéresse ici, à savoir le goût prononcé de l'auteur pour la bastonnade. Christophe Cima avance avec précaution : «*Il va sans dire que nous ne regrettons pas - ni ne nous réjouissons d'ailleurs - de l'orientation sexuelle de Jean Lorrain. Ses choix en cette matière ne nous intéressent que dans la mesure où ils sont nécessaires à la compréhension de sa vie et son oeuvre. Nous ne portons aucun jugement éthique et essayons simplement de déterminer les circonstances et influences qui l'ont entraîné à prendre le chemin des amours homosexuelles*». Nous remarquons avec bienveillance que l'auteur appréhende l'homosexualité comme un choix qu'il met par

ailleurs en perspective avec l'apparente mysoginie de l'auteur et surtout son engagement profondément réactionnaire, confirmant notre intuition d'un Lorrain fangeux en quête d'éthérisation et d'absolu. Cima note le caractère ludique des dérives sportives de l'histrion : «*Ces luttes par exemple, pratiquées par Jean Lorrain avec joie dès le début des années 1870 dans les hangars des marchands de bois et avec les jeunes manoeuvres des alentours de Fécamp, ainsi que ses premières virées dans les milieux portuaires de sa ville natale, ont sans aucun doute favorisé ou confirmé son attirance pour les garçons bien faits...*» Puis nous raconte cette anecdote sur laquelle nous ne nous étions pas arrêtés : «*Le 23 juin 1887, notre auteur publie dans l'*Evènement *une chronique intitulée «Paris aujourd'hui. Neuilly», dans laquelle il dénigre les lutteurs d'Adrien Marseille, l'un des principaux «teneurs de baraque» de la foire de Neuilly. Inconscient du danger, Lorrain qualifie les hercules de «bête à cornes», de «bovins médaillés aux concours régionnaux». Le 5 juillet suivant, une lettre ouverte à l'adresse du provocateur est publiée par le journal ; l'Académie de lutte de l'illustre Marseille le menace de représailles et conclut sur ces mots : «Gare à toi, Lorrain». Or ce dernier double la mise ; bien des années plus tard, Jean Josephe Renaud se souvient encore de la suite :* «Le soir même, il osa revenir, seul, assister à la séance de onze heures du soir. Il y fut reconnu et, à la sortie, empoigné, retenu, et, le public écoulé, contraint de lire à haute voix son article, à genoux entre deux bougies allumées, puis de demander pardon, le front dans la sciure.» (Jean Joseph Renaud, «Jean Lorrain que j'ai connu», *la Revue illustrée*, n°16, 5 aôut 1906).

Nous reviendrons bien entendu sur l'imposant travail de Cima lorsque nous l'aurons lu plus avant, mais nous vous faisons remarquer dès à présent que le Jean Joseph Renaud dont il est question ci-dessus n'est autre que l'auteur du très fameux manuel *La Défense dans la rue*

publié en 1912 chez Pierre Lafitte & Cie et dont sont extraites certaines photographies disséminées dans la présente revue...

Contes D'un Buveur D'ether réédité par les excellentes Editions du Chat Rouge et préfacée par Gérald Duchemin : « La première gorgée d'éther ». Illustration de Félicien Val. Recueil de 120 pages, format 10 x 19 cm, Papier Bouffant 90g, Sous belle jaquette couleur Vert d'eau (160g), à forte teneur en coton.
« C'était l'époque où l'air que je respirais était empoisonné par d'horribles présences et où je me mourais exténué par d'incessantes luttes contre l'inconnu, à demi fou d'angoisse au milieu de blêmes rampements d'ombres et d'innommables frôlements. »
Jean Lorrain (1855-1906) se voit toujours escorté par toute une brocante de titres : décadent, « fanfaron du vice », journaliste le mieux payé de Paris, excentrique, langue de vipère, éthéromane, lutteur de foire, provocateur, infréquentable. Par bonheur, Lorrain n'a jamais démérité ; il encourait la réprobation avec entrain, et même quelque orgueil. Mais aujourd'hui, ce paravent de scandales ne doit pas faire oublier l'écrivain prodigieux qu'il fut. En 1895, il publia ***Contes d'un buveur d'éther***. Ce recueil de neuf histoires donne du Paris Fin de siècle une vision hallucinante, fantastique, entre cauchemar et réalité. Lorrain interroge alors crânement le néant de cette vie.

Cinquante-cinq années de publication du quotidien L'***Echo de Paris,*** couvrant la période de 1884 à 1938, sont désormais consultables sur Gallica, la bibliothèque numérique de la BNF. Entre juillet 1890 et septembre 1895, Jean Lorrain, sous le pseudonyme de Raitif fe la Bretonne, y débutera sa série des Pall-Mall Semaine et y donnera ses célèbres portraits d'***Une femme par jour***, ainsi que de nombreuses chroniques recueillies dans ***La petite classe, Madame Baringhel, Poussières de Paris*** (tome I), entre autres. (information transmise par le site Jean Lorrain qui a repris du service !!!!)

« Jean Lorrain (1855-1906) acquiert la renommée grâce aux premiers articles qu'il livre au ***Chat Noir*** et au ***Décadent***, avant de devenir un chroniqueur mondain et souvent cruel dans des revues à la mode telles que ***L'Écho de Paris.*** Il écrit dans de nombreuses publications dont ***La Vie Moderne, Le Courrier Français, L'Évènement***. Installé à Nice à partir de 1900, il y entame une intense activité littéraire. Il compose plus d'une trentaine de romans et recueils de nouvelles, des chroniques innombrables, de nombreux poèmes et pièces de théâtre, ainsi que des chansons pour son amie Yvette Guilbert, avec

qui il se brouille par la suite. Il est de tous les vices et de tous les plaisirs troubles ; éthéromane, sa santé en est altérée toute sa vie. Opéré plusieurs fois, il se perfore les intestins en s'administrant lui-même un lavement, et meurt peu après. On dit que beaucoup suivirent son cercueil pour être sûr qu'il était bien mort… Pourtant, Jean Lorrain mérite beaucoup mieux que cette image d'homosexuel mondain et scandaleux : si par sa modernité il annonce Jean Genet et Maurice Sachs, c'est avant tout un homme libre. Mais surtout, une fois dégagé de l'image de personnage trouble qu'il donnait de lui-même, de sa réputation sulfureuse, il se révèle être un écrivain au langage personnel et dont les romans, nouvelles et chroniques restent aujourd'hui fascinants.
La difficulté de rassembler l'œuvre de Jean Lorrain, actuellement dispersée dans une multitude d'éditions différentes, certains textes introuvables et véritablement rares étant vendus à prix d'or dans le circuit des librairies de livres anciens — a conduit les éditions Coda à envisager cette collection qui comprendra tous les romans, nouvelles, récits de voyage et chroniques, à l'attention du lecteur désirant découvrir ou redécouvrir cet auteur important, incarnation de l'esprit et des mœurs « fin de siècle ». Le premier volume comprend ***Les Lépillier,*** roman naturaliste dont l'action se passe à Fécamp, ***Très russe,*** rebaptisé ***Villa mauresque***, et les recueils de nouvelles ***Sonyeuse*** et ***Buveurs d'Âmes*** ». Sélection et établissement du texte par Alain Toupin. Un volume de 367 pages format 15 cm x 21 cm... Les textes réunis dans le second volume sont : ***Un démoniaque***, ***Espagnes***, ***Histoires du bord de l'eau***, ***Sensations et souvenirs***, ***Contes d'un Buveur d'éther***, ***Bâle,*** **Monsieur de Bougrelon** et ***Une Femme par jour*** . Ce volume compte 346 pages. Les textes réunis dans le troisième volume sont : ***Ma petite ville, Souvenirs de Péronne, Âmes d'automne*** (nouvelles), ***La Dame turque, Monsieur de Phocas / Astarté,*** et c'est toujours une sélection d'Alain Toupin pour un volume de 255 pages (sortie octobre 2010).

LEON BLOY

Commençons par les ***Méditations d'un Solitaire en 1916***, parues chez La Part Commune, 2010, 157 pages. « Ces Méditations nous offrent toujours le Bloy imprécateur, vociférant sa critique sociale, son dédain colérique à l'égard du peuple (il ne se range cependant pas du côté de quelque élite que ce soit, puisqu'il déteste les

puissants) et livrant une satire du crétinisme bourgeois, dont il voit dans la guerre un effroyable déchaînement. Mais l'invective s'accompagne également de temps de recueillement et de prière devant la mort de certains de ses amis, que Bloy évoque avec tendresse. Proche lui-même du terme de sa vie, le vieil ours grogne encore mais d'une voix plus sourde, et sa misanthropie s'adoucit d'un sentiment de fraternité pour les « pauvres soldats ». La violence extrême de la guerre l'accable et, durant ces heures crépusculaires, le fait longuement songer aux âmes mortes de ceux qu'il a perdus, âmes vers lesquelles il se tourne et que « rien n'étonne, ayant dû passer elles-même par le creuset où s'anéantissent les illusions. » (Delphine Descaves)

Enchaînons avec ***Le Désespéré***, réédité chez Bartillat, coll. « Omnia », 2010. 416 pages. ***Le Désespéré*** est à la fois une autobiographie romancée et un prétexte à méditations lyriques et mystiques. Le héros Caïn Marchenoir y raconte sa vie avec Véronique. L'histoire est librement inspirée de la vie de Léon Bloy qui se révèle un romancier singulier : les événements et l'intrigue, chez lui, comptent moins que les grands thèmes intérieurs que développent d'immenses digressions.
Marchenoir raconte l'histoire de son âme douloureuse, de sa conversion, de son séjour à la Grande Chartreuse. Des pages étonnantes sur l'art sacré, sur la pauvreté, sur la douleur, s'intercalent entre les moments d'un drame humain dont chaque épisode avoisine l'épouvante. Le roman de Bloy exprime ses tourments spirituels, ses angoisses, ses illuminations et ses rechutes dans la nuit. Ce livre, qui ne connut aucun succès à sa parution, se révèle aujourd'hui être le chef d'oeuvre d'un auteur souvent cité, qu'on redécouvre peu à peu, et qui a forgé un style qui compte parmi les plus étincelants de la langue française.

Pendant que nous y sommes et parce que ça fait partie des réels petits plaisirs que l'on éprouve à confectionner une revue comme ***Amer***, un dernier point sur cette énigmatique photographie reproduite ici-même à côté de l'essai de David Perrache, *Homo Porcus*,

montrant Bloy devant une assemblée de pourceaux. BRUNO LECLERCQ nous avait fourni l'information suivante : « *Le Désespéré*. Nouvelle édition. Paris, Mercure de France, 1914 (Imprimerie G. Roy) : sous la fameuse couverture jaune du Mercure de France, avec un portrait représentant Bloy devant des cochons. Les rééditions jusqu'en 1918 comportent une autre photographie. Après la guerre, aucun portrait. Cinq Japon impérial, dont deux hors commerce et huit Hollande hors commerce... » (Eric Walbecq, « Les Envois de Léon Bloy sur le Désespéré », ***Histoires Littéraires,*** N° 1, 2000). Suite à cela GRÉGORY HALEUX des ***Editions Cynthia 3000***, nous en apprend un peu plus : « Bloy aurait envoyé la photo pour parution dans le n°8 des *Marches de Provence* à lui consacré (1912). Il voulait en légende l'autographe suivant à reproduire en fac-similé : «Mon cher Coulanges, n'ayant pas d'autre portrait remarquable de ma gracieuse personne, je vous offre celui-ci exécuté l'an dernier, en Périgord, par un pèlerin passionné. Cette image, qui paraîtra fort singulière au milieu des étonnantes choses qu'on dit de moi dans votre maison, a au moins l'avantage d'être symbolique de ma destinée de Fils prodigue de la Littérature, découragé par la multitude des pourceaux qui l'environnent et dont il est devenu, pour ses péchés, le famélique pasteur.» La photographie parut-elle bien dans la revue ? Bloy dit ailleurs que le photographe est le « regretté Docteur Ampelosse ».

Finissons-en avec Bloy en annonçant cette très bonne nouvelle : la réédition de ***Sueurs de sang*** chez l'Arbre vengeur, préfacée par Joseph Royer et illustrée par Cécile Nogués. «Publiés pour la première fois en 1893, ces contes devaient faire pendant au Zola de ***La Débâcle*** (1892) : Léon Bloy trouve le livre trop insipide pour restituer l'agitation panique du soldat en fuite, trop « sociologique» pour exprimer ce que le commun des mortels y met de ferveur (religieuse, patriotique ou tout simplement héroïque), trop terre-à-terre pour faire sentir ces relents de boue dans laquelle les personnages de Bloy sont le plus souvent enlisés. Il choisit donc le genre du conte qui permet tout afin de raconter cette horrible guerre de 1870 à partir d'histoires entendues ou vécues, d'échos terribles, d'anecdotes transformées. Il choisit le parti pris de Barbey d'Aurevilly et annonce de façon stupéfiante un certain Louis-Ferdinand Céline (celui de *Guignol's band*). C'est cruel, injuste, excessif et bien entendu, tout à fait désobligeant. Trente contes assassins et inégaux qui offrent de grands moments terrifiques». Voilà ce qu'en dit l'arbre vengeresque et nous, ce qu'on en pense, c'est que c'est sûrement l'un des plus beaux recueils de nouvelles de ce bon vieux Léon.

MIRBEAU

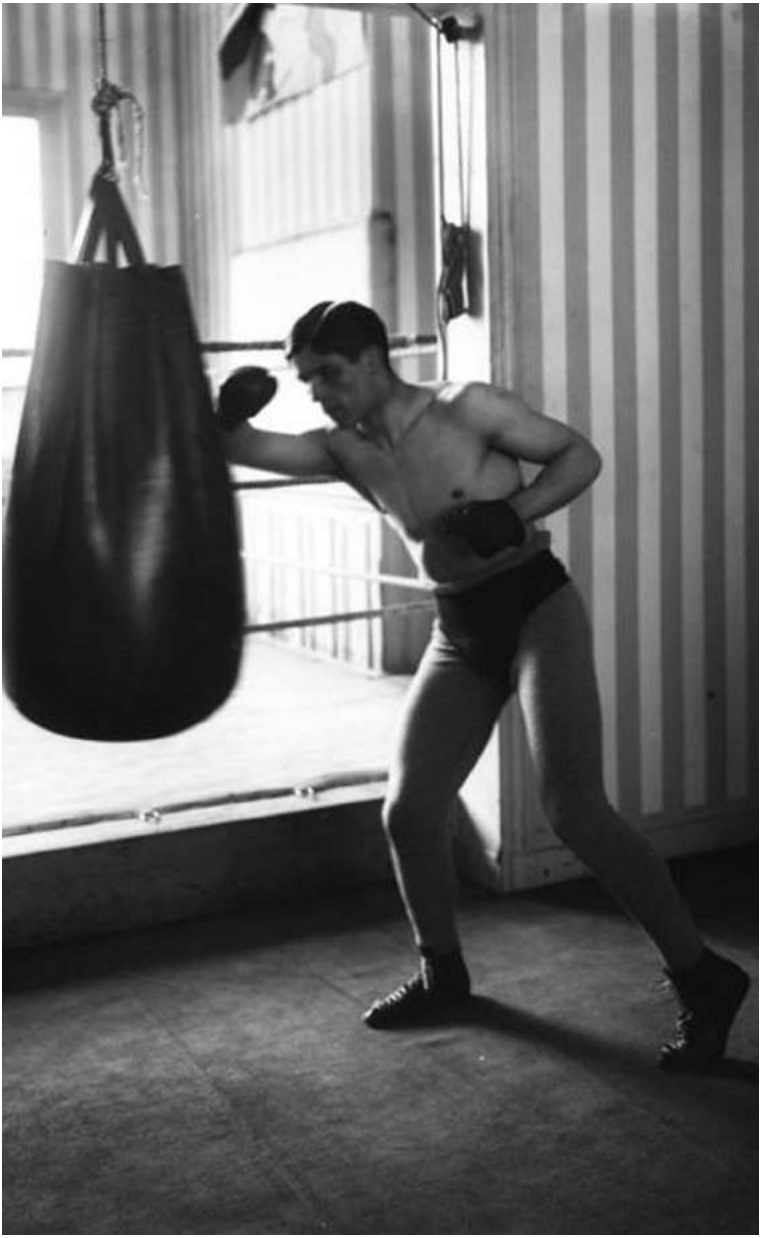
Quelques nouvelles d'Octave et de ses séides. Commençons malheureusement par une mauvaise nouvelle. La disparition d'Owen Morgan, universitaire canadien surtout connu comme spécialiste de Zola et éditeur de sa correspondance, mais dont les lecteurs des Cahiers Mirbeau ont déjà rencontré la signature. C'est lui notamment qui a identifié la maîtresse d'Octave qui lui a inspiré la Juliette du Calvaire, Judith Vimmer. Alain Pagès retracera son itinéraire et lui rendra hommage dans le n° 18 des Cahiers.

Nouvelle plus réjouissante : le Dictionnaire Mirbeau (http://mirbeau.asso.fr/dictionnaire/) comporte à ce jour 529 notices (plus les quelque 750 entrées de personnages romanesques). Pour ceux et celles qui aiment la matière, vous pourrez bientôt tâter la version papier, puisque Pierre Michel nous annonce que quand il sera achevé, ce très pratique ouvrage sera publé en volume à l'Age d'Homme, aux frais de la Société Mirbeau. Quant à la fréquentation du dit site, elle dépasse toutes les espérances : à raison d'une moyenne de plus de 100 visites quotidiennes, nous avons vu dépasser les 21 000 visites, au bout de sept mois d'existence seulement !

Par ailleurs, le n° 18 des Cahiers Mirbeau paraîtra, selon l'usage antique et solennel, à l'occasion de l'AG annuelle, statutaire et angevine, qui aura lieu en mars prochain (2011 donc) à Angers. A part ça, il devrait y avoir fin 2010, début 2011 une réédition de Sébastien Roch, à l'Age d'Homme, avec une préface de Pierre Michel, pour faire suite à L'Abbé Jules, paru il y a quelques mois déjà, chez le même éditeur. Nous rappelons quant à nous la réédition des 21 jours d'un neurasthénique, aux éditions de L'Arbre vengeur (416 pages, 16 €). Elle est remarquablement préfacée par Arnaud Vareille, et de surcroît intelligemment illustrée par François Ayroles, ce qui ne gâche rien. Rappelons également que l'opéra numérique et virtuel Le Jardin des Supplices a déjà été projeté en mai dernier à la Médiathèque André Malraux de Strasbourg, dans le cadre du festival Les Sonomatiques. Sur ce projet, lancé il y a déjà trois ans, nous vous renvoyons aux témoignages des trois co-auteurs, la librettiste Kinda Mubaideen, le compositeur Detlef Kieffet et le vidéaste Érik Viadeff, dans le n° 17 des Cahiers Octave Mirbeau. Vous pouvez aussi vous rendre sur le blog de l'infernal trio strasbourgeois pour y suivre son travail in progress : http://jdsoperavirtuel.blogspot.com/.

L'Allemagne vient par ailleurs de se différencier avantageusement des radios publiques françaises en consacrant toute une émission à Mirbeau, à une heure de grande écoute, le 31 mars dernier, sur la Deutschelandradio Kultur, avec la participation de Wieland Grommes - dont la traduction tant attendue de La 628-E8 va paraître incessamment chez Weidle. Le texte de cette émission, intitulée «Quälgeist der Belle Époque : Octave Mirbeau, Skandalautor des literarischen Décadence», est accessible en ligne : www.dradio.de/dowload/118022/ (21 pages). Pierre Michel nous indique enfin qu'il y aura une reprise des Affaires sont les affaires à la Comédie-Française en mars-avril 2011, dans une catastrophique mise en scène !

Société Octave Mirbeau, 10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS
michel.mirbeau@free.fr - http://mirbeau.asso.fr/ -http://www.mirbeau.org/ -http://michelmirbeau.blogspot.com/ - http://www.scribd.com/groups/view/5552-mirbeau (informations généreusement communiquées par P. Michel).



VOYOUS DE VELOUR

Georges Eekhoud

L'autre jour, je m'imaginais être cet artiste absolu : poète, sculpteur, peintre et musicien, le tout à la fois. Que dis-je ? Un instant, je crus même avoir usurpé la suprême béatitude réservée aux seuls dieux.

La force physique, l'adresse, la résistance musculaire fournissent le thème principal des causeries de mes inséparables et le prétexte à leurs jeux. Ce jour donc, ils m'entraînèrent dans leur gymnase, pompeusement intitulé *Arènes athlétiques.* Représentez-vous, au fond d'un étroit boyau du quartier des Marolles, ironiquement appelé rue de la Philanthropie, un assez vaste hangar, ancien atelier de charron ou magasin de chiffonniers, dans lequel on pénètre par un bouge ne différant des autres taudis de la ruelle que par les photographies des célébrités foraines accrochées aux parois. Sur la lice jonchée de tan et de sciure de bois, dont l'odeur résineuse se mêle à celle des émanations humaines, s'éparpillent des haltères et des poids. A travers la buée opaque et rousse, à peine combattue par une fumeuse lampe à pétrole, je démêle les habitués de l'endroit, des apprentis pour la plupart, venus en grand nombre à cause du samedi soir. Dans les coins, j'en vois qui se déshabillent avec de jolis gestes frileux : ils sortent de leurs nippes comme papillons de leurs chrysalides, et le ton laiteux de leur chair fait aussi songer à des cuisses de noix extraites de leur coquille. Il y en a de nus jusqu'à la ceinture; d'autres ne gardent que le caleçon traditionnel. La plupart se trémoussent et batifolent dans une mêlée confuse. Leurs

enchevêtrements suggèrent les ébats de jeunes chiens qui se mordillent et se reniflent. Ils s'abandonnent à la volupté du mouvement ; ils se réjouissent du ressort de leurs muscles ; ils ne savent, dirait-on, à quels tortillements se livrer pour assouvir leur fringale d'activité ; ils s'empoignent et se manient au hasard comme de vivants engins de gymnastique. Et avec les haleines et les sueurs, l'atmosphère s'enfièvre aussi de rires, de défis et d'appels.

« Jeux de mains, jeux de vilains ! » proclamèrent nos éducateurs. Je t'en fiche ! Rien de plus sain et de plus glorieux au contraire. Où est le temps des Henri VIII et des François Ier s'essayant comme des charretiers et, oublieux de leurs beaux habits et de l'étiquette, préludant par une partie de lutte aux conférences du Drap d'Or ?

Ce grouillis de nos jeunes Marolliens me fait songer à la cacophonie des instruments, qui s'accordent avant d'entamer la musique pour de bon. Campernouillie, le maître de l'endroit et l'arbitre des jeux, met fin à la confusion et fait déblayer la palestre, afin de permettre aux amateurs de se mesurer deux par deux en des assauts d'entraînement. Les juniors commencent. Leurs camarades qui se bousculent derrière la palissade font une entrée à chaque nouveau couple. Une pluie de lazzi et d'interpellations saugrenues. Les loustics exécutent en paroles la caricature des copains. Dans ce monde, tous sont connaisseurs et experts, appréciateurs de leurs mérites mutuels. L'hiver, ces séances de luttes et, l'été, les baignades dans les canaux de batelage, les habituèrent à se voir souvent in naturalibus et contribuèrent à développer chez eux cette ostentation de leurs avantages. A force de s'être comparés, ils se connaissent dans les moindres recoins de leurs académies. Leurs mœurs sont d'ailleurs aussi publiques que possible. Véritables dynamomètres, j'entends mes voisins évaluer entre eux la force et la résistance des concurrents. Ils savent ce qu'un tel fournit de muscle et de nerf, ceux que celui-ci tomberait sans peine, et ceux à qui il ne ferait pas bon pour lui de se frotter.

Les luttes devenant de plus en plus intéressantes, la turbulence et l'humeur blagueuse des spectateurs s'apaisent gra-

duellement. Avant de s'empoigner, les lutteurs prennent la précaution de s'oindre de sable les paumes et les phalanges. On se piète, on tend le cou pour mieux voir, mes voisins ne tardent pas à haleter et à ahaner avec la respiration des combattants. Ils se balancent et palpitent, au rythme des attaques et des feintes. Moi-même, je monte au diapason, au fluide de l'assemblée. Je m'affriole et je trépigne, comme la galerie, aux péripéties de la joute. J'y prends autant de plaisir qu'aux plus poignants spectacles. Je sens mes reins se bomber, mes jambes s'allonger et se rétracter en étroite sympathie avec les mouvements des athlètes.

Après un assaut entre Campernouillie et Tourlamain ou plutôt une jolie parade montrant la force aux prises avec l'adresse, et dans laquelle l'un compère faisait valoir l'autre, un mouvement se produit parmi les regardants et le nom de Tich Bugutte court de bouche en bouche.

Il s'est déshabillé à son tour, et en attendant un partenaire digne de lui, il se prélasse autour de l'arène, les bras croisés, un bout de paille entre les dents, prenant une joie naïve à étaler sa chair adolescente. Ce n'est pas la première fois, tant s'en faut, que ses copains ont l'occasion de le voir au naturel et, pourtant, un murmure d'admiration s'élève de toutes parts. Quant à moi, il vient de me révéler la beauté mâle. J'éprouve en face de ce corps irréprochable, alliant l'élégance et la cambrure de Tourlamain aux reliefs charnus de Campernouillie, l'enthousiasme que Goethe exprime si bien par la bouche de son Wilhelm Meister quand celui-ci voit surgir des eaux d'un étang les formes eurythmiques de son compagnon de baignade. Le sculpteur florentin Ghiberti aurait dit, en parlant d'une statue grecque, qu'il était impossible d'en exprimer la perfection avec des mots et que l'œil seul ne suffisant pas pour en apprécier les suavités infinies, il fallait suppléer à la vue par le toucher. Eh bien, à ce moment, comme cet artiste fanatique, je me sentais l'envie de promener les mains sur cette admirable statue de chair et de la modeler de ferveur. L'objet de mon extase la devina-t-il ? Mais ses regards ayant parcouru l'assemblée, soudain il m'avise, s'approche de moi et me tape sur l'épaule :

- Voilà mon homme ! dit-il avec son bon sourire. Allons, aboule, Lorr, que je te donne une leçon.
Moi ! m'écriai-je, en reculant, et sur un ton de surprise qui doit ressembler à de la terreur.
- Hé, oui ! Sois tranquille. Je ne te casserai pas.
Et prestement il m'empoigne, me tire à lui par dessus les autres qui ne se font pas faute d'applaudir et de jubiler.
Il m'arrache la veste et le gilet, me pousse au milieu du champ clos. Je n'ai ni le temps ni la conscience de protester: je suis étourdi. Il me prend les mains, les applique lui-même l'une sur son épaule, l'autre à sa ceinture, dans une des poses réglementaires.
- Allons ! y sommes-nous ? Partons.
Moi, je n'ai garde de bouger. Mon vœu de tout à l'heure se réalise. Je resterais éternellement dans cette posture, oubliant mes doigts aux courbes de ce torse.
- Eh bien ? s'écrie Bugutte qui s'impatiente et qui me secoue en riant.
Je réagis contre mon émoi et me résigne à l'entreprendre. Mais je n'y mets aucune énergie, je palpe le relief des muscles, je me régale au toucher de ces méplats et de ces cambrures élastiques quoique fermes. J'oublie le reste et n'en veux pas davantage. A quoi comparer cette sensation? Elle n'a rien de la volupté amoureuse et cependant, elle imprime à mon être je ne sais quel sentiment fort, quelle reconnaissance éperdue envers le Créateur. Quel besoin de religion et de foi ! J'adorai Dieu dans un de ses chefs-d'œuvre.
- Dis, Lorr !... as-tu fini de me chatouiller ?
Les autres rient de plus belle.
Alors, confus, je me décide à l'empoigner pour de bon.
- A la bonne heure !
Le solide garçon se borne à m'opposer une molle résistance. Mais celle-ci suffit pour m'irriter. Je me passionne graduellement pour la lutte même - c'est comme si le modèle disparaissait pour laisser à l'artiste la fièvre de réaliser l'œuvre, l'art qu'il lui inspire. Un nouvel enthousiasme, peut-être plus intense encore, se joint à ma première ferveur. Je veux vaincre : la lutte de Jacob contre l'Ange. Et si j'éprouve encore une

joie à pétrir ces muscles, c'est la joie d'un Prométhée sculpteur des hommes, d'un statuaire de la Vie.
- Bravo, Lorr ! me crient Tourlamain et les autres, en me voyant prendre goût au sport.
A plusieurs reprises, j'ébranle mon adversaire qui ne cesse de m'encourager, lui aussi, de son sourire magnanime. II continue à me ménager, quoiqu'il ait à faire à partie plus rude qu'il ne l'eût cru.
Enfin, il juge la leçon assez longue pour la première fois. Mon amour-propre de novice ne court aucun risque. Bugutte me soulève par un mouvement irrésistible et m'étale ensuite, les épaules bien marquées dans le sable.
- Ouf ! dit-il, en me relevant aussitôt après.
Il me tend la main, dans laquelle je fais claquer la mienne :
- Tope-là !... Vrai ce n'a pas été sans peine !
Nous nous rhabillons et courons nous rafraîchir au comptoir du bouge.
Je suis retourné aux arènes athlétiques, mais je n'ai plus voulu lutter, malgré les instances de Bugutte :
- Viens, donc ?... Ça allait si bien !
- Non, Tich.
- Et pourquoi pas ?
- Je me connais... Nous sommes amis, grands amis, n'est-ce pas ?... Eh bien, je craindrais de m'énerver et de me fâcher à ce jeu, d'y prendre trop de goût et de vouloir te tomber pour de bon... L'autre soir, à la fin, je me sentais devenir mauvais...
Il m'a regardé d'un air intrigué :
- Ah bah ! Tu es un singulier pistolet. A ta guise, Lorr... Tu dois mieux savoir que moi... Mais là, vrai, c'est dommage. Comme élève, tu m'aurais fait honneur...
Je lui ai menti, désespérant de me faire comprendre ; surtout que je ne parviens à me définir à moi-même ce que j'éprouve.
Tout ce que je sais, c'est que cet exercice m'exalte trop. Une seule expérience m'a suffi. On ne se fait pas enlever une seconde fois au ciel. Ce serait tenter Dieu. En retombant sur la terre, ne descendrait-on plus bas ?

MAISON AMIES ET CAMARADES

MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE
Notre coup de coeur de l'année ! Toutes les productions de Monsieur Toussaint Louverture sont proprement délicieuses. Quel soin apporté aux éditions ! C'est tout à fait ébouriffant ! Nous vous conseillons par exemple l'ouvrage suivant : ***Zuleika Dobson, «Une Histoire d'amour à Oxford»***, de Max Beerbohm (écrivain anglais et dandy incontesté). Traduction révisée par Anne-Sylvie Homassel. Illustré par George Him. 16,75 euros - 352 pages. Monsieur Toussaint Louverture, 26 rue de l'étoile, 31000 Toulouse.

LE CHAT ROUGE
C'est bien simple, avec Le Sandre, Plein Chant (imprimeur éditeur, 16120 Bassac), Du Lérot, et Monsieur Toussaint Louverture, Le Chat Rouge est l'éditeur qui nous a le plus séduit quant à ses choix éditoriaux et le soin apporté à ses éditions. Il n'y a qu'à jeter un oeil sur ***La Mandragore*** de Jean Lorrain, ***les Contes d'un buveur d'éther*** du même auteur, ou le formidable Champfleury (***Les Excentriques***) dans une collection « haut-de-forme » de toute beauté, pour comprendre que Gérald Duchemin (dont nous aimerions beaucoup lire ***les Petits contes macabres***) aime la littérature. Assurémment nous aimons les éditions Le Chat Rouge. 4 rue du Courlet, 34110 Vic La Gardiole. 06.62.48.18.96.

HAN RYNER
L'ami C. du blog consacré à Han Ryner s'est fait discret sur la toile ces derniers temps, et nous nous doutions que cette absence était studieuse et trahissait une intense activité dans le réel. Ca donne une réédition aux éditions du Sandre : ***«L'Individualisme dans l'Antiquité»*** suivi de ***«Des diverses sortes d'Individualisme»***, avec une introduction du même ami (le tout forme un joli volume d'un peu plus de 150p. format à l'italienne – 16 neurones) et le numéro 16 du ***Grognard*** (décembre 2010) qui sera constitué par un choix d'articles d'HR : ***«Comment te bats-tu ? et autres textes»***, articles choisis et présentés par le sieur, 94 p. - 10 ronds tout rond. Par ailleurs, mise en ligne d'un ebook reprenant un des romans «première manière» déjà paru en feuilleton sur le blog (mais qui ne méritait pas vraiment une réédition papier selon l'infatigable rynérien) : «***Le Soupçon***». C'est selon lui sans grande prétention - et c'est là :
http://www.calameo.com/books/000021156020440f7bfc8

STÉPHANE BEAU, qui signe ***Le Grognard,*** autre revue incontournable, vient de faire paraître aux éditions Durand Peyroles un recueil de nouvelles : *La Chaussure au milieu de la route*. Qu'on se le dise !

Pour recevoir les coruscantes épistoles de la **SOCIETE DES AMIS DE SAINT-POL-ROUX**, ou tout simplement pour adhérer à la S.A.S.P.R., adressez vos courriers au 5, rue des Hermines 64230 LESCAR. Le mail, celui de Mikaël Lugan, est toujours valide : harcoland@gmail.com.

AVEC LE FEU

Le 16 septembre dernier reparaissait *Avec le feu*, le grand roman de Victor Barrucand, musicien, journaliste et familier de Félix Fénéon, avec lequel il conçut les articulets qui ont inspiré la manière des *Nouvelles en trois lignes.* Dans ce livre injustement oublié durant un siècle, un vaste panorama de l'anarchie intellectuelle et pratique est mis en mot. Cela commence au tribunal où tel avocat porte un « pantalon à la crotte », cela se poursuit avec un pauvre gars de flic en planque le jour de Noël, et cela se finit, fort métaphysiquement, au bord de la Méditerranée après l'exécution d'Emile Henry - on raconte du reste que Fénéon et Barrucand ont participé à la rédaction de sa fameuse déclaration lors du jugement...

Des scènes d'anthologie en pagaille, un point de vue informé sur chacune des différentes thèses anarchistes (individualistes, collectivistes, terroristes, etc.), des personnages à clefs, un amour malheureux pour une féministe farouche, un compositeur génial mais ignoré, bref, un livre aussi important que *Le Voleur* de Darien.

Seuls ceux qui ne l'ont pas lu oseront vous dire le contraire.

Victor Barrucand *Avec le feu.* Préface du Préfet maritime. - Paris, Phébus, coll. «Libretto», 208 pages, 11 €

(Eric Dussert, L 'Alamblog, 1er août 2010)

LE DICTIONNAIRE DE LA RACAILLE

Après les anarchistes, le commissaire de police !

Vous noterez grâce au parfait enchaînement de ces billets que l'actualité nous sert. C'est au romancier Hervé Jubert et à Bruno Fuligni que l'on doit ce beau raccord : le premier a inventé lors d'une brocante le manuscrit de ce livre inédit dans les marges d'un rêche exemplaire du ***Dictionnaire général de police administrative et judiciaire*** de 1875, le second en a présenté l'édition. Car, en vérité, le manuscrit secret, ou personnel, du commissaire de police Adolphe Gronfier figurait, sans rature, rédigé dans les marges dudit dictionnaire. Il était daté de 1884.

Né le 9 juillet 1846 à Paris, décédé le 6 mai 1893, ce commissaire de police, neveu et petit-fils de commissaire n'aura pas eu un parcours sans faute : étrillé par Jules Vallès en 1884 dans *Le Cri du peuple* pour négligence, il poursuit une carrière toute désinvolte et, déplacé du XIIe arrondissement au XVe, semble un « Bouvard qui n'aurait pas rencontré son Pécuchet » comme l'indique justement Bruno Fuligni (p. 25). Décédé de maladie respiratoire à l'âge de quarante-sept ans, il aura eu pour plaisir solitaire l'écriture.

Et que nous raconte-t-il ?

Son livre marginal est, outre le fruit d'une culture policière familiale, une observation ethnographique méticuleuse qui se déroule une paire de générations après Vidocq. On y apprend qu'existaient des « rastaquouères

pour femmes » et la « Halle des faits divers », on y découvre le spectacle des simulations des malfaiteurs qui ne se nomment pas encore des apaches, on se met au parfum des institutions (la morgue, etc.) et c'est tout l'appareil des lois, décrets et mesures prises à l'encontre des classes dangereuses - c'est l'expression d'époque -, qui nous éclabousse.
Les racailles, surineurs et vagabonds n'avaient qu'à bien se tenir.
Même si le commissaire Gronfier ne leur courait guère après...
Adolphe Gronfier Dictionnaire de la racaille. Édition présentée par Bruno Fuligni. - Paris, Horay, 334 p.-IV p. de pl., 19 €

(Eric Dussert, L 'Alamblog, 26 juin 2010)

REMY DE GOURMONT

L'actualité gourmontienne se porte bien comme le montrent les trois chroniques de notre ami Bruno Leclercq sur le travail de notre autre ami, Christian Buat... Nous profitons de l'occasion pour rappeler la sortie l'année dernière d'un recueil inédit de textes de Remy de Gourmont, intitulé ***Les Histoires hétéroclites,*** aux Ames d'Atala. Personne ne sera surpris d'apprendre que ces textes ont été recueillis par Christian Buat & Mikaël Lugan. « Le sommaire aligne vingt-cinq nouvelles, écrites entre 1885 et 1914, qui offrent un panorama très complet des univers gourmontiens où l'amour et la mort s'entrecroisent de manière récurrente. On y retrouve un Gourmont très symboliste et sombre, bien sûr, notamment dans la suite de textes rassemblés sous le titre de Destructeur, mais aussi le Gourmont philosophe (le Premier homme), naturaliste (le Petit médecin), chroniqueur judiciaire (Hélène Jégado)… Bref, un parfait cocktail, aussi bien pour les spécialistes que pour celles et ceux qui découvriraient cet auteur avec ce livre ». (Stéphane Beau, *Le Magazine des livres*). ***Les Histoires hétéroclites*** sont aujourd'hui épuisées et devraient être réimprimées début 2011...

« 71, RUE DES SAINTS-PÈRES », par Christian Buat.
Avec la 7e parution de son **BULLETIN DU SITE DES AMATEURS DE REMY DE GOURMONT,** Christian Buat, nous invite à visiter Remy de Gourmont chez lui, au cinquième étage du 71, rue des Saints-Pères.
Nous passerons devant la loge du concierge, jetterons un coup d'œil à l'ancienne cours avec son petit jardin grimperons l'étroit escalier en passant devant l'appartement de Mme de Courrières, qui ne manquera pas de surveiller les visiteurs, puis une fois le cordon de sonnette tiré, nous entrerons dans cet appartement rempli de livres, des livres en tas, par terre, des livres aux murs, les plus rares rangés dans le meuble *Boule*. Nous frayant un passage dans ce labyrinthe nous approcherons de la table de travail du maître. Afin d'effectuer cette visite dans les meilleurs conditions, afin de bien se souvenir, de ne rien oublier, du bonnet de feutre de l'ermite, aux vieilles étoffes qui ornent le vestibule, pour ne pas rater la tête de méduse derrière la porte, il nous faut des guides, Christian Buat les a tous réunis : André Rouveyre, Pierre de Querlon, Emile Zavie, André Billy, Julio Piquet, Edouard Deverin, Pierre Delatère, l'abbé Mugnier, Edouard Champion, Elisabeth de Gramont, Joseph Quesnel, Henri de Gourmont, Natalie Barney, Daigaku Horiguchi...
Avec de tels guides, nous ne manquerons pas de rendre visite à François Bernouard, qui au rez-de-chaussé du même immeuble a installé les presses de son imprimerie «La Belle Edition», bien sur ils ne seront pas tous d'accord, y avait-il un ou deux arbres dans la cour ? L'arbre, s'il fut seul, fut-il planté par Jean de Tinan ? Les lapins de Bernouard, Gaston Deschamps et Francisque Sarcey étaient-ils des lièvres ? Comme il se doit les souvenirs divergent parfois, concordent souvent et nous permettent de visiter par procuration, l'antre de « l'ours à écrire ».
Encore une belle réalisation de Christian Buat, illustrée de nombreux dessins, photos, documents.
54 pages ; tiré à 17 + 17 exemplaires, numérotés de I à XVII & de 1 à 17, tous agrémentés d'un fragment de la vraie feuille glorieusement distraite de l'arbre par Vincent Gogibu un jour de juin que j'étais soucieux. 10 euros (20 l'abonnement à 3 numéros) Pour toute commande, envoyer un courriel à : siteremydegourmont@orange.fr...

(Bruno Leclercq, Livrenblog).

REMY DE GOURMONT : SUR RIMBAUD, par Christian Buat.
En 1891 Remy de Gourmont lit Reliquaire, première publication en recueil des oeuvres d'Arthur Rimbaud. Ce n'est pas dans la préface, bâclée, de Rodolphe Darzens qu'il recueille les informations biographiques qui lui servirons pour le masque de Rimbaud du Livre des Masque de 1896, pourtant l'article du Mercure de France pour rendre compte de ce volume lui servira presque entièrement pour le masque. Dès ce premier article, les choses sont claires, Gourmont comprend le génie de Rimbaud, mais ne l'apprécie pas, c'est un « talent qui intéresse sans plaire ». Gourmont attend une étude de « quelqu'un qui sympathise plus que [lui], avec ce précoce énergumène ». Il n'aime pas cet homme au caractère de « femme », ce « voyou ». En 1912, la IVe Lettre à l'Amazone, déclenche les foudres de Berrichon (Paterne) et beau-frère du génie, qui écrit le mythe d'un Rimbaud vertueux et chrétien voit d'un mauvais œil ce critique qui dit ce qu'il sait et

ce qui est. Oui Rimbaud pouvait se comporter comme un voyou, les coups de canne épée au dîner des Vilains Bonhommes ne sont pas d'un enfant de chœur. Non, on ne peut « ranger ce jeune homme parmi les coquebins de l'unisexualité », non Verlaine et Rimbaud ne se sont pas « réfugier dans des chambres d'hôtel uniquement pour chanter mâtine et convertir M. Claudel », tout cela Gourmont l'écrit, mais contrairement à ce que pourrait laisser croire la lecture de ses contradicteurs offusqués, il va plus loin et, surpassant « le sens commun » qu'il partage, et qui ne voit qu'aberration dans cette relation, il analyse cet amour « avec froideur et détachement » et en conclut que « L'amour, tout comme l'esprit, souffle où il veut, et là où il a soufflé, il tend à se réaliser corporellement, puisque les attractions sont physiques, c'est-à-dire corporelles ». Paterne ne fut pas le seul à s'offusquer des articles de Gourmont, ses ennemis, Gide et Claudel, se retrouvent pour dénoncer « l'ignoble article ». Pourtant si pour Gourmont, Rimbaud, le poète est « souvent obscur, bizarre et absurde » il est « quelqu'un malgré tout, puisque le génie ennoblit même les turpitudes ».
Après avoir lu la réédition de ce choix de textes, le lecteur qui ne connaît que les avis de Berrichon, Claudel, Gide, Aragon ou Breton s'apercevra que les écrits de Gourmont ne sont pas la hottée d'ordures qu'ils dénoncent et que si l'ermite de la rue des Saint-Pères n'aimait pas « l'homme Rimbaud », il n'a pas ignoré le génie du poète.
Remy de Gourmont : Sur Rimbaud. Textes choisis et présentés par Christian Buat. Aux excellentes Éditions du Sandre.

(Bruno Leclercq, Livrenblog).

LA LITTÉRATURE «MALDOROR»

Sur l'exemplaire destiné à Alfred Vallette de son Le Comte de Lautréamont et Dieu, Léon Pierre- Quint écrivait : « En souvenir de Remy de Gourmont, qui découvrit le Comte de Lautréamont [...] ». Pierre-Quint ne se trompait pas, Gourmont fut bien l'un des inventeurs de Maldoror (1). La réunion des textes de Gourmont sur Lautréamont forme aujourd'hui un mince, mais précieux volume, dût à Christian Buat. Il y a peu de temps encore, à l'occasion d'une édition d'inédits de Gourmont en volume, on pouvait lire dans le *Magazine des Livres* un article dans lequel l'auteur présentait Remy de Gourmont comme un « second couteau » capital, un second rôle, « un des plus étonnants personnages littéraires littéraires du XIXe siécle » mais un écrivain somme toute mineur. Pour Christian Buat, Gourmont est un écrivain majeur, il veut le faire savoir. Dans la présentation de son choix de textes, il bataille avec les critiques littéraires et écrivains qui s'acharnèrent à faire de Gourmont « un grincheux critique, style IIIe république ».
Cette lutte est elle bien utile, faut-il à chaque génération nouvelle, redire l'importance de Gourmont (2) ?
Je ne sais pas, mais je sais le courage et la persévérance que cela nécessite, et l'on ne peut qu'en être reconnaissant à Christian Buat.
C'est après la parution des Chants de Maldoror chez Genonceaux en 1891 que Gourmont écrit son premier article sur Lautréamont : *La Littérature « Maldoror »*. Tout n'y est pas dit, mais le choc est réel, et sans hésiter

Gourmont déclare que « dès maintenant il reste acquis à la liste des oeuvres qui, à l'exclusion de tout classicisme, forment la brève bibliothèque et la seule littérature accessible pour ceux dont l'esprit, mal fait, se refuse aux joies, moins rares, du lieu commun et de la morale conventionnelle. » Cet article servira pour le masque de Lautréamont du *Livre des Masques* en 1896, il était suivi de notations bibliographiques sur *Les Chants de Maldoror,* indiquant les différences entre la première édition du Chant 1er et celle de l'édition complète Lacroix. Gourmont y révèle l'existence des *Poésies* et en donne la description. Il publiera par la suite l'acte de naissance d'Isidore Ducasse. Scrupuleusement, Christian Buat donne à la suite de *Littérature « Maldoror »* et du masque de Ducasse, tous les textes de Gourmont, dont deux épilogues non repris en volume, dans lesquels il est question de Lautréamont.

(1) Voir : Maurice Saillet, *Les Inventeurs de Maldoror*. Le Temps qu'il fait. 1992.
(2) Traquant le lieux communs, le cliché, l'image usée, le dissociateur d'idées, le romancier novateur de *Sixtine*, le poète de *La Litanie de la Rose,* le subtil conteur de *Couleurs*, l'écrivain philosophe d'*Une Nuit au Luxembourg*, c'est fait une place souterraine dans l'histoire littéraire, on peut dire de lui, comme il l'écrivait à propos de Barbey d'Aurevilly, qu' « il restera longtemps l'un de ces classiques singuliers et comme souterrains qui sont la véritable vie de la littérature française. Leur autel est au fond d'une crypte, mais où les fidèles descendent volontiers, cependant que le temple des grands saints ouvre au soleil son vide et son ennui. [...] Lentement, avec de persévérantes précautions, les ecclésiastiques et les professeurs les écartent des bibliothèques, les cachent dans les armoires : bien en lumière, en pleine poussière, brillent la morale et la raison. » (Remy de Gourmont : *La Vie de Barbey d'Aurevilly*. Mercure de France, novembre 1902 - *Promenades littéraires*, 1904). Malgré l'admiration que lui portèrent de très nombreux écrivains de premiers plans comme Pound, Papini, Dario, Powys ou chez nous Apollinaire et surtout Blaise Cendrars. Malgré les écrits et travaux de Pascal Pia, K.-D. Uitti, Noël Arnaud, Hubert Juin, Henri Bordillon, Charles Dantzig... Malgré l'admiration qu'il suscita parmi ses contemporains, malgré tout, Gourmont reste un « second couteau », un « mangeur de livres », une figure d'érudit bourru, penchée sur de vieux livres. Curieux cette volonté de faire de Gourmont surtout un amateur de vieux livres, lui qui pour ses articles se penchent sur les études les plus récentes, qui consacre la plus part de ses chroniques aux livres récents, qui oeuvre en commun avec Aurier, et Jarry, qui collabore aux revues d'avant-garde et suit leur évolution, qui tient la chronique « Journaux » au Mercure de France et laisse tant de Dialogues sur les choses du temps. Il faut le croire lorsqu'il écrit : « Mon goût irait plutôt vers les choses très anciennes en même temps que vers les choses très nouvelles. Je me sens chez moi avant Boileau et après Baudelaire. » Son destin littéraire et de n'être pas lu ou de l'être mal, pour le bien lire il faudrait pour commencer suivre ce conseil d' Hubert Juin : « La véritable lecture de Remy de Gourmont devrait être strictement chronologique, - ce qui n'est pas simple. » Non la véritable lecture de Gourmont n'est pas simple.
Remy de Gourmont : Sur Lautréamont. Textes choisis et présentés par Christian Buat. Éditions du Sandre.

SHADOW BOXEUSES

par **Daniel Chéribibi**

S'il vous prenait un jour (ou peut-être une nuit) l'idée de vous pencher sur l'histoire de la boxe féminine, vous constateriez vite que son essor ne démarre de façon significative qu'à partir du milieu des années 1970. Pourtant, si l'on s'amuse à remonter jusqu'à la préhistoire même de la discipline pugilistique, y'a des découvertes croquignolesques à faire, croyez-moi ou tournez la page…

Par exemple ce match où Elizabeth Wilkinson « *The Cockney Championess* » défit Martha Jones à grands coups de poings, pieds, genoux, ongles… C'était en 1722 à Londres et les règles de la boxe telle qu'on la connaît étaient encore loin d'avoir été promulguées.
Cela posé, faisons fi de l'historiographie et penchons-nous succinctement sous les jupons de quelques-unes parmi les plus oubliées de ces précurseuses qui enfilèrent les gants pour botter le cul des mœurs de leur temps.

Hessie Donahue tiens. En 1892, elle accompagnait John Sullivan « *The Boston Strong Boy* » dans des exhibitions de boxe à travers les Etats-Unis. Sullivan, célébrité des rings, défaisait de façon très théâtrale une dizaine de sbires avant qu'Hessie ne clôture le *show* en le défiant à son tour. C'était l'attraction marrante quoi, une femme contre Sullivan ! D'autres boxeurs s'essayaient contre des kangourous, lui c'était ça son gag final. Ils enchaînaient quelques passes (de boxe) et merci mesdames messieurs. Sauf qu'un jour, le Sullivan a un peu trop appuyé un de ses *punchs*, et la Donahue, qui n'a pas apprécié cette entorse à la mise en scène, répliqua d'une droite sèche à la mâchoire qui étala le « *strong boy* » pour le compte. Heureusement pour la réputation de ce dernier, le public a crié au chiqué…

Et qui se souvient de Polly Burns, championne du monde en 1900 à l'âge de 19 ans ? Célèbre pour soulever un âne avec ses dents dans le cirque anglais qui l'a vue naître, elle fut – elle aussi – perçue comme une attraction de foire quand elle mis les gants pour ses 16 ans. Pourtant les bonhommes qui la combattaient n'y allaient pas de main morte ! Et malgré son titre mondial glané à Paris suite au désistement de l'américaine Texas Mamie Donovan, malgré un match d'exhibition face au célèbre Jack Johnson, elle finit dans la misère de Dublin, à raconter sa vie pour une bouchée de pain aux *tabloïds* du coin… Rayon « Insolite ».

Non, les boxeuses n'étaient pas prises au sérieux (le sont-elles aujourd'hui ?), malheur à celles qui y croyaient trop. Comme Jeanne La Mar, américaine d'origine française qui – dans les années 1920 –vit la Californie comme une terre promise après s'être faite boudée des rings new-yorkais. Celle qu'on surnommait « *The Countess* » d'après l'expression « *count of ten* » (« compter jusqu'à 10 » avant d'être déclaré *out*), fut l'élève du grand Kid Gleason de Chicago et affronta des durs à cuire tels Harry Greb ou Jack Dempsey… Mais malgré un titre de « *Lady champion of the world* », elle finit par jeter l'éponge face à l'indifférence générale et se retira dans les montagnes. Là, ses voisins évitaient prudemment cette « originale » qui arpentait les bois pour trouver des adversaires à boxer…

Le 27 avril 1987, 47 ans après sa mort, sa compatriote Marian « *Lady Tyger* » Trimiar entamait une grève de la faim pour la reconnaissance de la boxe féminine. Un combat plus dur à gagner à l'extérieur qu'à l'intérieur du ring…

Un grand merci au très valeureux et rougeoyant Daniel, la fierté d'Ivry, alias ***Chéribibi, le vengeur du peuple,*** d'avoir accepté sur le fil de croiser les gants avec l'enfant terrible des Flandres, ***Amer la finissante***, pour un très fraternel combat de revue sous les auspices de l'I.S.S. Habitués à lutter ensemble, le pavé n'est jamais aussi dur que pour celui qui se le prend sur le coin de la gueule, nous avons décidé, pour célébrer l'évènement, de signer chacun un article dans le coin de l'autre. Ici, Daniel pour « *Shadow* boxeuse » sur les pionnières du noble art, et là, Ian Geay chez *Chéribibi* pour « Conan Doyle le Barbare », sur le goût prononcé de l'auteur pour la dérouille et le ***bartitsu***... Autant dire que la lecture croisée d'*Amer* et de *Chéribibi*, toutes les deux consacrées à la boxe, se révèle indispensable, d'autant que la revue banlieusarde est sûrement ce qu'on fait de mieux en matière de « culture populaire », à savoir l'art du populo, fait par le populo, pour le populo ! Crèvent les riches ! Vive la Sociale !!!... et le skinhead reggae...
Chéribibi, Association ON Y VA, BP17, 94201 Ivry sur Seine cedex

DERNIERE MINUTE

Amer, vous le savez, c'est une revue. C'est également un film réalisé par les très sympathiques HÉLÈNE CATTET et BRUNO FORZANI, et sorti cette année sur les écrans. L'histoire relativement simple, se présente en trois parties qui correspondent aux trois âges clés de la vie tourmentée d'Ana : petite fille, elle est effrayée par une villa trop silencieuse. Adolescente, elle est attirée par de mystérieuses présences rôdant dans son village. Femme, elle revient défier ses fantômes sur les lieux de son enfance... Entre désirs, réalité et fantasmes, cet ovni cinématographique donne lieu à des expérimentations visuelles et sonores audacieuses qui puisent dans l'univers de Bava, Fulci, Argento, Castellari, Dallamano, Tessari et du Giallo en général. Giallo en italien signifie jaune. Les thrillers tournés en Italie dès le milieu des années 1960 furent appelés ainsi en référence aux couvertures - jaunes, donc - des romans policiers publiés depuis 1929 par les éditions Mondadori. Nous retrouverons Hélène Cattet et Bruno Forzani, dans le prochain numéro d'***Amer***. D'ici là, essayez de voir le film dont nous assumons parfaitement l'homonymie !!!!

CLAUDE LOUIS-COMBET que vous avez peut-être aperçu à la télévision au cours de la promotion de son dernier livre, ***Le Livre du fils***, aux géniales éditions José Corti, a récemment sorti plusieurs ouvrages. Nous vous encourageons vivement à vous procurer sans attendre tous les bouquins de l'ami Louis-Combet et vous conseillons par ailleurs, si vous ne l'avez pas déjà fait, de lire l'entretien que nous avons réalisé de ce grand monsieur dans le précédent numéro d'*Amer* (#3) et celui réalisé par le journal ***Trames***...
Magdeleine à corps et à Christ (illustré de photographies d'Elisabeth Prouvost), Fata Morgana, 2009
O dieu, entoure-moi (illustré de photographies d'Elisabeth Prouvost), éd. EDITE, 2010
Des Artistes, Presses universitaires du Septentrion, 2010
Le Livre du fils, José Corti, 2010
La Chambre aux gloses secrètes de Bérénice Constans, éd. Virgile, 2010

Un dernier mot à la mémoire d'ALAIN BUISINE qui nous a quitté, un peu trop tôt, le 02 juillet 2009. Il nous a fait apprécier quelques moments passés sur les bancs de la fac, c'est-à-dire dans un troquet, c'est-à-dire loin de la fac, et a contribué à nous faire découvrir et aimer les littératures finisécualires. Paix à son âme.

ILLUSTRATIONS

Une bonne vieille claque dans le dos à Sarah Daeyer, Polo Garat, Ralf Marsault, Pib, Lolita M'Gouni, Mono, Ginger et Ellénore Lemattre pour leur très gracieuse participation à l'illustration de cette revue.

SARAH DAEYER	28
POLO GARAT	49 - 58 - 146
ELLÉNORE LEMATTRE	Couverture, 184
RALF MARSAULT	36 - 44 - 46
LOLITA M'GOUNI	125
MONO	2

et quelques anonymes ! Qu'ils ou elles se manifestent !

Fin de la théorie

«En vie en guerre
mort en paix»
J.L Costes, *Grand-père*, Fayard 2006

Las de l'amer repos où ma paresse offense
Mallarmé, paru dans *Le Parnasse contemporain,* 1886.

Amer #4

Noël Godin, Eric Dussert, Lolita M'Gouni, Bruno Leclercq, David Perrache, Mikaël Lugan, Bast, Patrick Wald Lasowski, Ian Geay, Marianne Enckell, Daniel Chéribibi, Taï Luc.

Suggestions, interventions, duels :

zamdatala@hotmail.com
http://zamdatala.net/

Prochain numéro

Photographie

Si d'ici là nous n'avons pas pris la lumière.

Celui qui ne tombe pas ne peut pas se relever.
Emelianenko Fedor, après sa défaite contre Werdum, le 26 juin 2010.

Revue poids lourd
à tendance pédophile, chomeuse et consanguine
éditée par les Âmes d'Atala.

ISBN :
2-914851-12-X
Dépôt légal : Novembre 2010
Revue rédigée en Palatino Linotype
et imprimée par les bons soins de France Quercy
à Mercués, loin de Lille.

Copyleft

Le Code de propriété intellectuelle nous emmerde. Conséquemment,
nous emmerdons le Code de la propriété intellectuelle.